

9ème Année - No. 7

Juillet 1945

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



DANS CE NUMÉRO :

Conférences de :

R. P. Gauthier, Vladimir Vikentiev,
Dr. Brigitte Schiffer, Dr. Joseph Bensimon.

Articles de :

J.-E. Goby, A. Rousseaux, B. Zimmer,
Simone Ratel, G. Marcel, M. Thiébaud,
I. Gabriél-Robinet, et "La Vie Spirituelle en France".

Sacs tentateurs



en peau de serpent

CHEMLA

R.C.C. 32725

11, rue Brocard 1^{er}.

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

3, Rue Soliman Pacha, Le Caire (Egypte). Téléphone 50852 - B.P. 284

Directeur : MARC NAHMAN — Administrateur : ERNEST DELORO

Abonnements: un an (12 numéros): Egypte P.T. 120 ; Etranger P.T. 130

9ème ANNÉE — No. 7

Juillet 1945

Les degrés d'une sagesse: MONTAIGNE

Conférence du

R. P. Gauthier

Supérieur de Saint-Louis, Istanbul

Faite à "l'Union Française" à Istanbul, en 1945.

Mesdames,
Messieurs,

Montaigne est un écrivain, un philosophe et un sage, mais, ce qui l'a vraiment intéressé, ce fut de devenir un sage.

Il y avait en lui certaines prédispositions à la sagesse, cependant il ne naquit point sage; des circonstances heureuses le conduisirent, puis par un travail méthodique il se conduisit lui-même, par différentes étapes, jusqu'à cette sagesse dont les «Essais» nous livrent dans leurs divers chapitres et dans leurs éditions successives, corrigées par Montaigne lui-même, les degrés superposés.



R. P. GAUTHIER

L'une des qualités les plus évidentes, sinon la plus évidente de Montaigne, c'est la sincérité. Dans ses «Essais» il se livre tout entier, et s'il ne s'est pas montré absolument nu c'est uniquement, nous dit-il, et il faut l'en croire, que «la révérence publique ne l'a pas permis», car, pour ce qui est de lui, il l'aurait voulu faire. Seulement, pour qui veut acquérir rapidement une idée générale de Montaigne, cette sincérité même est un obstacle. Qui pense

tout haut ne peut pas ne pas se contredire parfois ou même souvent, même d'une minute à l'autre, encore plus d'une année

à une autre, et si l'on est ondoyant et divers au point où le fut Montaigne....

A un texte ou Essai apporté comme preuve d'une allégation, on peut fort souvent en opposer un autre, ou plusieurs autres, qui affirment le contraire.

Pour comprendre Montaigne il ne suffit pas, et il n'est peut-être pas très utile, d'avoir rangé sur des fiches les textes des «Essais», d'avoir mis de l'ordre dans le désordre de Montaigne, ce qui est d'ailleurs une entreprise assez hasardeuse, il faut avoir eu avec lui un contact intime et sympathique, et avoir su non seulement lire ce qui est écrit mais avoir entendu le ton avec lequel cela fut prononcé, ton parfois ironique, parfois sérieux, parfois plaisant ou comique, parfois âpre et dédaigneux. Et s'il se fit un scrupule de rien omettre qui le concernait, ce n'est point cependant de la même voix qu'il nous dit comment il s'essuyait les dents avant et après manger, quelle quantité d'eau il aimait à mettre dans son vin, et comment il s'appliqua à se rassembler en soi.

C'est du Montaigne occupé à se rasseoir en soi et de celui-là seulement que j'ai l'intention de vous entretenir ce soir, vous disant comment son tempérament et son éducation préparèrent ce résultat à l'obtention duquel il travailla ensuite longuement lui-même dans la librairie de son domaine.

La première enfance de Michel Eyquem s'était écoulée à la campagne: «*Je suis né et nourri aux champs et parmi le labourage*». Dans la métairie de Papessus il se gorgea au sein d'une robuste paysanne, vagit, bégaya, fit ses premiers pas parmi les poules, les canards et les oies, gardé par un bon chien, et le gourmand que fut toujours Michel se rassasiait alors de pâtées et de bonnes soupes garnies, mordant à belles dents de grosses beurrées de pain bis, assaisonnées de lard et d'ail. Il gardera longtemps d'ailleurs le goût de cette nourriture frugale et saine à laquelle son père avait voulu l'habituer en l'envoyant à la campagne et il nous dira lui-même que, rentré dans la civilisation, il détestait les «sucres, confitures et pièces de four».

Ce séjour à la campagne ne fut pourtant pas de longue durée. Vers l'âge de quatre ans, l'enfant est de retour à la mai-

son paternelle. Là tout change. Pierre de Montaigne, qui pense qu'un enfant est une sorte de plante et qui a remarqué que les plus belles fleurs s'obtiennent en serre chaude, fait de sa maison une serre véritable dans laquelle il sera doux de vivre, dans laquelle apprendre sera une joie. C'est l'époque où l'enfant est réveillé en musique, celle où l'on crée un monde parlant latin pour que l'enfant apprenne sans contrainte, et par conséquent sans déplaisir, la langue de Virgile. Montaigne nous conte lui-même avec complaisance cette période de son éducation :

«*(Mon père)..... avant le premier des-nouement de ma langue me donna en charge à un Allemand, du tout ignorant de notre langue, et très bien versé en la latine... Quant au reste de sa maison, c'estoit une règle inviolable que ny lui-même, ni ma mère, ni valet, ni chambrière, vie parlaient en ma compagnie qu'autant de mots latins que chacun avait appris pour jargonner avec moy... j'avais plus de six ans avant que j'entendisse non plus de français ou de perigordin que d'arabesque, et sans art, sans livre, sans grammaire ou précepte, sans jouet et sans larmes, j'avais appris du latin tout aussi pur que mon maître d'école le savait... Si par essai on me voulait donner un thème, à la mode des collègues, on le donne aux autres en français, mais à moi il me le fallait donner en mauvais latin pour le tourner en bon*».

Il y a, d'ailleurs, dans ce récit quelque exagération, bien sûr: la nourrice de Michel lui avait certainement appris quelques mots de périgourdin, et il est difficile de croire que la langue de Cicéron était parlée sans solécismes et même sans barbarismes par les valets et par les chambrières, pour ne rien dire de la mère de l'enfant (son père savait fort bien le latin). Quoi qu'il en soit, à six ans Michel savait déjà parfaitement le latin et avait commencé, en se jouant, l'étude des déclinaisons et conjugaisons grecques. Il fallut de toute nécessité l'envoyer au collège. On choisit un établissement à la discipline relativement large, dans lequel Montaigne ne trouva ni ces «trognes effroyables» ni ce «tronçon d'osier sanglant» dont il devait parler plus tard.

Chaque jour, accompagné de l'un de ses précepteurs et du valet chargé des li-

vres et des cahiers, Michel, bien pris et dégagé dans son pourpoint, conscient de sa petite dignité, l'œil curieux, le nez au vent, se rendait en classe au petit matin, car c'était l'heure où, à cette époque, commençaient les leçons. Au collège de Guyenne, Montaigne lut énormément et, sagement guidé par ses précepteurs, ayant enjambé classe sur classe, il se trouva avoir, à treize ans, parcouru le cycle entier des études.

Il nous a laissé, dans son livre, son portrait à cet âge: « *Quoyque j'eusse la santé ferme et entière... j'étais parmi cela si poissant, mol et endormi, qu'on ne me pouvait arracher de l'oisiveté, non pas pour me faire jouer. Le danger n'était pas que je feisse mal, mais que je feisse rien : nul ne pronostiquait que je deusse devenir mauvais mais inutile, on y prévoyait de la fainéantise, non pas de la malice....* » Ce qu'il faut d'ailleurs savoir interpréter d'après ce que nous savons de Montaigne écolier, véritable enfant prodige, et Montaigne vieilli avait peut-être quelque vanité à humilier Montaigne écolier.

A treize ans donc, Montaigne, grand lauréat, quitte le Collège de Guyenne et va à Toulouse pour y faire son droit. Il étudie, semble-t-il, sans trop se fatiguer, puisque, parmi des jeunes gens qui avalent gloutonnement toutes sortes de savoir et travaillent comme des porte-faix, il est, lui, si gras, si frais et si rose que le médecin Thomas estime la présence d'un tel exemplaire de santé capable de rendre par contagion les forces à un riche vieillard pulmonique (mais « il oubliait à dire, ajoute prudemment Montaigne, que la mienne (santé) s'en pourrait empirer aussi »).

Les exercices corporels semblent aussi trop fatigants à ce jeune homme qui, enfant, préférait la lecture au jeu: « *A la danse, à la paulme, à la luicte, je n'y ay peu acquérir qu'une fort légère et vulgaire suffisance, à nager à escrimer, à voltiger et à saulter nulle du tout... ni ne sceus équiper un cheval de son harnois, ny porter à poing un oyseau et le lascher, ni parler aux chiens, aux oiseaux, aux chevaux.* »

C'est toujours le gros garçon vermeil, gourmand de nourriture jusqu'à se mordre les doigts dans sa hâte de manger, et

de lecture. Seulement Michel arrive à un âge où un gros garçon bien nourri et bien reposé doit être gourmand d'autre chose encore, et de fait il ne tarde pas à sentir s'éveiller sa complexion amoureuse. Il vit, d'ailleurs, dans un milieu de magistrats et de gentilshommes où, malgré une certaine apparence de régularité romaine, les mœurs sont fort dissolues: passions brutales et instincts féroces s'y donnent libre



MONTAIGNE
(d'après une peinture conservée au château de Montaigne).

cours, et les débauches d'érudition ne sont pas les seules qui plaisent aux humanistes.

Le tempérament de Montaigne ne se contente pas d'amours platoniques. Il l'explique lui-même: « *qui pourrait disner de la fumée d'un rost ?* » Cependant, le sang qui coule dans ses veines le préservera de certaines fautes: il ne manquera en amour ni à sa parole, ni à la justice; il se fera un point d'honneur de ne point faire tort à d'autres qu'à lui-même. A lui-même il se fit tort sans doute en son corps premièrement et bien qu'il qualifie certains avertissements « *d'atteintes légères et préambulaires* », sa calvitie prématurée et ses cinq enfants morts en naissant, ou peu s'en faut, nous permettent

de deviner le prix dont il paya le fruit de l'expérience.

En son cœur il souffrit aussi, au début surtout: il nous avoue avoir expérimenté toutes les rages que les poètes disent advenir à ceux qui se laissent aller à l'amour sans ordre et sans jugement, mais au fond, en son cœur, il ne souffrit jamais vraiment car il ne se passionna jamais et prit toujours bien soin de ne se jamais donner complètement; c'est pourquoi il peut dire de l'agitation de l'amour qu'elle n'est nuisible qu'aux fols. Il voit, et parfois d'une façon très réaliste, dans l'amour la satisfaction d'un besoin: «*Je m'y plaisais, dit-il encore, mais je ne m'y oubliais pas, je réservais en son entier ce peu de sens et discrétion que nature m'a donné... un peu d'émotion, mais pas de rêverie.*» Montaigne fut un gourmand, un goulu même, il n'y a dans ses assouvissements aucun don de soi, ni même rien de poétique, aucune fraîcheur, ni aucune tendresse.

La Boétie essaya de prêcher son ami, mais sa prédication n'eut pas d'effet durable. Montaigne ne s'assagit qu'en se mariant en 1565 ou 1566. Il se maria, d'ailleurs, sans amour, mais cela n'était point nécessaire pour le guérir, puisque depuis longtemps, dans ses relations, c'était tout autre chose qu'il cherchait. Comme le dit très justement Gide: «*Encore qu'il fasse la part très belle, trop belle peut-être, à ces instincts que nous avons communs avec les animaux, (il) sait prendre élan sur eux et n'accepte jamais d'en être esclave ou victime.*»

Montaigne ne se laissa d'ailleurs prendre par aucune autre passion; ni la passion religieuse: il fut catholique et hostile aux protestants, mais sa ferveur n'alla jamais jusqu'à l'exaltation, loin de là; ni même l'ambition, qui le troubla peut-être à certains moments mais qu'il n'avait pas vraiment dans le sang. A une passion il faut d'ailleurs tout sacrifier, et à cela Montaigne, par tempérament déjà, ne fut jamais disposé. Aussi bien, jusqu'à la fin de sa vie, il ne se *résoudra* jamais (pour employer ses formules) il ne fera que *s'essayer*. Il restera jusqu'au bout prêt à changer, prêt à s'enrichir, prêt à bouleverser sa personnalité. En 1570, à trente-huit ans, il est encore aussi souple et aussi éduicable qu'à dix ans.

Il est encore aussi souple et aussi édu-

cable, mais il a d'autres matériaux. Ses premières passions, si peu gênantes qu'elles eussent été pour son intellectualité, se sont refroidies. Il se rend compte que dans le domaine de l'action il n'est guère capable de grandes choses: «*Les qualités même qui sont en moi non reprochables, je les trouvais inutiles en ce siècle. La facilité de mes mœurs on l'eut nommé lâcheté et faiblesse, la foy et la conscience s'y fussent trouvées scrupuleuses et superstitieuses, la franchise et la liberté, importunes, inconsidérées et téméraires.*» D'ailleurs, ce siècle, Montaigne en a l'instinct, ne produira rien de grand. La Boétie peut-être eut produit de grands effets, «*si la fortune l'eust voulu*», mais elle ne l'a pas voulu. Montaigne donc se retire dans la solitude; n'est-ce pas la meilleure solution puisqu'il ne trouve rien dans ce monde de vraiment intéressant?

Cette solitude est d'ailleurs relative. La librairie de Montaigne n'est pas la cellule d'un Chartreux; cependant elle vaut à Montaigne de pouvoir demeurer longuement face à face avec lui-même. Et c'est ainsi qu'il va se présenter à lui-même pour argument et pour sujet. Il a beaucoup lu, nous l'avons déjà noté, et il continue de lire beaucoup: devant certains chefs-d'œuvre il est, dit-il, transi d'admiration; en toute circonstance il est préoccupé de comprendre, de saisir les différents aspects des choses. Sa grande préoccupation devient peu à peu, ou, si elle l'était déjà, elle devient, de plus en plus consciemment, celle d'être aussi intelligent que possible, celle de faire, pour ainsi dire, son salut intellectuel.

Gide exprime assez cette idée dans la réflexion suivante: «*Il semble qu'en face de l'atroce question de Pilate, dont l'écho retentit à travers les âges: «Qu'est-ce que la vérité?» Montaigne reprenne à son compte, encore que tout humainement, d'une manière profane et dans un sens très différent, la divine réponse du Christ: «Je suis la vérité». C'est-à-dire qu'il estime ne pouvoir véritablement connaître rien que lui-même. C'est bien ce qui va l'amener à tant parler de lui, car la connaissance de soi lui paraît aussitôt plus importante que toute autre.*»

Cette connaissance, il est d'ailleurs assez décidé à la payer n'importe quel prix.

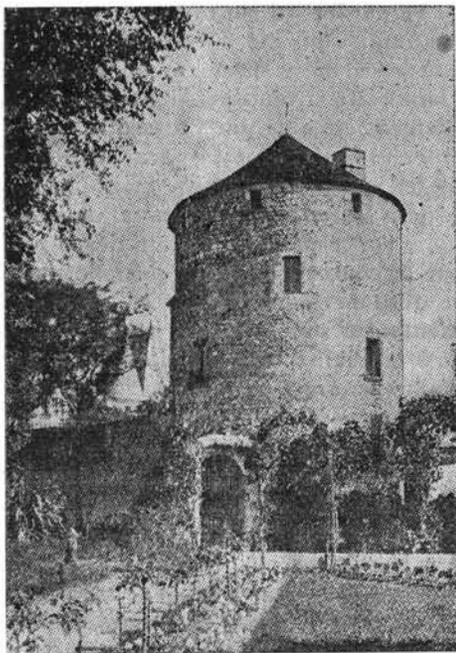
Or, pour s'employer à la méditation: « puissante étude et pleine à qui sait se tâter et s'employer vigoureusement », il faut vaincre certains ennemis intérieurs: les passions, la crainte de la douleur, l'obsession de la mort.

Pour ce qui est des passions, Montaigne n'a jamais songé sérieusement à les arracher de la substance de son âme, ni même

stoïcisme, mais plutôt pratique que théorique.

La pensée de la mort est une pensée qui tourmenta Montaigne davantage et très tôt. Il nous explique lui-même qu'elle venait le troubler au milieu même des dames et des jeux. Pour accepter la mort sans se troubler, il s'appliqua tout d'abord à mépriser la vie, et c'est peut-être en ce seul chapitre que Montaigne a vraiment essayé de la philosophie du Portique.

Mais ce stoïcisme, même ainsi limité, restait quelque chose de trop opposé aux tendances fondamentales de Montaigne pour pouvoir être en lui quelque chose de définitif. En 1574 probablement, Montaigne faillit mourir: un accident de cheval, qui eut pu être fatal, le mit aux portes de la mort. Montaigne alors ferma les yeux pour aider, dit-il, « *ce me semblaît à pousser ma vie dehors et (je) prenais plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'était une imagination qui ne faisait que nager superficiellement en son âme aussi tendre et aussi faible que tout le reste, mais à la vérité non seulement exempte de déplaisir, airs meslée à cette douceur que sentent ceux qui se laissent glisser au sommeil.* » De cette expérience, Montaigne devait conclure ce que La Bruyère répétera plus tard, à savoir que l'appréhension de la mort est beaucoup plus terrible que la mort elle-même. Point donc n'est besoin, en face de la mort, de toute cette dépense d'énergie que demande le stoïcisme. Cette dépense déplait de plus en plus à la nature de Montaigne qui hait tout ce qui est âpre et difficile et auquel le travail du vouloir ne convient guère. On peut très bien estimer beaucoup la vie et regarder la mort avec tranquillité, et lui, qui avait dit en face de la mort: « *Raidissons-nous et efforçons-nous* », change de langage: « *Je me plonge la teste baissée, stupidement, dans la mort, sans la considérer et reconnaître, comme dans une profondeur muette et stupide qui m'engloutit d'un sault et m'estouffe en un instant d'un puissant sommeil, plein d'insipidité et d'insolence* ». Au fond, c'est l'élargissement, jusque devant la mort, de l'attitude prise déjà depuis longtemps devant la souffrance physique: ne pas se raidir, mais glisser. Montaigne s'est aperçu que ce stoïcisme, en-



La tour
où Montaigne écrivit ses "ESSAIS".

à les réduire sous l'empire d'une impassible volonté. Il a trouvé assez rapidement et assez facilement le moyen de les faire taire, tout au moins de les pacifier par de sages concessions.

Quant à la souffrance: s'il s'agit de la souffrance morale, Montaigne n'a jamais vraiment souffert, au moins après la mort de La Boétie. Son âme était tellement inclinée au bonheur qu'elle était exempte de la passion de la tristesse. Que si, d'aventure, il en ressentait quelque pointe, il savait y goûter « une ombre de friandise ». S'il s'agit de la souffrance physique, Montaigne était d'avis qu'il fallait la tromper, la glisser pour ainsi dire. Il sait d'ailleurs, à l'occasion, mais seulement quand il n'y a pas moyen de faire autrement, souffrir avec un héroïsme simple mais réel, avec une espèce de

core que mitigé, qu'il avait admiré et même, un temps, adopté, rétrécit, gauchit, inutile sa vie, le fait le bourreau de soi-même, et il l'abandonne : non pas qu'il ne le trouve plus admirable en principe, mais justement peut-être parce qu'il le trouve trop admirable. Le stoïcien suppose à la nature humaine des forces, et à l'ordre de l'univers une perfection qu'ils n'ont pas. Montaigne ne veut pas, à la recherche d'une perfection inaccessible, perdre, ne serait-ce qu'un peu, du temps pendant lequel on peut jouir de la réalité, si imparfaite soit-elle d'ailleurs, et il reproche maintenant aux grandes morales ambitieuses de l'antiquité (non au christianisme cependant, en général, au moins explicitement) d'avoir tourmenté l'homme de la nostalgie d'une perfection inaccessible, lui faisant perdre ainsi le goût du réel qui est imparfait, d'avoir fait lâcher la proie pour l'ombre; et à ne le point faire Montaigne est certainement bien décidé. Nietzsche reprochera plus tard à certaines morales, au christianisme en particulier, d'avoir appris aux hommes à dire *non* à la vie. Montaigne, sans avoir l'ambition de devenir un surhomme comme le philosophe allemand, est cependant bien décidé, comme lui, à dire *oui* à la vie réelle.

Avoir pu vaincre ce reste de stoïcisme et le certain ascétisme qu'il imposait encore, donna à Montaigne le sentiment d'une véritable libération, d'être sorti de prison; et comme le prisonnier récemment délivré aime, en gambadant, se prouver à lui-même qu'il est vraiment libre, Montaigne se plut, pour se démontrer à lui-même que c'en était fini pour lui de toute contrainte, à se dire qu'il n'y avait au fond rien de vraiment certain; que toute vérité métaphysique nous échappe; que nous ne savons ce que c'est que l'être, ni le bien moral, ni la justice: tout se réduit en nous et en dehors de nous à un jeu d'apparence, à une chose qui n'est pas mais se refait et se défait sans cesse. Toute réalité est mouvante: l'intérieure peut-être plus encore que l'extérieure, puisque rien n'est si inconstant, si ondoyant et divers que l'homme. Ce sentiment de l'écoulement universel est très aigu chez Montaigne; je ne pense pas, d'ailleurs, qu'il ait été chez lui jamais vraiment douloureux. Il

est la constatation d'un fait qu'il serait fou de vouloir discuter ou corriger. Seulement, sur cette instabilité même, Montaigne va trouver le moyen de bâtir quelque chose de relativement stable: à savoir une philosophie sans métaphysique qui consistera à accepter cette continuelle mobilité et à s'y conformer continuellement. Il dépasse ainsi, en une nouvelle étape de sa vie intérieure, un scepticisme qu'il va garder à l'endroit de la métaphysique, mais qui ne l'empêchera pas de continuer à bâtir sûrement sa sagesse.

Dans cette invention, Montaigne a probablement été aidé par Plutarque, non pas tant celui qui peint les grands hommes dans les «Vies parallèles», mais par celui qui, dans les opuscules moraux, nous montre une vertu qui n'est pas un despote exigeant la conformité à un idéal de perfection absolue mais un maître clément se contentant d'un patient travail d'adaptation à la réalité telle qu'elle est. Nulle doctrine n'aurait pu mieux convenir à Montaigne, qui médite avec volupté la conduite de tels personnages de Plutarque, par exemple celle d'Epaminondas. Pourquoi Montaigne admire-t-il le héros thébain? Il nous le dit lui-même: C'est que à la raideur *«il meslait la douceur et la facilité des mœurs les plus molles»*. Il était de ceux à qui leurs grandes actions échappent nonchalamment et sans bruit; son âme était délivrée de toute inquiétude, et jouissait d'elle-même au plus épais de l'action.

Socrate, qui ramène toute la vertu à se connaître soi-même, était, lui aussi, bien fait pour plaire à Montaigne: *«Au train de sa vertu, nous dit-il, je ne puis imaginer aucune difficulté, ni aucune contrainte.»*

Emerson a dit qu'il y a deux vertus, celle des dimanches et celle de tous les jours. C'est évidemment celle de tous les jours que préfère Montaigne.

Pascal s'est écrié un jour: *«Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordures»*, et il se dégoûtait lui-même de plus en plus. Montaigne, au contraire, se goûte lui-même et avec une volupté sans cesse croissante; non pas, d'ailleurs, qu'il ne constate en lui bien des imperfections et même beaucoup d'états d'âme qui ne sont pas d'un sage, mais parce qu'il pense que le meilleur moyen de se libérer

de toute inquiétude c'est encore de se bien connaître soi-même et de s'accepter intégralement. Montaigne pense, en effet, qu'en se connaissant soi-même, qu'en formant de soi-même une idée sans cesse plus précise on se forme un être, un caractère sans cesse plus précis, plus brièvement qu'on se forme soi-même, et c'est dans ce sens qu'il écrit : « Me peignant pour autrui, je me suis peint en moy de couleurs plus nettes que n'étaient les miennes premières. *Je n'ai pas plus fait mon livre, que mon livre m'a fait* ». Au fond, n'est-ce pas la psychanalyse avant le mot, et l'âme de Montaigne n'est-elle pas simplement une âme dans laquelle il fait de plus en plus clair ? S'il est un être qui a eu horreur de tous les refoulements, c'est bien Montaigne ; c'est en se défoulant que l'âme retrouvera sa sérénité, il faut délivrer la nature et briser tout ce qui est artificiel.

La sagesse de Montaigne consiste donc d'abord à se bien connaître soi-même, puis à accueillir comme bien tout ce qui s'harmonise avec notre vrai moi, et à laisser glisser, à laisser tomber nonchamment tout le reste.

Cette sagesse, est-il besoin de le dire ? a été fort diversement jugée.

On a reproché à Montaigne dans sa librairie d'être sage à la façon du Rat qui s'est retiré du monde, c'est-à-dire d'être égoïste. Et même Montaigne dans son château est encore plus égoïste que le Rat dans son fromage de Hollande. Ce dernier, à ses compagnons venus lui demander du secours, répondait :

En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister ! Que peut-il faire
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci !

ce que Montaigne n'aurait pas même pu répondre, puisque la vie intérieure ne consistait point pour lui à prier le Seigneur mais uniquement à cultiver son moi.

Mais, Montaigne aurait pu répondre que, s'il ne faisait pas profession de se dévouer pour l'humanité et s'il ne prétendait pas être un saint, sa conversation était cependant plus agréable que celle de beaucoup qui font cette profession et même que celle, je ne dirais pas de la

plupart des saints, mais cependant au moins de certains saints, authentiques ou non. Montaigne, en effet, aime et recherche la société, et sa maison était tellement hospitalière qu'elle fut épargnée par tous, même au fort des guerres civiles. Si, à certains moments, quand son âme les lui soufflait, il devait se retirer pour noter ses rêveries et cela immédiatement, où qu'il fût, à table, à che-



LES "ESSAIS"
Titre de l'édition de 1588

val, au lit, à d'autres moments il savait être le plus aimable des causeurs, voire le plus galant des gentilshommes.

Il aimait la discussion, à reprendre les autres et à être repris, à certaines conditions pourtant : « *J'aime, a-t-il dit, une société et familiarité, forte et virile, une amitié qui se flatte en l'aspreté et vigueur de son commerce, comme l'amour aux morsures et aux esgratignures sanglantes : elle n'est pas assez vigoureuse et généreuse, si elle n'est querelleuse, si elle est civilisée et artiste, si elle craint le heurt, et a ses allures contraintes.... se festoye et caresse la vérité en quelque main que je la trouve, et m'y rends allègrement, et luy rends mes armes vaincues, de loin que je la vois approcher, et pourvu qu'on n'y procède point d'une*

trougné trop impérieusement magistrale, je prends plaisir à être repris. »

Soit; mais, aurait dit La Rochefoucauld, n'est-ce pas pour lui-même, et assez ostensiblement, qu'il recherchait la société des autres? Sans doute, et je n'entreprendrais pas de démontrer que Montaigne fut un grand sacrifié. Cependant, n'a-t-il pas été effectivement plus utile à l'humanité que plusieurs qui ont eu l'intention généreuse de se sacrifier pour elle sans avoir, hélas! la claire lucidité de Montaigne? On ne saurait lire les « Essais » sans entendre résonner en soi un appel à sortir de tout ce qui étouffe l'être, de tout ce qui, mesquinement, étriquait l'âme; un appel à vivre humainement, largement, sans étroitesse d'esprit. Eut-il été égoïste subjectivement, pour avoir rendu pareil service à l'humanité, Montaigne ne le fut certainement pas objectivement, et, pour nous au moins, n'est-ce pas finalement ce qui compte?

Mais on a reproché encore à Montaigne de n'avoir tenu aucun compte de la souffrance. Montaigne a vu la souffrance de près. En ce temps de cruautés, de guerres civiles, il ne pouvait d'ailleurs guère ne pas la voir. Il a vu, par exemple, un paysan « *laissé pour mort tout nud dans un fossé, ayant le col tout meurtry et enflé d'un licol qui y pendait encores, avecque lequel on l'avait tirassé toute la nuit à la queue d'un cheval, le corps percé en cent lieux et à coups de dague* ». Il est vrai, aussi, que le spectacle de la souffrance, même de la sienne, n'a jamais vraiment inquiété Montaigne; il en prend très facilement son parti. Il remarque que les paysans prennent eux-mêmes fort facilement leur parti de la souffrance: « *Celui-là qui fouit mon jardin, il a, ce matin, enterré son père et son fils... ils ne s'allitent que pour mourir* », et il trouverait fort sot de se révolter, d'ailleurs en vain, contre une souffrance dont les victimes prennent stoïquement parti. C'est comme cela... Il a été un brave homme ne faisant pas souffrir inutilement, ce dont les bonnes gens de Montaigne lui savaient gré, mais n'ayant jamais fait non plus un geste pour alléger une douleur, ce que les paysans de ce temps n'auraient pas même songé à demander au châtelain péri-

gourdin. La vie intérieure de Montaigne était trop concentrée dans l'intelligence et trop positive pour s'émouvoir de l'inévitable. Montaigne est l'ennemi de toute ostentation, de tout geste symbolique. Pendant qu'il est maire de Bordeaux, la peste éclate dans la ville. Il ne s'y trouvait pas, il écrit aux jurats pour demander si sa présence est nécessaire et, n'ayant pas reçu de réponse, il demeure là où il est. On lui a opposé Rotrou se jetant dans Dreux ravagé par l'épidémie alors que rien ne l'y appelait, et qui est mort du mal de ses concitoyens. C'est là un geste que Montaigne ne peut point du tout comprendre; il eut demandé tout simplement: A quoi cela sert-il? Il poserait, étonné, la même question au capitaine qui, ayant sauvé son monde et pouvant se sauver lui-même, se laisse cependant couler avec son navire. A quoi cela sert-il?

De tout ce qui pourrait être objet d'inquiétude, même de ses propres imperfections, Montaigne fait un objet de contemplation. Il en arrive ainsi à ne sentir aucun trouble intérieur, pas même le remords du péché dont il semble avoir ignoré jusqu'au sentiment. Arrivé à la fin de sa vie, il constatera avec grande franchise, et au grand scandale de Port Royal, que, s'il lui fallait revivre, il revivrait exactement comme il a vécu. Cela semblait monstrueux à Nicole: « Parmi les infamies honteuses dont son livre est plein, il n'en est pas de plus scandaleuse ». En fait, ce n'est pas une infamie, c'est une inconscience, une véritable inconscience du péché, dans le sens étymologique du mot inconscience; c'est une non-connaissance du péché, due au caractère à peu près exclusivement intellectuel de la vie intérieure de Montaigne qui ne s'arrête jamais, soit dit encore une fois, à sentir, mais va toujours à contempler ce qu'il sent.

Voilà donc, en une trop grossière esquisse d'ailleurs, et le sage que fut Montaigne et les principaux défauts (faut-il dire défauts?) qui furent l'accompagnement (d'autres diront la rançon) de sa sagesse. Et c'en est peut-être assez pour dire maintenant brièvement ce que vaut Montaigne et comme psychologue et comme moraliste.

Comme psychologue tout d'abord.

Montaigne n'a pas eu, directement tout au moins, l'intention de peindre l'homme; il a voulu seulement peindre un homme, l'homme qu'il fut; « *Je veux qu'on me voie (en mon livre) en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans étude et artifice, car c'est moi que je peins... je suis moi-même la matière de mon livre* ». Mais ce faisant, en regardant en lui-même et en ne parlant que de soi, n'a-t-il pas trouvé quelque chose de plus que lui-même: l'homme. On l'a pensé, et lui-même peut-être le premier: « Chaque homme porte en lui la forme entière de l'humaine condition. » Je ne pense pas, pourtant, que l'on puisse trouver dans les « Essais » une peinture de l'homme. Les pages de Montaigne sont des Essais pour servir à cette peinture que nous donnera le grand siècle; à la peinture des « Essais » il manque au moins un caractère essentiel de l'homme éternel: l'homme de Montaigne est ondoyant et divers, il n'est pas divisé. Montaigne n'a pas peint le mystère intérieur de l'homme, ces régions inconscientes où s'élaborent nos actes, ces régions troubles où se développe un perpétuel conflit entre nos tendances égoïstes et basses et nos aspirations au bien. Autrement dit, tout ce côté qui fait le tragique de la condition humaine et que sauront si bien exprimer un Racine ou un Pascal, Montaigne ne l'a pas noté. Il est peut-être difficile de dire s'il ne l'a du tout senti, ou s'il l'a délibérément écarté. La vérité est, sans doute et en tout cas, qu'il l'a senti assez peu pour le pouvoir définitivement écarter et arriver à cette sérénité dont nous avons parlé et que nous avons trouvée caractéristique de son comportement de sage. Quoi qu'il en soit, il reste bien que l'homme éternel est plus pathétique que l'homme que nous peint Montaigne. Il est cet être dont se plaignait déjà le poète latin: « *Video bona proboque, deteriora sequor* »; dont Saint Paul avait prononcé: « Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas »; dont Racine allait nous montrer qu'il ne peut vivre pleinement sans aimer jusqu'à la passion et qu'il ne peut aimer jusqu'à la passion sans en mourir; dont les Romantiques feraient, en une formule d'ailleurs assez discutée: « un ange déchu qui se sou-

vient des cieux ». Or, il n'y a évidemment rien de tout cela chez Montaigne qui n'aurait pu l'apprendre qu'en souffrant, c'est-à-dire en acceptant de souffrir; mais, de la souffrance, Montaigne ne voulut jamais être l'apprenti, ni de la sienne ni de celle des autres; il n'avait pas d'ailleurs le tempérament qu'il faut pour cet apprentissage. Pourtant, et sans discussion possible semble-t-il, l'homme est tout cela et assez centralement, assez essentiellement, tout cela.

Mais Montaigne ne fut-il donc pas tout cela? A cette question, j'ai déjà répondu. Volontairement, il ne le fut pas, et s'il arriva à ne point l'être volontairement c'est que, naturellement, il ne l'était pas très intensément. Il l'était cependant (étant homme, aurait-il pu ne pas l'être?) jusqu'à un certain point, et l'intellectualisation de son moi, sa sagesse fut le résultat d'une longue et continue culture intérieure; et, dans cette direction, Montaigne sut être fort énergique. Il ne faudrait point se laisser prendre à la piperie des mots qu'il emploie quand il se traite lui-même de mol et de nonchalant: il est dans des gants de velours des mains qui sont de fer, et, pour arriver à sa sagesse, Montaigne sut, mais aussi dut vouloir avec persévérance.

Nous sommes à même maintenant de répondre à l'autre question que nous avions indiquée; que vaut Montaigne comme moraliste, ou sa sagesse est-elle un système de morale?

Un système de morale doit s'adresser à l'homme et non à un homme. Si les remarques précédentes sont justes, il en résulte immédiatement que la sagesse de Montaigne ne peut convenir à tout le monde; qu'elle est impraticable pour tout homme né avec un autre tempérament, éduqué autrement, doué d'un sentiment tant soit peu aigu de ce que j'ai appelé le mystère intérieur de notre être. Montaigne semble bien s'en être rendu compte lui-même:

Parlant de sa naissance et de sa première éducation, Montaigne écrit: « *Ma vertu est une vertu, une innocence, pour mieux dire, accidentelle et fortuite. Si je fusse né d'une complexion plus déréglée, je crains qu'il fût allé piteusement de mon fait.... Je dois plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a fait naître d'une*

race fameuse en prudence, et d'un très bon père. Je ne sais s'il a écoulé en moi partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques et la bonne institution de mon enfance y ont insensiblement aidé, ou si je suis autrement ainsi né, tant y a que, la plupart des vices je les ai en horreur, d'une opinion si naturelle et si mienne que ce même instinct et impression que j'ai apporté de la nourrice, je l'ai conservé sans que nulles occasions me l'aient su faire altérer, voire non pas mes discours propres, qui, pour s'être débandés en aucune chose de la route commune, me licencieraient aisément à des actions que cette naturelle inclination me fait haïr... Elevé en mon enfance d'une façon molle et libre et n'ayant lors même souffert nulle sujétion forcée, je suis devenu par là incapable de sollicitude et de discipline... J'ai une âme libre et toute sienne, accoutumée à se conduire à sa poste ».

Mais, tout le monde n'a pas cette chance-là. Avec une autre hérédité, une autre naissance, une autre éducation première qui auraient exaspéré ce qui, en Montaigne, était déjà, jusqu'à un certain point, naturellement apaisé, la discipline de Montaigne eût été impraticable et, en eut-on essayé, qu'on fût allé piteusement de son fait.

La sagesse de Montaigne a donc un caractère, sinon vraiment ésotérique, au moins très aristocratique; elle est réservée à une aristocratie intellectuelle, à une élite pour laquelle la division «sens-intelligence» est déjà, par la naissance, franchement résolue en faveur de l'intelligence; non point, d'ailleurs, que cette élite ne doive avoir de sens mais, si elle en a, elle en doit avoir qui sont plus voluptueux que passionnés, qui invitent à se prêter bien plutôt qu'à se donner.

Montaigne écrit encore : « J'estime qu'au temple de Pallas, comme nous voyons en toutes autres religions, il y avait des mystères apparents pour être montrés au peuple; et d'autres mystères plus secrets et plus hauts pour être montrés à ceux qui en étaient profès : il est vraisemblable qu'en ceux-ci se trouve le vrai point de l'amitié que chacun se doit : non une amitié fausse qui nous fait embrasser la gloire, la science, la richesse, et telles choses, d'une affection principale et im-

modérée, comme membre de notre estre, ni une amitié molle et indiscrete, en laquelle il advient ce qui se voit en lierre, qu'il corrompt et ruine la paroi qu'il accole, mais une amitié salutaire et réglée, également utile et plaisante. Qui en sait les devoirs et les exerce, il est vraiment du cabinet des muses, il a atteint le sommet de la sagesse humaine et de notre bonheur, celui-ci sachant exactement ce qu'il se doit, trouve dans son rôle, qu'il doit appliquer à soi l'usage des autres hommes et du monde ».

C'est toujours la même doctrine : il faut non pas s'élever pour se donner aux autres, mais se prêter aux autres pour s'élever plus haut. Seulement, Montaigne avertit clairement que cette doctrine n'est pas pour tout le monde, mais pour ceux qui sont vraiment du cabinet des Muses; et la comparaison du temple de Pallas n'indique-t-elle pas qu'il trouve lui-même à sa sagesse un caractère véritablement ésotérique ?

Posons-nous alors une dernière question. Etant bien entendu qu'elle ne sera pas proposée à tous les hommes, mais seulement à ceux qui seront capables de l'entendre et de la pratiquer, c'est-à-dire à des tempéraments modérément passionnés et à des caractères fortement intellectuels, pour cette élite (je prends d'ailleurs ce mot plutôt dans le sens de groupement restreint que dans celui de groupement), avec cette restriction, dis-je, pour cette élite, la sagesse de Montaigne est-elle véritablement le sommet de la sagesse humaine et de notre bonheur ?

Pour qui admet la notion grecque du kosmos, c'est-à-dire que le monde est véritablement un tout dont nous faisons partie, la sagesse de Montaigne semblera toujours trop étroite, trop égocentrique et même finalement trop égoïste. Si le monde extérieur est, non pas un chaos, mais un univers, il semblera certainement assez invraisemblable que la sagesse complète puisse consister à tout subordonner à soi-même; mais, il doit y avoir, à s'insérer dans cet univers, à se donner aux autres, une joie qui doit bien valoir et qui même doit surpasser la joie de se prêter à l'univers et aux autres. Et même si le monde est vraiment un univers, si dans le monde il y a un ordre véritable, le sacrifice d'une personnalité humaine

ne doit pas pouvoir être vain. On doit pouvoir se retrouver en se donnant, et on ne doit pouvoir se trouver pleinement qu'en se donnant. Celui qui se donne n'est pas un égoïste mais cependant, puisque ce n'est qu'en se donnant qu'il réalise toutes ses tendances, toute son humanité, en se donnant, il poursuit, alors même qu'il triomphe de son égoïsme, être homme dans le plein sens du mot. Aristote avait déjà remarqué que celui qui meurt pour sauver son ami acquiert, en mourant même, quelque chose d'infiniment plus précieux que ce qu'il sacrifie. Quand une épouse laisse partir, pour défendre une patrie en danger, le père de ses enfants, dans son sacrifice même elle refuse d'être la femme d'un lâche et accepte d'être la veuve d'un héros : elle se renouve par conséquent au moment même où elle se perd. Il est vrai que pour raisonner ainsi il faut sans doute avoir une métaphysique ou croire à une religion, ce qui suppose encore le même. Or, Montaigne n'avait pas de métaphysique, et ne croyait pas vraiment à sa religion.

Il n'avait pas de métaphysique car, excepté la vérité qu'il trouvait en lui-même, pour le reste il était demeuré sceptique, notant toujours dans les institutions des hommes, dans leurs mœurs, dans leurs idées et dans leurs sentiments, le plus épouvantable et le plus grotesque et le plus insoluble conflit qui se puisse imaginer.

Il ne croyait pas non plus vraiment à sa religion car, comme on l'a dit assez exactement, s'il était catholique et est mort comme tel, il n'était pas chrétien. Cet homme qui a tant lu, n'a pas dû lire l'Évangile en entier, au moins il n'y paraît guère dans les « Essais » ; cet homme, qui a noté avec tant d'exactitude et de sincérité tous les mouvements de son moi, n'a jamais noté un élan, une élévation de son âme vers Dieu ; c'est dire assez, je ne dirai pas l'hypocrisie, mais tout de même tout ce qu'il y avait de formalisme et de traditionalisme dans sa religion.

Il n'entre pas dans le cadre de cette causerie de discuter ce scepticisme, encore moins cette attitude religieuse. Je voulais seulement noter que, malgré tout ce qu'il y a d'admirable dans l'effort de Montaigne pour se cultiver, pour cultiver son moi, on peut penser cependant qu'en lui, un certain manque de sensibi-

lité et d'élan, de chaleur, a empêché la lumière si claire qu'était son intelligence d'éclairer tout l'homme, et a fait qu'un homme seulement lui a été livré, d'ailleurs passionnément intéressant. Je voulais seulement noter que l'on peut penser à une vie intérieure plus spirituelle et moins exclusivement intellectuelle que celle de Montaigne, dans laquelle on irait au vrai non seulement avec toute son intelligence mais encore, comme disait Platon, avec toute son âme ; non seulement en soi et en d'autres êtres aimés pour soi, mais encore en d'autres êtres aimés pour eux-mêmes dans la communion à l'univers.

Dans « Sagesse et Destinée », Maeterlinck écrit : « La force immatérielle qui luit dans notre cœur doit luire avant tout pour elle-même. Ce n'est qu'à ce prix-là qu'elle luira pour les autres. Si petite que soit votre lampe, ne donnez jamais l'huile qui l'alimente, mais la flamme qui la couronne ». Mais, Montaigne a-t-il pensé à donner vraiment au moins la flamme ?

La contradiction qui est en nous entre le besoin de se conserver et le besoin de se dévouer, il est possible peut-être de chercher à la supprimer en n'aimant vraiment que soi, mais il est possible encore de chercher à la surmonter en trouvant à se donner une meilleure façon de s'aimer, et c'est pourquoi on peut penser à une autre sagesse que celle des « Essais ».

C'est à peu près ce que veut dire Henri de Régnier chantant dans la « Sandale ailée » :

Le vrai sage est celui qui fonde sur le sable
Sachant que tout est vain dans le temps éternel
Et que même l'amour est aussi peu durable
Que le souffle du vent et la couleur du ciel.

Parmi tout ce qui change et tout ce qui s'efface,
Je pourrais, comme lui, rester grave et serein,
Et, si la fleur se fane en la saison qui passe,
Penser que c'est le sort que lui veut son destin.

Mais j'aime mieux laisser l'angoisse qui m'opresse
Emplir mon cœur plaintif et mon esprit troublé,
Et pleurer de regret, d'attente et de détresse,
Et d'un obscur tourment que rien n'a consolé ;

Car ni le pur parfum des roses sur le sable,
Ni la douceur du vent, ni la beauté du ciel,
N'apaise mon désir avide et misérable
Que tout ne soit pas vain dans le temps éternel.

Et c'est pourquoi j'ai intitulé cette causerie : LES DEGRES D'UNE SAGESSE
et non : LES DEGRES DE LA SAGESSE

Rayonnement des anciennes légendes à travers le monde

Série de Conférences de

M. Vladimir Vikentiev

de l'Institut d'Égyptologie

Faites au Caire, sous les auspices de l'Université Fouad I^{er}

2ème Conférence :

LES ANCIENS THÈMES ÉGYPTIENS ET BABYLONIENS DANS LES CONTES ET LÉGENDES DE LA RUSSIE ET DE L'EXTRÊME-ORIENT

Faite, le 21 février 1945, à l'amphithéâtre de la Société Royale de Géographie d'Égypte

Mesdames,
Messieurs,

Il y avait un roi, qui se plaisait tellement dans la résidence fondée par lui, qu'il voulait y rester « tant que les montagnes ne se lèvent pas et ne se mettent en marche » (1). C'était une manière de dire : « à tout jamais ».

Le roi — son nom est Ekhnaton — était jeune, inspiré, et la vie lui souriait en ce moment. C'est pour cette raison qu'il se laissait bercer par la douce illusion de la stabilité des choses. D'autres gens, éprouvés par l'âge, accablés de douleur, criaient aux sommets : « Tombez sur nous et couvrez-nous ! » (2). Et ceux-là étaient plus près de la vérité. Les roches, comme tout autre chose, ne sont pas immuables. Si vous en doutez, vous n'avez qu'à lire « Les Montagnes qui ont passé par-dessus



M. VLADIMIR VIKENTIEV

(Photo Weinberg)

les Volcans ». Il y est question de masses rocheuses, de montagnes entières, qui, après avoir été arrachées à leurs socles, s'avancent contre des volcans en état de paroxysme. Les bouches ardentes crachent sur elles leurs laves, les déchiquettent et les renversent, mais n'arrivent pas à arrêter l'irrésistible avance des colosses de pierre. Et, finalement, les volcans sont bloqués et réduits au silence... Ça se lit comme un poème de Ras Shamra-Ugarit sur les luttes entre les

météores (3), mais ce n'est aucunement une audacieuse vision poétique. C'est un fait réel. L'article, tout récent, dont je vous parle, est signé par un géologue anglais, membre de l'Académie des Sciences de Londres (4).

Voilà donc où nous en sommes avec la stabilité des montagnes !

Encore moins rigides sont les croyances et les légendes sur lesquelles voulait s'appuyer le réformateur exalté, ces sublimes rêveries solaires, auxquelles Ekhnaton s'adonnait dans sa belle vallée d'El-Amarna.

Les croyances et les légendes (n'importe lesquelles) font partie du puissant courant de vie qui anime notre globe. Leur progression n'est ni lente, ni vive, mais elle est persévérante. Elle se fait depuis les âges immémoriaux, et, puisque le temps ne manque pas, les légendes font le tour du monde.

Je vous en donnerai ce soir quelques exemples. Nous verrons des thèmes folkloriques, sortis de la Vallée du Nil et de la Mésopotamie, qui remontent le cours des fleuves, franchissent les chaînes de montagnes, couvertes de neige et de glaciers, puis s'élancent dans l'immensité des steppes euro-asiatiques, et finissent par arriver au seuil du Pacifique.

Croyances et légendes

Quand on vous parle d'une croyance ou d'une légende, rarement vous vous trompez en supposant de pouvoir la retrouver ailleurs, dans un autre pays. Faut-il en déduire que l'une provienne de l'autre ? Ça dépend du cas. Prenons quelques exemples, en commençant par les croyances.

Le « mauvais œil »... On le craint en Egypte, en Tripolitaine, en Algérie, de l'autre côté de la Méditerranée, pratiquement partout. Un paysan de la Dalécarlie ou un brave cosaque du Don, lui ou quelque aïeul obscur, a-t-il dû se rendre en Afrique centrale, chez les Niam-Niam, pour être initié à la dite croyance par ces maîtres noirs de la sorcellerie et des superstitions ? Pourquoi faire ? Le complexe se trouvant à la base de la croyance au mauvais œil, est simple et parfaitement naturel. Nous autres, ne ressentons-nous pas une gêne quand quelqu'un nous fixe de son regard ? Ses yeux ne nous semblent-ils pas mystérieux, menaçants, surtout s'ils sont noirs et surmontés d'épais sourcils réunis au-dessus du nez ? (5)

Dans le cas du mauvais œil, il s'agit donc, non pas d'un emprunt, mais d'un phénomène psychique spontané.

Nous allons restreindre le champ de nos observations.

Le regard néfaste, comment le primitif se défend-il contre lui ? En somme, comme nous. Nous autres, gens civilisés, nous lançons contre l'impertinent un regard, en tâchant de le faire paraître agressif et irrésistible. C'est de la magie, pure et simple, bien que non avouée. Le primitif est plus franc que nous, plus entreprenant, et surtout plus méthodique. Il commence par établir le fait. Voi-

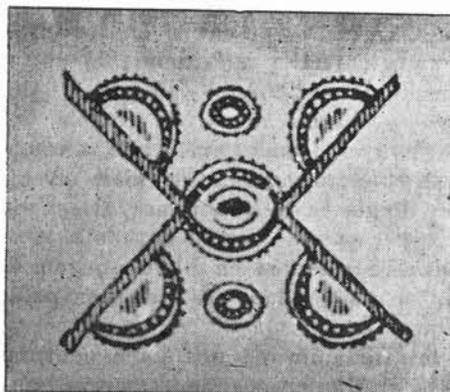


Fig. 1 — Les Yeux Magiques protégeant une cassette à or marocaine.

ci une expérience de reconnaissance, que vous pouvez faire vous-mêmes en cas de nécessité. On met dans le feu une pierre pour chaque homme suspecté d'user du mauvais œil. Le matin suivant, on jette les pierres refroidies dans l'eau, l'une après l'autre. On peut être sûr que la pierre du coupable fera entendre un cri âpre et perçant... (6) Seulement, lors d'une manipulation magique chaque détail compte. Vous prendrez soin d'alimenter votre feu magique avec des crottes d'âne. Autrement, l'expérience ne porte pas...

Ayant établi le fait, de cette manière ou d'une autre, notre primitif se prépare au combat. Il se couvre d'une cuirasse d'amulettes, et s'arme de grimoires. Il oppose à l'œil néfaste un autre œil néfaste. Principe d'antidote ! De là ces nombreuses paires d'yeux que l'on voit sur les habits des fils d'Ishmael, sur leurs femmes et enfants, sur leurs chameaux et mobilier. Cette coutume existe depuis l'Egypte ancienne, de nouveau, partout (Fig. 1).

Mais voici une défense assez originale. En présence d'un regard qui lui semblait de mauvais augure, l'ancien Romain étendait la main, en écartant les doigts et disait: « *Ecce tibi dono quinque* » (7). Il faisait ainsi appel à la force immanente à la main et au nombre cinq. Le même principe magique, à base réelle, est propre à nos deux doigts, index et médius, écartés, tellement en vogue pendant ces jours de lutte. On s'en sert couramment dans certains pays, par exemple, au sud de l'Italie, pour régler le compte d'un adversaire... en lui crevant les yeux (8). Il y a évidemment une différence dans l'emploi. Dans un cas, il s'agit de l'arme même du combat et de la victoire. Dans l'autre, ce n'est que symbole et stimulant. La main avec les cinq doigts écartés, comme arme magique, est connue de longue date. On la trouve représentée en blanc sur un fond noir ou rouge dans les cavernes paléolithiques de l'Espagne et de la France. Et les Bédouins de nos jours continuent à les appliquer sur leurs murs fraîchement badigeonnés (9).

Ce n'est pas la main magique seule qui nous intéresse, mais la main accompagnée d'une certaine formule. Eh bien, nous retrouvons le même geste de la main tendue, avec les cinq doigts écartés, et la même formule «Voici — je — te — donne — les — cinq ! » non seulement dans le Latium, mais aussi sur le littoral africain et en Syrie-Palestine, autrement dit dans les pays faisant partie de l'*Orbis Terrarum* romain. Ici, on peut déjà poser la question d'un emprunt, venant soit de ce côté, soit de l'autre...

Nous allons circonscrire davantage notre enquête. Le chapiteau ionien, quelle est sa provenance ? Tel voudrait y voir une fleur de lys ou de lotus stylisée; tel autre, deux feuilles de palmier. (10). Un anthropologue de renom est à même de nous dire qu'il s'agit d'une paire d'yeux et de sourcils soudés, autrement dit d'un engin magique des plus dynamiques contre le mauvais œil, et qu'il était appelé à protéger l'entrée des temples. Vous pouvez être incrédules et vous tenir sur vos gardes vis-à-vis de cette séduisante suggestion de Westermarck, (11), mais il ne s'agit pas de se pronon-

cer. Nous nous tiendrons aux faits. *La colonne et le chapiteau ioniens sont employés, en effet, comme charmes contre l'œil.* Chaque fois que nous le constatons, nous sommes en droit, voire même nous sommes obligés de le rattacher, en dernière analyse, à son ancien prototype qui prit naissance dans le Proche-Orient classique. Ici, il s'agit déjà d'un emprunt. Et dans le cas de la colonne ionienne profilactique en Mauritanie, il y a lieu de noter la migration d'un thème folklorique très loin, dans l'espace et le temps.

*

Nous allons parler d'un autre exemple du même genre, choisi cette fois-ci parmi les légendes.

La peur devant les esprits élémentaires... De nouveau, nous avons devant nous un motif folklorique très répandu et naturel. Les esprits, qu'ils s'appellent djinns, efrits ou marids, sont, en général, privés d'originalité. Que ce soit un pauvre diable jouant un mauvais tour à un Saïdien ou à un Papoua de la Nouvelle-Guinée, il se confond avec ses innombrables frères du monde entier. Mais, il en existe des exceptions, et cela dans le cas où nous sommes en présence de *divinités déchuës*. Une fois qu'une religion se trouve supplantée par une autre, les anciens dieux vont grossir les rangs des esprits. Legrain, dans son livre « Louxor sans les Pharaons », nous présente plusieurs de ces djinns et djinniyas de haut lignage. Telle est cette Sarangouma, qui se sert de l'obélisque de Hatshepsout comme d'un carreau, et de la belle colonne isolée de Taharqa comme d'un fuseau. Telle est aussi l'Ogresse de Karnak. Cette mangeuse de chair humaine garde tout de l'ancienne déesse Tefnout (Fig. 2), doublée de sa voisine, Apet-Thouéris. Tantôt femme léontocéphale, tantôt hideuse femelle d'hippopotame, elle continue à effrayer les habitants des alentours. Sans s'en douter, les Saïdiens font revivre dans leurs racontars la terrible déesse-cannibale des temps pharaoniques, que nous connaissons d'après la légende de la « Destruction des Hommes » et les mythes anciens.

Un autre exemple d'une *djinniya* ci-devant déesse, pourrait être cette création des Arabes médiévaux, qui en ont fait la gardienne de la Seconde Pyramide. A les croire, c'était une aguichante jeune femme, aux vêtements transparents, qui apparaissait aux hommes qui avaient l'imprudence de s'aventurer dans ses parages. Ils ne venaient là que pour devenir fous et périr pour rien. Qui est-elle, cette séduisante gardienne de la py-



Fig. 2 — La déesse Tefnout

ramide de Khefren ? Hathor ? Ishtar ? Une de ces innombrables *baalat* palestiniennes ou syriennes, entraînées dans le sillage des envahisseurs de la Vallée du Nil et qui y ont trouvé des adorateurs aussi zélés que dans leur patrie ?

Un conte du Moyen-Empire nous parle d'une *djinniya*, autrefois déesse de l'amour Hathor-Ishtar, apparaissant devant un jeune et candide berger et déployant devant lui ses charmes (12). Nous lisons le nom d'Astarté sur les stèles du Nouvel Empire, et de la même époque nous sont parvenus des fragments parlant de la geste de la grande déesse asia-

tique, naturalisée en Egypte (13). On lui élevait des temples dans la région des pyramides, à Memphis et ailleurs. Qu'importe si nous l'appelons Hathor ou Ishtar ! Les deux se ressemblaient comme des sœurs jumelles, en tant que déesses de l'amour. Le plateau de Guizeh était hanté par le souvenir d'une courtisane de haute lignée, royale ou divine. Pas seulement la seconde pyramide, mais aussi celles de droite et de gauche. On lui donnait le nom de Rhodopis aux cheveux blonds et aux joues roses. On croyait devoir la mettre en rapport avec la fille de l'auguste Chéops (14). La tradition dans ce cas est faussée, peut-être sous l'influence de l'institution du « harem du dieu », connue tant en Egypte, à partir du Nouvel Empire, qu'en Mésopotamie. Ainsi, par exemple, le roi Nabonide a fait entrer sa fille dans l'Egipar du dieu Sin, à Haran. Tout comme les « épouses divines » de Thèbes, la princesse babylonienne n'était pas certainement une hiérodoule vulgaire. La soi-disant « Fille de Chéops » ne l'était pas non plus. Et tout de même, la légende de la licencieuse *djinniya* de Guizeh est là, et bien que nous ayons toute raison de lui attribuer une provenance divine ou quasi-divine, nous sommes encore loin d'être fixés sur son nom et sa nationalité.

* * *

Pour avoir une identification plus sûre, il faut aller, non pas plus près du pays d'origine, mais, au contraire, nous en éloigner. C'est étrange, mais c'est comme cela. Que ce soit un Egyptologue, un Assyriologue, ou autre chercheur des révélations antiques, il ne suffit pas qu'il reste indéfiniment sur place, qu'il pioche et passe au crible le même terrain et s'extasie devant une bribe qui complète une partie infime d'une antiquité toute en lambeaux. C'est, une méthode qui n'exclue pas une autre. Avant de devenir maître, l'apprenti fait le tour de son pays. Quant à nous, nous devons faire le tour du monde. En effet, il arrive que, bien loin, dans l'espace et le temps, elle existe cette même antiquité que l'on recherche, et dans un état quasi complet. Sa préservation s'explique par le fait qu'elle avait quitté son pays,

encore de son vivant. Elle s'était conformée aux conditions de sa nouvelle patrie, avait adopté ses vêtements, sa langue, et avait fini par passer pour une indigène. Prudemment, elle avait oublié son nom ou l'avait déformé. Tout cela lui a permis de survivre et d'arriver jusqu'à nos jours.

Je ne mets pas en doute l'utilité de l'archéologie. Ce serait une chose vraiment bizarre. Je sais toute l'utilité qu'on retire de la pioche, et j'en profite moi-même. Mais qu'on médite tout de même sur des faits du genre que voici. On trouve une ancienne épopée, toute en fragments (15). Une équipe de spécialistes réajuste péniblement les tablettes tombées en poussière. Un savant enthousiaste sacrifie sa jeune vie, si prometteuse, pour retrouver encore quelques fragments. Après tant d'efforts, on arrive à reconstituer à peine la moitié de l'œuvre ancienne... Nous nous inclinons devant tant de dévouement, et nous apprécions hautement les résultats acquis. Mais, tout de même, n'y a-t-il pas un trait d'ironie dans le fait que pendant tout le temps que durait ce labeur, vraiment titanique, il existait des œuvres folkloriques, à la portée de tout le monde, où cette même épopée était toute présente, bien que quelque peu travestie?... On dirait: «Oui, mais vos contes et légendes, c'est une contrefaçon, alors que la version babylonienne, c'est l'original!»

Notre réponse sera que ceci est encore à prouver...

Mais, revenons à nos esprits, du genre des divinités mises à la retraite.

Nous aurons affaire cette fois-ci à une *djinniya*, apparemment cent pour cent mauresque. Non loin de Rabat, on parle d'un esprit de sexe féminin, rappelant Je près la gardienne de la Seconde Pyramide et la séductrice du «Conte du Berger». Elle aussi se présente sous l'apparence d'une jeune femme, sommairement vêtue, qui rend fous les jeunes gens qu'elle accoste. Seulement, celle-là a un nom. Elle s'appelle Aisha Kandisha. Le premier élément du nom est local. Le second ne l'est pas. Il est asiatique, et laisse sans peine deviner le titre «kashitu» propre, comme le montre bien cette autre appellation «ishtaritu»,

aux hiérodules d'Ishtar et à la déesse elle-même, en tant qu'hiérodoule en chef. Ainsi, dans ce cas, nos regards se tournent décidément du côté de la grande déesse asiatique, et cela non seulement à cause du nom, mais encore par suite du fait que la localité où l'on parle de l'Aisha Kandisha était autrefois une colonie de Carthage, où fleurissait le culte de l'Ashtoreth phénicienne. Il est superflu d'insister davantage. Ajoutons seulement que notre Aisha Kandisha a pour mari le djinn Hammu, dans lequel il est facile de reconnaître le Baal Hammon de Carthage (16), et, en tout dernier lieu, Tammuz, amant attiré de la déesse babylonienne.

Nous voilà d'aplomb sur la piste d'Ishtar, alias d'Astarté ou Ashtoreth. Nous n'allons pas l'abandonner de sitôt. Ishtar rayonnait non seulement vers l'ouest, mais aussi bien vers l'est et le nord. Dans cette dernière direction, nous rencontrons non seulement des souvenirs épars de la déesse babylonienne, mais sa légende et même des survivances de l'épopée, dont elle faisait partie.

Contenu sommaire de "L'Epopée des Gilgamish"

En deux mots la dite épopée héroïque se résume ainsi:

Il existe dans les montagnes un homme naturel, Enkidu, fort et beau comme un dieu. Il parle le langage des bêtes sauvages, se nourrit d'herbes et de racines, s'abreuve comme eux aux points d'eau. Mais, plus intelligent, c'est lui qui les protège contre les habitants de la plaine. Le roi local, Gilgamish (Fig. 3), alarmé par ses sujets affamés, envoie auprès d'Enkidu une *shamkhat*, fille de joie du temple d'Ishtar. Elle le séduit, et l'amène dans la capitale.

Le roi est en train de célébrer le rite du mariage sacré avec Ishtar-Isharra, et c'est l'amie d'Enkidu qui, croit-on, devait incarner la déesse. Enkidu s'y oppose, et une terrible lutte s'ensuit. Les murs de la chambre nuptiale sont ébranlés, la porte enfoncée, et le Roi finit par plier le genou devant l'homme de la montagne.

Le vainqueur fait la paix avec Gilgamish, et tous les deux partent pour une expédition contre le terrible ogre Hum-



Fig. 3 — Gilgamesh, roi d'Erech.
Héros de la célèbre épopée suméro-akkadienne.

naux (ici encore un phénomène naturel faisant partie de l'éruption) et ceux-là lient ses mouvements et l'aveuglent. Humbaba supplie de le laisser en vie, tout en promettant de devenir un serviteur dévoué.

Acte suivant. Ishtar entre en scène, et tâche de séduire Gilgamesh. Elle lui promet richesse, puissance et gloire. Pour toute réponse, le roi déroule devant elle la longue liste de ses amants, en commençant par le divin Tammuz, que nous avons mentionné comme étant l'époux de l'Ishtar mauresque. Pour se venger, la déesse obtient de son père, le dieu du ciel Anou, qu'il fasse descendre le Taureau Flamboyant. Celui-ci fait irruption dans la capitale, incendie les maisons et massacre les habitants. D'autres versions apparentées ajoutent un trait intéressant. Là, le Taureau de Feu ne fait qu'un avec l'ogre vomissant des flammes. Dans ce cas il est permis de se demander si nous ne sommes pas en présence d'un autre phénomène éruptif, c'est-à-dire de la personnification d'une coulée de lave, descendant du haut de la montagne et ruinant la ville.

Mais, tel n'est pas le cas dans la version babylonienne. Ici, il est nettement question d'un Taureau du Ciel, personnifiant très probablement l'ardeur dévorante du soleil, dont la Mésopotamie avait tant à souffrir. Le remplacement d'un phénomène éruptif par un phénomène météoro-

baba (Fig. 4.). Il réside sur le sommet de la Montagne des Cèdres. Son nid est une fournaise. De ses mâchoires s'échappent des flammes. Son rugissement abasourdit quiconque oserait s'approcher de son repaire, où il réside avec (tient en captivité?) la déesse de l'amour. Vous connaissez ce thème sous une forme hellénique: Vénus dans les bras de Vulcan. On a supposé, apparemment avec pleine raison, que déjà dans notre ancienne version babylonienne il s'agissait d'une personnification du volcan.

Le Dieu-Soleil, Shamash, vient à l'aide de nos deux héros. Il envoie contre le monstre flamboyant des vents cyclo-



Fig. 4 — Le masque de l'ogre
HUMBABA

logique pourrait être dû aux migrations des Sumériens, auteurs de la Légende, qui, parties d'une région montagneuse de nature ignée, finirent par échouer dans une plaine alluviale, où il n'y avait que le soleil pour leur rappeler ce qu'ils avaient à souffrir du feu dans les temps révolus.

Mais reprenons notre résumé. Les héros viennent à bout du monstre. Ils lui arrachent le cœur palpitant, lui enlèvent ses cornes de précieuse pierre bleue (lapis lazuli) pesant trente mines. Tout un trésor! La divine Ishtar assiste au meurtre du défenseur de son honneur, et, impuissante, se voit injuriée par Enkidu, d'une manière apparemment grossière, mais qui ne l'est pas. Il suffit, pour s'en rendre compte, de soulever le voile des métaphores dont se servaient si volontiers les anciens. Je regrette que le temps ne me permet pas de le faire. Les curieux pourraient se renseigner dans mon mémoire sur « Le dernier conte de Shéhérazade », à paraître dans les publications de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, au Caire.

Le rayonnement vers l'Est et le Nord.

Nous avons pris connaissance de la légende babylonienne, dont le mythe de la divine Ishtar fait partie. Nous en avons vu des reflets en Egypte et beaucoup plus loin vers l'ouest, au-delà des colonnes d'Hercule. Mais, le rayonnement d'un astre se fait dans toutes les directions, et notre Vénus-Uranie, ou Ishtar-Dilbat, pour nous servir du terme babylonien, ne faisait pas exception à cette règle. Nous retrouvons sa gloire se propageant vers l'est et le nord, et c'est dans cette dernière direction que nous allons maintenant la suivre.

Urartu et Arménie

En remontant le cours de Tigre et d'Euphrate, nous arrivons en Arménie, qui portait dans l'antiquité le nom d'Urartu. A un moment donné, ce royaume rivalisait avec l'Assyrie. Sa culture rayonnait à travers l'Asie-Mineure, jusqu'en Lydie et la Haute Syrie. Son fort était la métallurgie, et ses produits étaient exportés jusqu'aux Etrusques, venus en Italie du Proche-Orient, peut-être à l'époque de la

grande migration égéenne des XII-XI siècles. L'art plastique d'Urartu se ressent d'influences mésopotamiennes. Les Haldes, comme on appelait les anciens habitants de l'Arménie, faisaient partie du bloc culturel de l'Asie-Mineure, dont avant eux les Hittites dirigeaient les destinées. L'influence et les exportations des Haldes se faisaient également à travers le Caucase. Elles sont attestées à Maikop, dans la région de Kouban, à l'est de la Mer Noire. On y a trouvé une tombe royale, contemporaine du Moyen Empire égyptien. Elle contenait des objets d'or, d'argent et des poteries, de très belle facture (17). L'influence mésopotamienne s'y fait sentir à travers un médium urartien. Le rayonnement culturel de l'Arménie, vers le nord, se faisait sentir aussi plus tard, après que le pays devint indo-européen et chrétien. L'Arménie a joué un rôle important dans l'élaboration de l'architecture et de l'iconographie russes. La principauté de Tmoutarakan, sur la Mer d'Azov, jouait dans ce cas le rôle d'intermédiaire.

Il ne faut non plus oublier les contacts guerriers et pacifiques que les Haldes avaient avec les Scythes - Sarmates et Cymériens qui envahissaient les steppes de l'Ukraine. D'une horde à l'autre, les thèmes artistiques et folkloriques pouvaient ainsi parvenir jusqu'aux Russes de l'époque de Kiev, qui eux aussi avaient pas mal de contacts, de toutes sortes, avec les habitants des steppes.

Il est donc possible de nous attendre à ce que ce soit par ce chenal urarto - arménien que pussent atteindre les habitants de la plaine russe des thèmes folkloriques, provenant, en dernière instance, de la Babylonie. C'était une voie d'accès directe, qui n'excluait pas évidemment d'autres, par exemple, celles de la Syrie et de la Byzance. Entre autres choses, il est intéressant de noter la trouvaille faite en Ukraine d'une statuette syro-hittite du IX^{ème} siècle avant notre ère (18), qui devait y être parvenue, soit directement à travers la Mer Noire, soit par l'intermédiaire des Scythes retournant dans leur patrie (19). Les rapports des Scythes du Sud de la Russie avec le Proche-Orient au VII-VI^{ème} siècles av. J.-C. sont attestés par les trouvailles du genre de ceux du Kourgan (butte sépul-

crale) Melgounov, où les traditions plastiques assyro-babyloniennes sont bien visibles (20).

La trouvaille de la statuette hittite, que nous venons de mentionner, est d'autant plus intéressante que les Hittites, voisins et prédécesseurs des Urartiens, nous ont laissé de très substantiels fragments de l'« Epopée de Gilgamish ». Le sol de l'ancienne Arménie ne nous a livré jusqu'à présent rien de pareil. Mais, cela ne veut pas dire que les exploits d'Enkidu et du roi babylonien y furent inconnus. Il paraît qu'ils l'étaient, et même qu'ils y avaient laissé des traces, encore reconnaissables dans l'Arménie chrétienne.

Une légende hagiographique, faisant partie de l'histoire de St. Grégoire, apôtre de l'Arménie, nous l'atteste. Elle a été découverte par Nicolas Marr, qui avait autrefois exploré Tushpa, capitale d'Urartu, sur les bords du lac Van, et y avait découvert de longs textes historiques, en langue halde et assyrienne.

La légende hagiographique de Ste. Ripsima

L'histoire du martyr de Ripsima fait partie du Manuscrit No. 460, en langue arabe, du Couvent de Ste.-Catherine, au Sinaï. Elle a été publiée et traduite par le distingué académicien russe (21), qui, à cette occasion, a fait une remarque des plus significatives. La popularité de St. Grégoire, dit Marr, « est très probablement de nature littéraire. Il semble qu'elle devait être le produit d'un puissant courant littéraire. Il faut croire que, grâce à quelques similitudes et non sans raisons historiques, ce courant avait choisi une certaine tradition locale et lui avait conféré une telle forme autoritaire et populaire que toute la postérité devait en tenir compte » (22).

En le disant, Marr signale à notre attention le fond légendaire servant de base aux histoires hagiographiques dont il est question. Il ne précise pas de quel « courant littéraire » ancien il s'agissait. Notre analyse folklorique tend à démontrer qu'au moins dans le cas de Ripsima, les inspirations légendaires provenaient, en tout dernier lieu, des sources suméro-akkadiennes.

La vie de la vierge arménienne est pleine de réminiscences de l'« Epopée de Gilgamish ».

Commencée à Rome, sous Déoclétien, elle se poursuit en Arménie, et c'est là que Ripsima termina ses jours d'une manière tragique et glorieuse. Or, l'Arménie est située, d'un côté, aux confins de l'Asie-Mineure, d'où proviennent de très importants fragments de la légende babylonienne. De l'autre côté, elle se trouve à cheval sur la route menant de la Mésopotamie (berceau de la légende) en Russie, dont le folklore se ressent fortement de traditions semblables. Donc les emprunts à « Gilgamish », dans notre histoire hagiographique, ne doivent nullement nous étonner.

Ripsima est une *قديسة* fille sacrée. Tout comme l'hiérodoule de la légende suméro-akkadienne, elle s'était vouée au service de la divinité. Ishtar est naturellement remplacée par la Sainte Vierge. A part la fille sacrée babylonienne, Ripsima réunit en sa personne encore cet autre hermite, Enkidu. C'est de lui qu'elle tient sa vie en dehors de la civilisation et sa lutte contre le roi local qui opprimait le peuple.

Pour nous donner une idée de la vie pleine de privations de la vierge, le hagiographe nous dit que Ripsima et les autres nonnes ignoraient l'usage non seulement du pain, mais même de « quoi que ce soit dans le genre de pain » (*شيء من الخبز*). Elles ne se nourrissaient que de fèves trempées dans l'eau (*قطنيه مبلوله*) et d'herbes ou de végétaux (*بقعل*) et cela durant toute leur vie. C'est presque à la lettre ce que nous entendons dire à propos de la diète d'Enkidu, lors de son séjour dans son *دير* (hermitage sauvage). Le héros babylonien, lui aussi *aklam a-na a-ka-lim ... la-a lum-mu-ud* « du pain que l'on mange... ne connaissait point l'usage », et encore il est dit de lui: *it-ti tsabâti ik-ka-la shamma, it-ti bu-lim mash-ka-a i-shat-ti* « avec les gazelles, il mangeait des herbes (ou végétaux), et avec le bétail, il s'abreuvait aux pointes d'eau » (Tabl. II de l'ancienne version babylonienne, Col. III, ll. 7, 9 et Tabl. I, Col. IV, ll. 3-4).

Voyons maintenant la lutte entre Ripsima et le roi Tirdate, ci-devant lutte entre Enkidu et le roi Gilgamesh. Le but, ici et là, est le même, c'est-à-dire de ne pas permettre au roi de consommer le mariage avec la fille sacrée. Dans la version babylonienne, il s'agit d'un *hieros gamos*. L'histoire de Ripsima, comme bien d'autres versions du même sujet, prive le thème de son caractère sacré. Il est question d'un mariage profane. Tirdate arrache Ripsima à sa vie solidaire, et veut jouir de la belle vierge qui n'a pas de pareille dans tout son royaume. Dans la version babylonienne, les choses se présentent ainsi. Le chaste Enkidu est beau comme un dieu, lui aussi habite dans un lieu désert, qu'il ne veut quitter à aucun prix, mais, séduit par l'hiérodoule, il finit par tomber entre les mains du roi qui veut absolument l'avoir auprès de lui. Enkidu arrive dans la résidence parmi les réjouissances de la population, à l'occasion du mariage sacré, dont il vient d'être fait mention. Ripsima, représentant à elle seule la fille sacrée et l'homme de la montagne (la condensation pouvait être facilitée par le travesti féminin de ce dernier), est amenée dans la capitale sur l'ordre du roi, et y arrive, elle aussi, parmi la bruyante animation de la population, à l'occasion du mariage royal. Pour comble de ressemblance, on peut présumer que c'est précisément l'hiérodoule qui devait personnifier la déesse, Ishtar-Isharra, avec laquelle le roi devait s'unir rituellement. Dans les deux cas, la cérémonie devait avoir lieu le jour même de l'arrivée de la fille sacrée, et, pour être tout à fait précis, après la tombée de la nuit.

Gilgamesh va dans l'appartement réservé à l'union sacrée, et c'est au moment où صار الملك الى موضع مرقده « le roi se rendit dans la place de son repos » (23) et franchissait son seuil, qu'il fut attaqué par Enkidu, s'opposant brutalement à son union (avec l'hiérodoule?). Il s'ensuit un terrible corps-à-corps se terminant par la victoire de l'agresseur. Le roi est jeté par terre, et renonce à la lutte. Il existe toujours un doute s'il s'agissait vraiment de la protection de la *kadishtu*. Notre légende hagiographique apporte sous ce rapport un témoignage très clair. Ici, il est bien question de

la قديسة. Tout se passe comme dans le prototype suméro-akkadien. Il n'y a que cette différence que la fille sacrée se charge elle-même de sa protection.

Telle une amazone - ménade, elle se rue contre le roi Tirdate, qui venait de pénétrer dans la chambre nuptiale, et, bien qu'elle n'aille pas aussi loin que Tanais et ses vierges guerrières, elle lutte depuis le soir jusqu'au matin, met le roi dans un état piteux, et l'oblige à fuir. Le poète babylonien nous parle de la porte cognée et ébranlée. Notre histoire connaît ce détail. Seulement, ici, c'est la mère-supérieure du couvent, protectrice de Ripsima, se tenant près de la porte, qui encaisse les coups. Elle incite la vierge à ne pas céder au roi, et reçoit pour cela un formidable coup à la mâchoire qui lui brise les dents. Ce n'est pas un fait gratuit. Il se retrouve dans d'autres histoires apparentées. Mais le temps nous manque pour en parler davantage. On pourrait également relever en passant que la bouche et les dents sont souvent assimilés aux portes (24).

Comme dans le cas de la nourriture, nous retrouvons jusqu'aux expressions et caractéristiques du texte suméro-akkadien. Gilgamesh nous est présenté comme un grand chasseur de fauves. Ne le compare-t-on pas, et même ne l'identifie-t-on pas avec le Nemrod biblique? Des milliers de cachets syro-cappadociens, ne nous ont-ils pas familiarisé avec ce héros barbu et chevelu, étranglant ou déchirant les lions de ses propres mains (25)? Le poème babylonien illustre ce thème à maintes reprises. Eh bien, notre texte sinaitique fait sien ce thème en le rapportant sur Tirdate éconduit par la vierge. Pareillement à Gilgamesh, Tirdate, nous est-il dit, était un homme d'une force prodigieuse الذي للاسد والذئب فصلهم بيديه اجزاء « qui avait déchiré de ses propres mains le lion et l'ours ». Mais voilà qu'il trouve un adversaire encore plus fort que lui. Au bout de cinq heures de combats épiques, il est mis hors de combat par la vierge : وطرحت مثل الميت في زاوية السرير : حرقت ثيابه... « elle déchira son vêtement... et le jeta comme mort vers le coin du trône ». Dans le cas du roi babylonien, ce fut à peu près la même chose: *ik-mi-ish-ma ilu Gish-t-na ga-a-ga-ri shi-ip-shu* «G(ilgam) ish dut

plier le pied sur le sol» (Tabl. II, Col. VI, ll. 24-25). Faut-il voir dans Ripsima une seconde Laconienne Lampito qui pouvait étrangler un taureau ? (26). Ou bien faut-il chercher l'explication de la surprenante prouesse de la vierge dans la présence stimulante de la mère - supérieure ? Ou, encore mieux, dans l'assistance divine ? Non, la chose s'explique tout simplement par la substitution de Ripsima au vaillant héros babylonien qui, tout comme son ami Gilgamesh, était un étrangleur de lions et de taureaux sauvages, à cet Enkidu qui protège la fille sacrée, prototype de Ripsima, contre la convoitise du roi !

Après la tentative infructueuse du roi d'entrer chez la fille sacrée, celle-ci s'évade, on ne sait au juste comment, et son absence cause à Enkidu un énorme chagrin. On a émis la supposition qu'elle avait pu être enlevée, de suite ou plus tard, par l'ogre Humbaba, gardien de la Forêt des Cèdres. Le texte babylonien, défectueux et fragmentaire, nous laisse sous ce rapport dans une incertitude complète. L'histoire hagiographique nous apporte, encore une fois, un témoignage aucunement négligeable. La fille sacrée, Ripsima, elle aussi, s'évade, mais pas pour long temps. Les envoyés du roi l'arrêtent, lui infligent de terribles tortures, et la mettent à mort. Or, on voit par la suite que le roi, ayant commencé par répéter les gestes de Gilgamesh, passe ensuite au rôle de Humbaba, tout en exhibant quelques traits propres à Enkidu. Comme l'ogre, il torture, et, comme Enkidu, il se lamente sur le sort de la vierge et sa disparition.

Dans la légende babylonienne, Humbaba se trouve plus tard remplacé par le Taureau Flamboyant. Celui-ci dévaste et massacre, comme l'ogre. La raison de ses violences est la même que dans le cas des persécutions sanglantes de Tirdate. Il venge une divinité outragée (Ishtar). Maintes versions apparentées confondent Humbaba et le Taureau en un seul personnage. Ceci pourrait expliquer la transformation du roi Tirdate, en tant que Humbaba, en une bête dangereuse. صار خنزير بري وخرج في الغابة يرامع الخنازير « il devint un sanglier et s'en alla dans la forêt, pour paître avec (d'autres) sangliers ». Ceci rapproche Tirdate, tant

d'Enkidu, qui avait passé sa jeunesse en compagnie de bêtes sauvages, que du monstrueux et bestial Humbaba (27) et d'autres seigneurs divins de la Montagne sacrée, depuis Adonis, à l'origine un خنزير بري porc sauvage ou sanglier, et jusqu'aux « porcs mystiques » des initiés aux mystères d'Eleusis (28). De l'autre côté, notre conteur qui le compare avec Nebouhadnezzar - Taureau, fait, sans le savoir, une allusion au dit avatar du Taureau Flamboyant.

Les quelques traits d'Enkidu, que nous relevons chez Tirdate, pourraient provenir du fait suivant, évidemment dans le cas où il pouvait être prouvé. On a supposé, d'après quelques indices, malheureusement très fragmentaires, qu'Enkidu, poussé par le désespoir à cause de la disparition de la fille sacrée, était revenu à la vie sauvage d'autrefois, autrement dit qu'il avait rejoint et imité ses anciens camarades, les bêtes sauvages. Le hagiographe, faut-il le dire, voit dans la transformation du roi en sanglier un châtement bien mérité.

Humbaba est vaincu par Gilgamesh, grâce à l'assistance du Dieu-Soleil, Shamash. Tirdate, en tant que Humbaba, l'est à son tour, et, toujours, grâce au concours de Dieu. Comme souvent ailleurs, ce dernier est bien le *Sol Invictus*. Le rôle de Gilgamesh est joué dans ce cas par St. Grégoire, apôtre de l'Arménie. Le monstrueux Tirdate, vaincu, exprime, tout comme Humbaba maîtrisé, son désir d'être désormais aux ordres de son vainqueur.

Maintes autres versions, dérivées de «Gilgamesh», nous montrent en ce point crucial le seigneur de la montagne changeant de religion. C'est ce qui arrive précisément dans le cas actuel. D'un païen invétéré, Tirdate devient un chrétien des plus zélés.

Après avoir anéanti cet autre monstre, le Taureau Flamboyant, Gilgamesh et Enkidu le dépècent, et portent ses cornes précieuses dans le sanctuaire de l'aïeul divin du roi babylonien. Pareillement, après avoir vaincu l'opposition du roi-sanglier, alias roi-taureau, St. Grégoire, comme nous venons de le dire, émule de Gilgamesh, détruit les temples païens, met la main sur leurs richesses, et les

donne aux églises et cathédrales chrétiennes, qu'il érige avec le concours de Tirdate.

✱

Donc, en somme, plusieurs importants traits communs dans l'histoire de Rip-sima et l'ancien poème suméro-akkadien. Il y en a certainement quelques divergences, occasionnées, en partie, par l'adaptation. Il va de soi que la légende hagiographique a laissé tomber des épisodes ou des particularités (dans le genre du caractère sacré du mariage) qui ne répondaient pas à ses tendances. Mais cela n'empêche point que nous puissions suivre les traces de l'ancienne œuvre, d'un bout à l'autre, à travers notre biographie pieuse.

LES ANCIENS THÈMES, BABYLONIENS ET EGYPTIENS DANS LE FOLKLORE RUSSE

Le Folklore russe se ressent de différentes influences étrangères. On a reconnu ce qu'il a emprunté à l'Europe occidentale et ce qu'il devait aux légendes talmudiques et helléniques. Mais on n'est pas allé plus loin que ça. On n'a même pas pensé qu'il pouvait y avoir à sa base des éléments encore plus anciens, autrement dit provenant de l'Égypte des Pharaons et de la Babylonie. Et cependant, ceux-là ne font aucunement défaut. Pour vous le démontrer, je me servirai de deux œuvres populaires, à savoir d'un chant héroïque, se rattachant à la tradition mésopotamienne, et d'un conte qui, lui, s'en fait l'écho d'une tradition syro-égyptienne.

La «starina» d'Iliya Mourometz et Soloveïy

La «bilyna» ou «starina», comme on appelle maintenant les anciens chants héroïques russes, connue sous le titre de «Iliya Mourometz et Soloveïy», se résume de la manière suivante. Iliya, depuis son enfance, vivait comme Enkidu. C'était un rustre, entouré de rustres, habitant loin de la capitale et ne quittant jamais sa couchette au-dessus de poel, qui vint remplacer la montagne de jadis. À l'âge de trente (var. trente trois) ans, il

reçoit la visite des «kaliki pérékhogié», c'est-à-dire de vagabonds sacrés — c'est ainsi que fut métamorphosée l'hiérodoule — et ils ou elles (la légende ne précise pas si c'étaient des hommes ou des femmes) font boire à Iliya de l'hydromel. Ceci ne nous éloigne pas de l'œuvre babylonienne, car le miel, l'hydromel, le vin et toute autre boisson douce et éniivrante est un équivalent courant de l'amour (29). Le «Cantique des Cantiques» à lui seul pourrait nous en fournir de nombreux exemples. La fille sacrée se donne à Enkidu pendant six jours. Les vagabonds sacrés font boire à Iliya par trois fois le délicieux breuvage... Le résultat est le même. Le héros sort de son long abrutissement, et se lance sur la voie d'exploits surhumains.

À la place de Humbaba nous trouvons un «brigand», dont le nid s'élève au-dessus d'une immense forêt de chênes. Il fait entendre un «sifflement» qui rase les arbres et ne permet pas qu'on s'approche de son repaire. Comme Humbaba (30), il est frappé à l'œil et se rend. Entre en scène sa femme, ci-devant Ishtar, qui tâche de séduire et tuer le héros. Mais comme Gilgamish, Iliya se tient à ses gardes et l'éconduit rudement. L'épisode du Taureau Flamboyant, lui aussi ne manque pas. Comme dans certaines versions que nous avons signalées, il ne fait qu'un avec l'ogre, entraîné par le bogatyr, après sa défaite, dans la capitale. Le Taureau de Feu avait anéanti les gens d'Erekh avec son souffle. Son sosie russe abasourdit et rend demi-morts les gens de Kiev avec son sifflement. Comme l'autre, il est maîtrisé et tué par le héros, qui, lui, ne se laisse pas intimider par si peu de choses.

Notre chant héroïque suit fidèlement les traces de l'épopée babylonienne. Mais, forcément, à tant de siècles de distance, la composition en fut simplifiée et appauvrie. Il y en a eu force adaptations au nouveau milieu géographique et ethnique. Des chênes au lieu de cèdres; un brigand à la place de l'ogre; pas de feu, mais seulement rugissement ou «sifflement», et ainsi de suite. Mais, en faisant appel à d'autres chants héroïques, il nous serait possible de nous approcher davantage de l'ancien prototype et de

combler certaines lacunes. Ainsi, par exemple, nous aurions pu retrouver une meilleure présentation d'Ishtar assistant au meurtre du Taureau. Dans notre chant russe, elle manque de précision. La femme de Soloveiy ou ses filles arrivent avec des charrettes, pleines de richesses, comme rançon pour leur époux ou père, ci-devant Taureau Flamboyant, mais elles s'en vont avant sa fin tragique. Notons en passant que l'un des chants héroïques du même cycle, celui d'«Iliya et le roi Kaline», rappelle de près un conte des «Mille et une Nuits», («Prince Janshah et le roi Kafid») lui aussi plein de réminiscences babyloniennes.

Le conte de Marco le Riche et Basile le Misérable

Le conte de «Marco le Riche et Basile le Misérable» est une version assez proche de l'histoire syro-égyptienne des souffrances d'Osiris, telle que nous la connaissons d'après «De Iside» de Plutarque. Les noms des deux héros-adversaires, Osiris, en copte OYCIPI ou OYCIPE (31), et Melcart, se laissent reconnaître dans ceux de Vassiliy et de Marco. Nous trouvons dans le conte russe une introduction, correspondant à la naissance miraculeuse d'Osiris, la mainmise de Seth, qui devait originellement ne faire qu'un avec Melcart, l'enfermant dans un coffre (ici, tonneau) et le jetant dans la mer. Pareillement à Osiris dans sa caisse, atterissant près du palais-temple du roi giblite, Vassiliy, dans son tonneau, échoue près d'un couvent. Osiris se présente sous la forme d'une colonne. Il soutient, pourrions-nous dire, la *clef* de la voûte de Melcart. Vassiliy — et c'est là une déformation vraiment curieuse — se voit confier les *clefs* du couvent. C'est également une *clef* qui figure à la même occasion dans un conte apparenté des *Gesta Romanorum* («Naissance de St. Pope Grégoire»). Là la déformation est allée encore plus loin. Le sosie d'Osiris est enchaîné sur une île, et la *clef* sert à fermer le cadenas. Les chaînes correspondent, tant aux bandes de plomb qui entouraient le sarcophage d'Osiris, qu'aux branches du tamaris qui l'avaient transformé en colonne (32).

Il existe une version-sœur de l'histoire de «Marco» dans le conte français du XIII^e sc. «Constant l'Empereur et le sultan Musélin» (33). Comme cela arrive souvent dans de pareils cas, ce dernier vient compléter et rectifier certains passages du conte russe. Par exemple, ici, l'intervention des dieux lors de la naissance du héros et la part jouée par l'astrologie, dont il est question chez Plutarque, trouve une expression plus adéquate. Il manque le thème du dieu de la sagesse Thot-Hermès jouant aux dés avec Sélène pour gagner le jour de la naissance d'Osiris, mais il en reste tout de même une allusion dans le fait qu'aussitôt venu au monde le héros est placé sur une *table de jeu d'échecs*. Il en manque également l'immersion d'Osiris et le coffre richement décoré, mais, de nouveau, une trace. Le serviteur du méchant sultan Musélin, ci-devant Seth, avant de jeter l'enfant dans l'eau (en définitive, il ne le fait pas) *l'enveloppe dans un morceau de soie brodée*, etc.

LE RAYONNEMENT VERS L'EXTRÊME-ORIENT

Le rayonnement des thèmes, tant mésopotamiens que nilotiques, va beaucoup plus loin que les hauts plateaux de l'Asie Mineure, le Caucase et les plaines de la Russie. Nous les retrouvons dans le cœur même de l'Asie et dans l'Extrême-Orient. Tous les moyens et toutes les voies de propagation sont bonnes. Le voyage des œuvres folkloriques se fait d'ordinaire par étapes. Tel conte ou légende prend racine dans un nouveau pays, s'adapte au climat local, s'enrichit grâce aux accretions, ou, au contraire, s'appauvrit, se trouve rogné de quelques thèmes. Ainsi métamorphosée, la légende reprend au gré des conquêtes, pacifiques ou guerrières, sa marche en avant. Nouveau bond suivi d'une autre période stationnaire, mais pas nécessairement inactive. Le procédé se répète plusieurs fois, de sorte qu'arrivée à sa destination dernière, la légende possède des traits morphologiques, parfois si distincts, qu'elle devient méconnaissable.

Pour donner une idée de ces migra-

tions lointaines, citons le rôle bien connu, joué dans ce sens par les *prédicateurs* et, en particulier, par les *missionnaires nestoriens*. Partis du Proche-Orient, ils traversaient la Mongolie, parcouraient la Chine, en quête de nouveaux adeptes. En même temps que leur outillage religieux, ils emportaient avec eux des légendes, saintes et profanes. Les convertis acceptaient celles-ci et celles-là en bloc, ou bien faisaient un choix, montraient du goût pour une histoire spéciale, qu'ils pouvaient facilement adapter à quelque légende locale. Ils la passaient à leurs compatriotes, restés fidèles aux dieux ancestraux. Nouvelles adaptations et déformations, et ainsi de suite.

La légende d'Abgar le Noir

Il en résulte qu'on trouve des contes d'apparence parfaitement mongole, chinoise ou japonaise, mais qui, tout compte fait, trahissent leur provenance syro-égyptienne ou autre. Pour un conte mongole de ce genre, nous allons citer celui de l'image de Jésus, dû au même facteur prosélitique. Il nous a été communiqué par notre regretté collègue Paul Kraus.

L'abgar le Noir d'Edesse, ayant appris que Jésus était persécuté, lui envoie une invitation de venir chez lui (autre version : Abgar, souffrant, supplie Jésus de venir pour le guérir), Jésus ne veut pas quitter la Palestine. Mais, pour reconforter son adorateur, il lui envoie son image. Ou bien, les émissaires d'Abgar, ne pouvant obtenir de Jésus qu'il les accompagnât, font faire son portrait et l'emportent chez leur roi. Eh bien, il nous a été dit que ce sujet, fidèlement transplanté en Asie Centrale par les prédicateurs nestoriens, y fut attribué à un souverain mongol, avec remplacement, faut-il le dire, du Christ par le Bouddha!

La Légende de Jésus-Lépreux

Un autre cas pareil serait l'apparition au Japon de la légende de Jésus-Lépreux, faisant partie de la «Vie des Martyrs» (34) et de la «Légende Dorée» de Jac-

ques de Voragine (35). Vous la connaissez d'après la «Légende de St. Julien l'Hospitalier» de Gustave Flaubert. Cela me dispense de vous rappeler son contenu. La version nipponne est attachée à la personne de la femme-consorte de l'Empereur Shômu, de la période dite de Nara. Tout comme Julien, l'Impératrice s'était dévouée au traitement des malades. Un jour, Bouddha, ayant pris l'apparence d'un lépreux, vient demander d'être traité par elle. L'Impératrice s'exécute, et aussitôt que le Bouddha, tout comme le Christ, recouvert de plaies hideuses, fut lavé, il reprend son aspect rayonnant et monte dans les cieux (36). Il n'y a ici que le nom et le sexe du héros qui soit changé. Comme dans le cas de l'Abgar le Noir, le Christ a été remplacé par le Saint asiatique.

L'impératrice elle-même s'est chargée de nous donner un aperçu sur la provenance de la légende en question. Elle l'a fait en léguant au temple de Todeiji, en 756 a.D., les effets de son époux. Ils s'y sont conservés jusqu'à nos jours. Parmi eux nous trouvons des objets qui trahissent une forte influence étrangère ou même des objets apportés de l'Asie Centrale, de la Perse et de la Grèce, ou bien qui sont des imitations d'objets provenant de là, ce qui revient au même. Tel est, par exemple, un relief en marbre de genre byzantin et un portrait de femme en habits persans. (37).

Anciens thèmes égyptiens au Japon.

Chine, Mongolie, Asie Centrale, Perse, Grèce... Voilà un long chemin nous ramenant, en définitive, dans le bassin de la Méditerranée! Nous venons d'entendre de la présence d'emprunts faits par le Japon aux pays appartenant à notre monde ancien. Serait-il si téméraire de faire appel à une antiquité encore plus vénérable? Pourrions-nous nous attendre à trouver des anciens thèmes égyptiens dans l'Empire du Soleil Levant? Et bien, oui, et nous les tenons déjà en main, car la légende du dieu lépreux demandant à être *lavé* ou *réchauffé* (équivalents symboliques des relations amoureuses) se retrouve déjà parmi les légendes nilotiques. Il en faut chercher le point

de départ dans l'histoire d'Horus et Seth, du *Papyrus Chester Beatty* (38), ou, plutôt, dans son original, qui, à en croire certains indices, a dû être composé dans le Proche-Orient.

Trois épisodes d'un Papyrus hiératique égyptien dans un conte Japonais

Nous retrouvons au Japon, non seulement le dit épisode, mais encore trois autres, émanant de la même source. (39). Dans le texte égyptien, ils se présentent de la manière suivante.

Premier Episode. — Horus se venge de sa mère Isis, à cause de trop de prévenances que celle-ci montre à son ennemi mortel. Il la décapite, et s'enfuit dans un oasis montagneux. Mais bientôt Seth l'y rejoint. Il est temps de vous dire qu'Horus est un dieu solaire et que Seth personnifie les violents météores, tels qu'orage et éclair. Par conséquent, quand il nous est dit que Seth tombe sur Horus, l'écorche et l'aveugle, il nous vient tout naturellement à l'esprit qu'il l'a fait à sa manière, autrement dit, en se servant de la foudre. — Dans la contrefaçon nipponne, il nous est dit qu'il y avait deux animaux, un Lièvre et un Blaireau. Celui-ci se venge de la bienfaitrice de celui-là, en la tuant, et s'enfuit dans la montagne. Le lièvre l'y rejoint, au moment où il transportait sur son dos une charge de bois mort (Horus, lui, était couché sous un buisson de ronces). Le Lièvre met feu à la broussaille, et brûle terriblement le dos de l'ennemi.

Voyons la suite, d'abord l'égyptienne. Hathor, dans ce cas probablement consort de Seth, vient au secours d'Horus mutilé, et verse dans ses plaies du lait de gazelle. Remarquons-le bien, il s'agit du produit d'un animal typhonien, et, par conséquent, il y a lieu de supposer que la cure, imposée par Hathor à Horus, n'était pas de tout repos. — La version japonaise nous confirme dans cette supposition. Ici, c'est le Lièvre en personne qui rend visite à sa victime dolente et lui apporte de la pomme à base de poivre. Vous pouvez vous imaginer quel effet ça produit! Mais, en définitive, le Blaireau, tout comme Horus, guérit.

Troisième Episode. — Un jour, Seth trouve Horus en possession d'une barque qu'il dit avoir taillée dans un bloc de pierre. Et vraiment elle en avait l'air, parce que Horus l'avait badigeonnée à dessein. Seth se fait une barque qu'il croit en tout pareille à celle d'Horus. Pour l'avoir, il s'était servi, rien de moins, que du sommet d'une montagne! Les dieux rivaux prennent place, chacun

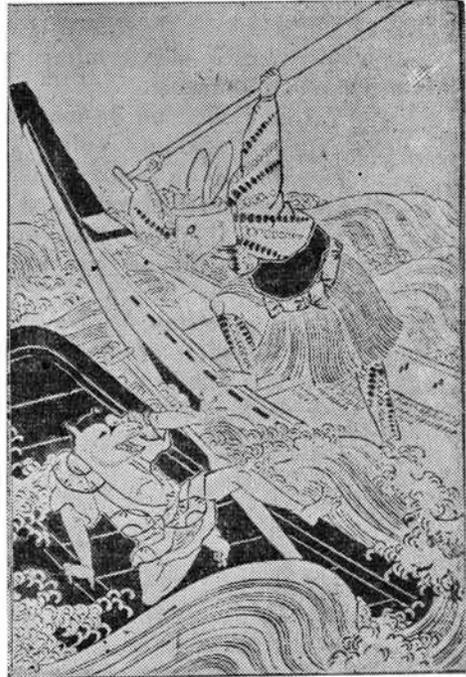


Fig. 5. — Le lièvre coulant la barque du blaireau

(Illustration japonaise)

dans sa barque, et s'élançant dans la mer. Faut-il dire ce qui arrive? Horus vogue tranquillement, Seth s'enfonce dans les flots... Furieux, le dieu des éléments déchaînés, après être remonté à la surface, fonce sur la barque d'Horus et le fait chavirer, mais Horus réussit à se sauver. — Version nipponne: Le Blaireau trouve le Lièvre en possession d'un bateau qu'il dit être fait de terre-glaise. Le Blaireau l'imite, et propose de faire une promenade sur mer. Bientôt les vagues commencent à endommager l'esquif du Blaireau et le Lièvre précipite le désastre, en frappant le Blaireau et sa fragile barque avec sa rame (Fig. 5). Encore dans ce cas

les Japonais se sont montrés de très habiles imitateurs. Il ne faut pas demander davantage à une contrefaçon, faite à des milliers de kilomètres de distance et à des milliers d'années de l'original. Dans un cas, nous avons un conte plus ou moins de notre temps, tandis que dans l'autre, il s'agit d'une histoire de l'époque des Ramsès (40, 41).

*
**

Vous me permettez de terminer ma conférence par un souvenir.

En 1919, j'ai eu l'occasion de me trouver à Iaroslavl, sur la Haute Volga. J'allais pour mission de m'assurer de la bonne conservation des monuments d'art et d'histoire. J'entrai dans une église, dont les murs disparaissaient sous une exubérante floraison de fresques. L'une d'elles retint mon attention. On voyait le Christ dans une barque, et Satan, dans une autre. Et tandis que le Christ voguait sans encombre, la barque de Satan som-

brait sous le poids des pêcheurs qui l'emplissaient (42). Nous pouvons y voir le reflet d'une tradition ancienne-égyptienne, tant à cause du genre de la compétition, qu'à cause des personnages qui y prennent part. Le Christ était, comme Horus, *l'alto Sol* (43) le *Sol Invictus*. Et Seth a fini par devenir un Diable, et passa comme tel chez les Chrétiens et Musulmans.

*
**

Ainsi se répètent les choses! Ainsi on trouve ce qui vous intéresse là où vous vous y attendiez le moins. C'est pour cette raison que je prêche l'utilité du «tour du monde», même pour nous autres, Egyptologues, et bien que nous nous plaisions dans la belle Vallée du Nil, au point d'oublier tout et prononcer la formule d'Ekhnaton, évoquée au début de notre conférence...

VLADIMIR VIKENTIEV

R É F É R E N C E S

(1) M. Sandman, *Texts from the time of Akhenaten*, Bruxelles, 1938, p. 9; A. Erman, *Die Religion der Aegypter*, Berlin und Leipzig, 1934, p. 119.

(2) Apocalypse de St. Jean, VI, 16.

(3) Voir par exemple, R. Dussaud, *Les Éléments déchainés*, Syria, No. 16 (1935), p. 196 et suiv.

(4) Dr. E. Bailey, F.R.S., *Mountains that have travelled over volcanos*. Nature, Dec. 16. 1944, Vol. 134, p. 752-756.

(5) Je parle du point de vue européen. La couleur des yeux néfastes varie d'après les régions et dépend des traits somatiques.

(6) G. W. Murray, *Sons of Ishmael*.

(7) E. Westermarck, *Pagan Survivals in Mohammedan Civilisation*, Macm., 1933, p. 49.

(8) M. Ebert, *Reallexikon der Vorgeschichte*, Vol. V, p. 95.

(9) G. W. Murray, *op. cit.*, p. 199.

(10) Voir la dernière suggestion en date de ce genre («the branches of the palm - tree, from which it is supposed to be copied») dans J. H. Ifffe, *A Model Shrine of Phoenician Style, The*

Quarterly of the Departm. of Antiquities in Palestine, Vol. XI, Nos. 3-4 (1944).

(11) *Op. cit.*, p. 53-54.

(12) A. Erman, *Die Literatur der Aegypter*, Leipzig, 1923, p. 63-64.

(13) *Ibid.*, p. 218-220.

(14) Hérodote, *Histoire*, Livre II, 126.

(15) «L'Épopée de Gilgamesh». La traduction la plus récente est celle de M. G. Contenu, publiée par «L'Artisan du Livre», Paris, 1939.

(16) E. Westermarck, *op. cit.*, p. 21-23.

(17) M. Rostovtzev, *L'âge de cuivre dans le Caucase septentrional*, «Revue Archéologique», 1920; Max Ebert, *Reallexikon der Vorgeschichte*, vol. VII, p. 347-8 et pl. 217-18 a-b.

(18) M. Ebert, *op. cit.*, *ide S.V.*

(19) Hérodote, *op. cit.*, IV, 4.

(20) M. Ebert, *op. cit.*, vol. VIII, pl. 39-40.

(21) *Annales (Zapiski) de la Société Archéologique Russe*, tome XVI, p. 63-212.

(22) *Ibid.*, p. 149.

(23) Une phrase, empruntée à notre légende hagiographique, qui exprime très bien ce qui a

lieu dans l'épopée baylonienne; cf. *a-na ilu Ish-kha-ra ma-a-lum na-di-i-ma, ilu Gish it- [bi-e (?)] ... i-na mu-shi in-ni [ti] it- (?) i-na-ak-sha-am-ma* (Tab. II de Pennsylvania, Col. V, ll. 28-32).

(24) Cf. p. ex. *Cohen, Le Talmud*, Paris, 1933, p. 116.

(25) Voir plus haut notre Figure 3.

(26) *Aristophane, Lisistrata*, l. 81.

(27) Voir plus haut notre Figure 4.

(28) Voir par ex., «Les Acharniens», l. 747.

(29) Cf. «The intoxicating drink stands in the closest relation to fornication, for it is also a libido symbol» (Dr. C. G. Jung, *Psychology of the Unconscious*, London 1933, p. 134).

(30) Voir *Joh. Friedrich, Die hettitischen Bruchstücke des Gilgamesh-Epos, Zeitschrift für Assyriologie*, 1929 : «Das Abenteuer mit Huwawa, Rs. Kol. IV, l. 16-17.

(31) Ce nom a été cité dans le texte de notre première conférence (voir le Numéro d'Avril de cette «Revue» à la page 216) et où un Γ a été substitué, par inadvertance, à un Υ

(32) Voir le No. d'Avril de cette «Revue», aux pages 213 et suiv.

(33) *E. Mason, Aucassin et Nicolette and other Mediaeval Romances and Legends*, p. 39-52 («The Story of King Constant, the Emperor»; traduit du français).

(34) *Acta Sanctorum*, 3, Janv. 3, pp. 598-599; De S. Juliano Hospitatore (Vita ex. S. Antonio).

(35) *Jacques de Voragine, La Légende dorée*, Paris 1902, pp. 116-119.

(36) *Masahara Anésaki, History of Japanese Religion*, London 1930, p. 90.

(37) *G. B. Sanson, Japan*, London 1938, p. 155.

(38) *A. Gardiner, Late Egyptian Stories*, Bru-

xelles 1932, p. 37-60 (traduction, dans *The Library of A. Chester Beatty*, London, 1931, p. 13-26).

(39) Voir le conte «La Montagne qui crépite», dans *Lord Rivesdale, Tales of Old Japan*, Macmillan, 1928, p. 41-44.

(40) Le Lièvre, mis en rapport avec la Montagne, figure parmi les mythes des Indiens de l'Amérique du Nord (*W. Schmidt, High Gods*, p. 62,66, passim) qui pouvaient les avoir apportés de leur habitat originaire de Sibérie, d'où les Indiens étaient venus, comme on le suppose, par le Détroit (en ce moment encore Isthme) de Béring.

(41) Il existe chez les Kamba, dans la région de Kenya, un conte rappelant le premier épisode du conte japonais (*G. Lindblom, Kamba Folklore*, I. *Tales of Animals*, Upsala, 1928, p. 12-19). Comme là, il s'agit de deux animaux. Le Lion tue la mère du Lièvre qu'il croit être une magicienne (cf. Isis, la grande magicienne, tuée par Horus). Le Lièvre se venge en jetant une pierre incandescente dans la gueule du Lion. Ce conte est répandu dans toute l'Afrique. Son origine est inconnue. La possibilité d'une provenance ancienne-égyptienne n'est pas exclue.

(42) On en trouve une mention dans *L. Réau, L'Art Russe*, p. 339: «Le vaisseau de l'impiété conduit par Satan sur une mer orageuse où va s'engloutir sa cargaison d'hérétiques fait pendant au vaisseau de la Foi qui vogue sur des eaux calmes avec le Christ au gouvernail.» L'auteur suggère que ce sujet allégorique «complètement étranger à la tradition byzantine» devait être emprunté à un recueil hollandais ou allemand. Il reste à savoir d'où ce dernier l'a emprunté à son tour.

(43) *Dante, El Purgatorio*, Canto VI, 26.

Le mirage de l'Orient dans la Musique Européenne

Causerie de

M^{me} Brigitte Schiffer

*Faite à Alexandrie, le 8 Mars 1945, à l'«Ecole de Service Social», sous les auspices
de la «Fédération Internationale des Femmes Universitaires»*

Mesdames,
Messieurs,

Lorsque, en décembre dernier, la «Fédération Internationale des Femmes Universitaires» m'a demandé une conférence, j'ai accepté immédiatement, et je me réjouissais de leur donner une causerie, me rappelant, de mes expériences passées, l'auditoire plein d'entrain et d'intérêt qui était le sien. Je savais, aussi, qu'on me demanderait de parler de l'un des deux sujets suivants: musique moderne ou musique orientale, mes deux chevaux de bataille. Ce fut la musique orientale. J'étais d'autant plus d'accord que je considère comme une de mes tâches en Orient d'opérer un certain rapprochement,

de faire aimer et comprendre aux Européens la musique orientale, et inversement. Dans mon subconscient, je me préparais donc à cette conférence lorsque, à la fin de février, on m'en communiqua le titre définitif. Mais ce n'est qu'au moment où je vis la conférence annoncée dans la presse, que je réalisai, tout à coup, que je devais parler de «mirage». Or, je voulais vous parler des influences réelles. Mais puisqu'il faut arriver à un compromis, je vous parlerai des deux, et surtout des faits réels. J'espère que vous me pardonnerez.

Puisque mirage il doit y avoir, mirage il y aura. Or, ce mirage peut prendre des formes bien différentes. Il y a, avant tout, l'élément de l'atmosphère. Prenez, par exemple, le «Sphinx» de Cyrill Scott. Ce que Cyrill Scott veut projeter



Mme. BRIGITTE SCHIFFER

dans sa musique, c'est le mystère du Sphinx, le silence du désert et des grands espaces, le calme, le recueillement, l'isolement. D'autres compositeurs se servent de certains éléments spécifiques de la musique orientale pour obtenir cet effet, comme, par exemple, la seconde augmentée, la gamme mineure, de certains rythmes dans la basse imitant le tambourin. Nous avons, entre autres, le «Marché persan», ou «Dans les steppes de l'Asie Centrale», ou encore «Shéhérazade» de Rimsky Korsakov. Or, dans les gammes orientales la seconde augmentée est très courante, et les gammes orientales ont effectivement une certaine ressemblance, quoique plu-

tôt superficielle, avec les gammes mineures. Les tambourins jouent un très grand rôle dans leur musique, mais tout cela n'est que mirage en effet. L'influence devient déjà plus réelle quand nous nous tournons vers la musique balkanique, et que nous jouons par exemple des danses slaves de Slavensky. Nous nous trouvons ici confrontés avec un caractère oriental indéniable, mais il y a ici plus que du mirage, plus même que de l'influence, il y a de la parenté, et ce n'est pas ce qui nous intéresse aujourd'hui.

Quant aux influences réelles, quant au caractère spécifique de la musique orientale, il faut retourner quelques siècles en arrière. Ce n'est pas en écoutant tout simplement qu'on comprendra. Je vous dirai qu'on m'a demandé très souvent si

moi, ayant vécu en Egypte durant presque toute ma vie, ayant entendu les mélodies arabes depuis mon enfance et ayant étudié l'histoire de la musique, je comprends, j'aime, j'apprécie la musique égyptienne. Or, je vous dirai franchement que c'est en Europe que j'ai appris à l'aimer et à la comprendre. Question de nostalgie, de mal de pays? Non. Question d'études ardues et de connaissance. C'est en essayant de résoudre le problème de la musique européenne médiévale que je crois être arrivée à résoudre celui que la musique orientale nous pose, à nous, européens. Et c'est grâce à la musique orientale en partie qu'il m'a été possible de le résoudre.



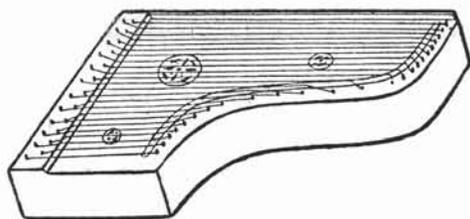
Fidel (vielle)
(14e. siècle, Palazzo Pitti, Florence).

La musique ancienne européenne pose, comme on sait, une infinité de problèmes. Pour les résoudre, il faut avant tout avoir recours à l'iconographie, afin d'en finir une fois pour toutes avec la question des instruments. La plupart des instruments de l'orchestre européen tirent leur origine de l'Orient. Prenons, pour commencer, le violon. Nous trouvons, sur les tableaux des maîtres anciens, deux formes, venues de deux directions différentes: la «vielle», venue du nord, plutôt grande, et la «gigue» ou «roubab», venue du sud, beaucoup plus petite et gracieuse, ayant conservé bien des éléments arabes, entr'autres le nom (rebab) et sa rosette finement découpée dans le bois. Ces deux formes donneront naissance à notre violon moderne, après avoir traversé divers stades et produit des formes multiples. Pour ne mentionner que quelques exem-

ples, citons la «viola da gamba», la «viola da braccio», mais surtout la «viola d'amore», dont le nom repose sur un malentendu. Il ne s'agissait pas de l'amour mais des «maures», et le nom original de l'instrument était «Viola da mori» dont a fait plus tard «Viola d'amore» croyant que le nom se référait à la douceur de sa sonorité alors qu'il indique tout simplement sa provenance.

Un autre exemple frappant est le luth. Instrument espagnol par excellence, italien par excellence, allemand par excellence, chaque pays le réclame pour soi. Pourtant, c'est un instrument essentiellement arabe, l'un des instruments les plus populaires dans l'Egypte moderne, employé dans tous les orchestres, dans toutes les écoles, et c'est l'Espagne avant tout — première escale dans sa conquête de l'Europe — qui en a fait son instrument national. Son nom original s'est conservé dans tous les pays, «Laute» en allemand, «luth» en français, etc., n'étant à vrai dire que «al oud» en arabe.

Pour en finir avec les instruments à cordes, citons encore la harpe, venue, comme le violon, de deux directions différentes. Mais cette fois c'est la forme petite et légère qui nous vient du nord, de la Scandinavie et de l'Ecosse, et la grande for-

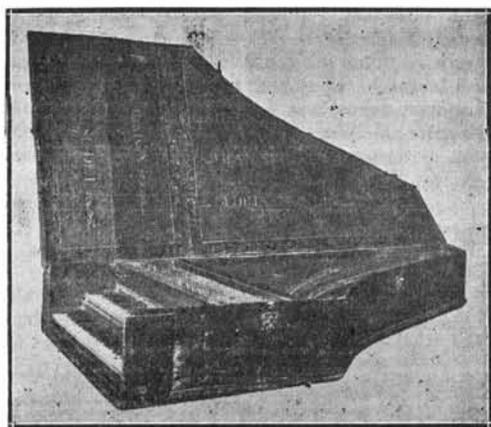


Demi-psalterium (medicinale)
(15e. siècle, Luis Dalman, Prado)

me qui nous vient du sud et que nous trouvons en Assyrie et sur les bas-reliefs de l'Egypte ancienne. Citons surtout le «Qanoun», instrument des orchestres arabes par excellence, instrument à cordes, muni d'une table d'harmonie et joué avec un «plektron» ou, comme l'appellent les Egyptiens, une «richa» (plume). A un certain moment, nous trouvons dans les manuscrits le nom «médicinale», peut-être parce que l'instrument ressemblait à un coffre à médicaments? Ce dont il s'agit réellement, c'est un «medikanoun», un demi kanoun donc, et il n'a rien à faire avec la médecine. Plus tard, ce Qanoun, que nous trouvons au Moyen Age sous la forme de Psalterium, sera muni de touches et n'est rien autre que l'ancêtre de notre pianoforte, instrument de musique européenne par excellence, instrument des grands maîtres classiques, et tout nouvellement encore instrument des musiciens égyptiens!

Quant aux instruments à vent, nous avons d'abord les bois et leurs ancêtres qui se trouvent ici sous la forme de «zoummara» et d'«argul» que nous pouvons entendre dans nos rues, tous les jours. Mais nous avons aussi les cuivres, et là encore l'éthymologie et l'iconographie nous indiquent le chemin à suivre. La «bousine» orientale et médiévale devient «Posaune», (mot

allemand pour trombone), en en regardant les trompettes sur les miniatures du Moyen-Age arabe, nous retrouvons nos fanfares, étroites et longues. Nous retrouvons aussi les banderolles rouges, et il faut croire que ces instruments se sont donc conservés à l'état où ils furent rapportés en Europe par les croisés. Ils sont l'attribut particulier des chevaliers, de la guerre et de l'aristocratie, de la caste privilégiée, et lorsque Bach emploiera, dans une de ses cantates, deux trom-



CLAVECIN
Flamand 1651 : par ANDREAS RUCKERS,
d'Anvers.

pettes, nous verrons les protestations les plus véhémentes de la part de la confrérie des joueurs de trompette, qui ne veulent pas céder l'instrument aristocratique à la bourgeoisie, ni aux églises ou aux salles de concert.

En même temps que les instruments à vent, la batterie arrive en Europe. La flûte est accompagnée du tambour, la trompette des timbales. Durant des siècles, cette association étroite subsiste et va même si loin que nous voyons sur certaines gravures le joueur de flûte assis sur les épaules du joueur de tambour. Quant à la musique des janissaires, elle nous vient de la Turquie. L'origine orientale de tous les instruments formant notre batterie a été depuis longtemps nettement établie.

Voilà donc la provenance de notre orchestre dessinée en quelques traits. Nous avons la voie pacifique et commerciale par l'Italie, la Phénicie; nous avons la voie guerrière de l'invasion arabe par l'Espagne; nous avons enfin ce que nous apportent les croisés. Mais, n'oublions pas que, en adoptant les instruments d'un autre pays, d'une autre civilisation, on adopte aussi la manière de les jouer, qui ne se transforme qu'au cours des âges, en même temps que les instruments eux-mêmes, et la musique qu'on joue sur eux. Nous avons le récit du Vénitien qui, se promenant dans le port de Venise, achète d'un marin oriental un instrument et qui nous raconte comment il se fait montrer par le marin les mélodies qu'on peut jouer sur l'instrument.

La composition de l'orchestre et sa provenance sont donc claires. Quant à la manière de jouer

des instruments anciens, il faut avoir recours soit à l'iconographie, soit aux musiciens orientaux, et ce n'est qu'ainsi qu'on obtiendra le timbre authentique. Il ne suffit pas de reconstruire les instruments fidèlement, il faut savoir en jouer, et savoir quoi jouer et comment.

L'écriture musicale du Moyen Age par « neumes », ne nous explique ni durée ni intervalles, mais seulement le cours descendant et ascendant des voix. Cela est suffisant, si l'on réalise que nous nous trouvons à l'époque de l'hétérophonie ou même du parallélisme. Chacun chante la même chose, joue la même chose, en l'adaptant à son moyen d'expression, à son instrument, en le « traduisant » comme on dit en arabe, ce qui mène vers une certaine me-



Tambour et flûte dans les mains
d'un même joueur
(13e. siècle, Bibl. Nat. Paris)

sure d'improvisation, encore si vivante en Orient de nos jours, où l'hétérophonie continue à régner. Ecoutez un orchestre égyptien: vous verrez, par exemple, une flûte, un violon, un qanoun et un chanteur, chacun vous donnant sa version de la même mélodie. C'est pour ainsi dire une sorte de « variation simultanée ». Comparez maintenant cet orchestre avec un tableau ancien: vous verrez la même composition, les mêmes instruments, jouant donc la même musique de la même manière. A côté de cette hétérophonie, nous avons l'organum, parallélisme de quintes et d'octaves, et le faux-bourdon, parallélisme de tierces et de sixtes. Nous avons aussi le vrai « bourdon » si populaire en Egypte, d'une ou de plusieurs notes tenues avec une mélodie brochant sur cette basse. Qui a jamais entendu une cornemuse, saura de suite de quoi je veux parler. Et quant à la polyphonie et au contrepoint, l'art d'écrire, de

jouer et d'écouter plusieurs mélodies indépendantes et simultanées, son avènement coïncidera nécessairement avec la notation «mesurée», car il faut indiquer exactement les notes et leur valeur, leur durée, afin que ces voix s'accordent entre elles. Et lorsque, en 1600, nous assisterons en Europe à l'avènement de l'homophonie, (une voix «accompagnée» par des accords d'importance secondaire) née d'une interprétation erronée de la musique grecque, durant la Renaissance en Italie, lorsque l'Europe suivra cette voie-là pour en arriver à l'harmonie des grands maîtres, à l'Age de l'harmonie, à l'époque moderne, c'est précisément que l'auditeur européen perdra la faculté d'écouter la musique polyphone, de suivre plusieurs voix indépendantes simultanées, alors que le musicien européen perdra sa faculté d'improvisation, ce qui constitue, hélas, un appauvrissement considérable de ses facultés. Ce n'est que le 20ème siècle qui se tournera de nouveau vers la polyphonie de Bach et des maîtres anciens, et une des raisons de l'incompréhension générale de la musique moderne, c'est précisément que l'auditeur doit être rééduqué afin d'apprendre à écouter de la bonne manière, à ne pas se concentrer sur une «mélodie» mais à suivre les nombreux fils du contrepoint si élaboré d'une fugue de Stravinsky ou de Hindemith.

Mais, direz-vous, nous sommes loin de la musique orientale? Non, nous en sommes tout près. Car, une fois que nous saurons écouter proprement certaine musique moderne, nous saurons aussi écouter la musique orientale comme elle veut et doit être écoutée, sans chercher les harmonies que cette musique ne connaît pas, en suivant sa mélodie et en nous réjouissant de la multitude et de la richesse infinie de ses rythmes et de ses mélodies.

Nous n'avons pas encore parlé de la voix humaine, du chant. Or, là commence la difficulté. A ce propos, je voudrais vous raconter une petite anecdote. A la fin du siècle dernier, un voyageur, Bierbaum, s'était rendu en Turquie, et, dans sa loge avec des amis, il écoute la cantatrice et voit le public devenir de plus en plus enthousiaste, de plus en plus excité. Il demande alors qu'on lui traduise le texte parce qu'il veut aussi comprendre, mais ses amis sont tellement hors d'eux-mêmes qu'ils sont incapables de traduire ou d'expliquer quoi que ce soit. L'auditoire entier arrête son souffle, et on sent une atmosphère chargée d'électricité et d'émotion. Finalement, le chant est terminé, et Bierbaum, se penchant vers ses amis épuisés, leur demande: «Eh bien, qu'est-ce qu'elle a chanté?» Ses amis lui traduisent: «Vois la nouvelle lune, oh nuit, oh nuit, ya leil!» Notre pauvre Bierbaum demeura déçu et incrédule, refusant de croire qu'on lui disait la vérité.

Eh bien, vous qui connaissez l'Orient, vous savez, pourtant, que la traduction était exacte. La parole, dans la musique orientale, ne joue qu'un rôle très minime, ne joue pas de rôle du tout. Et, si l'idéal du chant classique et italien, du bel canto, est une diction parfaite et la compréhension de chaque mot, l'auditeur oriental recherche dans le chant tout autre chose, et on peut croire

qu'il était de même pour l'auditeur médiéval. D'ailleurs, il en est encore ainsi de nos jours dans la musique synagogale, qui a si fortement influencé la musique d'église européenne. Si vous écoutez un service dans une église catholique, ou si vous écoutez, par exemple, un disque des moines de Solemne, du plus pur chant grégorien, vous comprendrez que le texte latin, supposé être connu de tous, n'est pas fait pour être compris mot par mot mais tient dans ce chant une part assez secondaire. Ce qui compte, c'est le timbre de la voix. L'idéal oriental est entièrement différent de l'idéal européen moderne. Mais, n'oublions pas que si, à certaines époques, la voix possède un pouvoir surhumain, c'est que par «cantare» on peut «incantare», c'est qu'en chantant on peut «enchanter» dans le sens magique du terme, que la voix humaine peut représenter un esprit ou une puissance surnaturelle. Rappelez-vous le rapprochement entre «art» et «artificiel»; si le chant, aujourd'hui, veut être naturel, il voulait être artificiel, à une certaine époque, afin d'agir et d'exercer sa puissance exorcisante.

Nous avons une preuve que même le timbre du chant médiéval était celui de l'Orient de nos jours. Si nous examinons attentivement le tableau d'un des frères Van Eyck, «L'autel de Gent» (Pays-Bas), nous remarquons ces plis à la racine du nez et cette expression si typique chez les chanteurs orientaux qui accompagnent le timbre nasillard bien connu de nous tous — et pas toujours apprécié.

Remarquons que l'idéal du timbre musical a bien changé au cours des âges, a changé avec les pays, avec les époques, avec la musique. Sous l'influence orientale directe, à l'époque de l'hétérophonie, de la polyphonie et du contrepoint, l'idéal du «Spaltklang», des sonorités divisées, règne partout. Le timbre de voix différentes doit être différent, afin qu'on puisse distinguer les voix et les suivre. Tel est l'idéal du timbre de l'orchestre oriental. La Renaissance européenne, par contre, veut l'homogénéité sonore, et ses buts sont différents. Quant au compositeur moderne, s'il choisit le contrepoint comme moyen d'expression, c'est à lui d'instrumenter sa musique de telle manière qu'on puisse reconnaître chaque voix et la suivre.

Et puisque nous avons tant parlé de l'influence de l'Orient sur la musique européenne, examinons, en deux mots, pour finir, l'influence de l'Europe sur la musique orientale. Nous avons des compositeurs éminents, comme par exemple mon cher collègue Hemsy, qui adapte la véritable musique orientale aux moyens d'expression européens, écrit de la musique égyptienne pour pianoforte. Et il n'est pas le seul. Mais nous avons aussi la musique de Behidja Hafez, dont les textes sont moitié arabe et moitié anglais, nous avons Abdel Wahab qui chante alternativement des mélodies arabes et des «songs» de films américains en les dotant d'harmonies, d'ailleurs mal appropriées. Et là, puisque nous parlons de mirage, nous avons le mirage de l'Europe dans la musique orientale.

Les paradis artificiels

Conférence du

Dr. Joseph Bensimon

Faite le 16 janvier 1945, au Caire, à l'Oriental Hall de l'Université Américaine,
sous les auspices de l'«Association de la Jeunesse Juive Egyptienne»

Mesdames,
Messieurs,

Il m'a paru intéressant d'entreprendre avec vous, ce soir, l'étude de quelques stupéfiants dont l'usage s'est malheureusement propagé en Egypte.

Nous le ferons du double point de vue technique et sociologique, et nous essaierons ensuite de voir s'il existe un moyen efficace de combattre ce lamentable fléau.

Commençons, si vous le voulez bien, par l'opium.

L'opium

L'opium est extrait du *papaver somniferum*, petite plante dont les vertus thérapeutiques ont été reconnues depuis l'antiquité. Les fleurs blanches ou rouges de cette plante qui est le pavot, sont très brillantes. Les fruits du pavot sont en forme de capsules qui, incisées, laissent exsuder un latex blanc, gluant. C'est ce latex qui, condensé par la chaleur du feu ou du soleil, constitue l'opium.

L'opium, que les anciens avaient dénommé l'Idole Noire, est un narcotique puissant, dont les vertus calmantes ont été mises à profit depuis les temps les plus reculés. Héraclide de Tarente le prescrivait déjà contre l'hystérie, la dysenterie, le choléra et l'insomnie, et Servilius Dalmocrate, lui consacrait un poème grec en vers iambiques.

A partir du 8ème siècle, l'opium prit



Dr. J. BENSIMON

la route de la Perse, et, grâce à l'initiative des Arabes qui, cependant ne l'employaient qu'avec une extrême méfiance, fut introduit aux Indes, d'où deux agents de la Compagnie des Indes l'emportèrent en Chine.

Il est vraiment curieux de noter l'influence prodigieuse que le pavot a exercé de tous temps sur tous les peuples, mais combien plus sur les Orientaux, davantage portés que les autres aux anciens cultes et aux traditions archaïques.

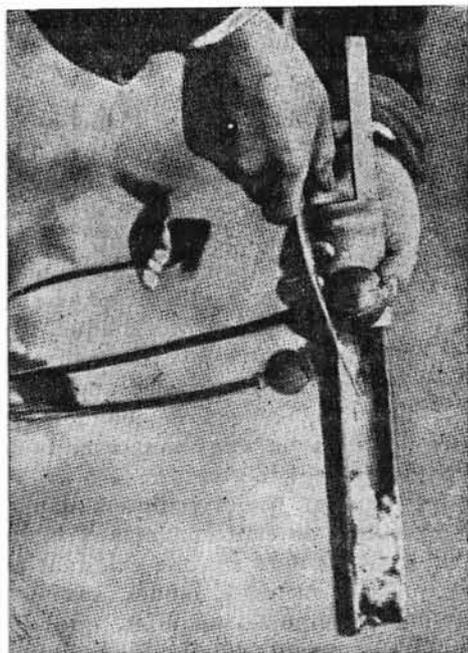
Partout, dit le Dr. Legrain, où l'homme empirique, voué avant la naissance du vrai savoir, au culte des simples dont il interroge les vertus avec un religieux respect, comme il a appris à interroger le cours des astres, les lignes de la main, les entrailles des victimes ou les fureurs de la Pythie, partout, c'est-à-dire en tous lieux habités par le pavot, l'homme dut connaître la plante «*quae facit dormire*».

Cette fascination inéluctable, cette mystérieuse attirance se conçoit par l'euphorie qu'il provoque et qui a été éloquemment décrite par Boerhave: «*Chez un homme qui n'y est pas habitué, dit-il, l'opium opère un tel changement que, sans le faire dormir, il lui donne la sensation d'être transporté aux champs Elysées, sensation infiniment douce pour ceux que naguère torturait la souffrance*».

Du reste, l'appel à l'excitant est un

phénomène général et correspond à un besoin inné de la race humaine. Certains peuples ont été jusqu'à exploiter honteusement ce besoin.

On sait que les ennemis de la Chine avaient conçu le projet de l'empoisonner



RÉCOLTE DE L'OPIUM

(On incise la capsule du pavot, on recueille le latex qui se coagule dans la gouttière).
Cliché du Gouvernement Général de l'Indochine.

en important dans ce malheureux pays des quantités considérables d'opium; à part l'intérêt commercial qui s'attachait à ce trafic, cette campagne diabolique devait, dans la pensée de ses auteurs, amener une telle intoxication de la race qu'il serait très facile de la dominer ensuite. La Chine essaya de parer au coup perfide, et cela à grand renfort de lois prohibitives qu'elle édicta, de barrières de toutes sortes qu'elle leva. Un épisode de cette guerre de l'opium fut le tour de force que joua la Chine en décidant un jour de jeter à la mer une cargaison importante de drogue dont la valeur se montait à plusieurs milliers de livres. La guerre prit, dès lors, une autre tournure, et la Chine, prenant enfin un autre parti, et condamnée à être de toutes façons

intoxiquée, se décidait de cultiver cette plante sur son propre territoire.

Pour se faire une idée de l'importance du fléau, il n'est que de songer à la production extraordinaire d'opium qui satisfait au besoin maladif de 400 millions d'hommes et qui se chiffre par la consommation totale annuelle de 7.000 tonnes.

En Egypte, 1500 hectares des meilleures terres de Haute-Egypte étaient réservées à la culture du pavot. Mais, fort heureusement, deux lois furent édictées pour mettre fin à ce scandale: la première en 1926, interdisant la culture, la seconde en 1928, réglementant le commerce et l'usage des narcotiques.

En Egypte, on employait autrefois un mélange d'opium et de hachiche, auquel on ajoutait parfois des solanées. Cette mixture était appelée le manzoul. Elle persiste encore en certains endroits. Mais,



OPIOMANES CHINOIS

d'après une gravure de Gustave Doré.
(Photo Collection Dr. Levy-Lenz)

malgré la grande consommation d'opium, il est remarquable de noter qu'il n'a jamais existé dans ce pays des fumeries comparables à celles qui se rencontrent partout en Extrême-Orient, et même en Europe, surtout dans les ports méditerranéens, comme Marseille ou Toulon.

L'opium n'est fumé qu'après avoir subi un certain nombre de traitements qui ont pour effet d'en exalter l'arome et d'en chasser les principes visqueux. C'est alors «de chandoo». Le «dross» est constitué par les résidus totaux de la calcination. On le retire du fourneau de la pipe; il a l'aspect pâteux, poisseux et il est infiniment plus riche en morphine que le chandoo. De ce fait, sa nocivité est plus grande que le chandoo.

L'opium peut être fumé à l'aide d'une pipe comparable à celle que nous voyons tous les jours dans les cafés arabes, mais aussi en faisant grésiller des boulettes de chandoo sur une plaque métallique chauffée au rouge. Une fumée se dégage dont le parfum a vite fait de griser. Cette manière provoque comme la pipe une accoutumance rapide qui deviendra très vite un besoin impérieux. Elle a pu être comparée à celle dont sont victimes les animaux domestiques qui ont pour habitude de rester auprès de leur maître pendant le fumage. Comme leur maître, ils deviennent vite opiomanes. Et un grand nombre d'auteurs qui ont étudié la question s'accordent à affirmer que dans les fumeries, aussitôt que l'odeur de la fumée se manifeste, les animaux do-

mestiques présents éprouvent une satisfaction lascive à humer l'odeur, et que beaucoup d'insectes, tels les mouches, moustiques, araignées, etc., quittent leurs cachettes pour réclamer leur part. A ce sujet, anticipant sur la cocaïne dont je vous parlerai tout à l'heure, je vous dirai que ce produit, j'entend la cocaïne — ne suscite pas de désir chez les animaux. Il n'existe, selon Lewin, qu'une exception: il s'agit du cas d'un singe qui contracta la manie de la «neige blanche» par désir premier d'imiter. Il avait pris l'habitude de fouiller les poches et le sac de sa maîtresse pour y chercher de la cocaïne qu'il absorbait prestement.

Je voudrais vous dire deux mots, maintenant, de la fumerie elle-même. La fumerie n'est pas un lieu quelconque, mais bien un endroit qui essaye de transposer l'adonné dans une ambiance paradisiaque. C'est une espèce de boudoir des contes des Mille et une Nuits avec toutes ses extravagances, nattes brodées de fils d'or et d'argent, pipes sculptées dans le jade, l'ambre, le cristal, plateaux incrustés d'argent, lampes à huile éclairant faiblement, ses meubles laqués aux coins arrondis. Il importe, en effet, que rien, c'est-à-dire aucun détail, fût-il infime,



Fumerie d'opium en Extrême-Orient.

ne vienne choquer l'attention de l'adepte et ne présente aux yeux du fidèle, transporté déjà dans des sphères éthérées, l'image d'une arête ou d'une irrégularité quelconque qui viendrait altérer l'illusion, le voile, qui recouvre son rêve.

Les fumeurs, dès les premières prises de contact, ont perdu le sens de la matière. L'intelligence se dilate dans la joie de conceptions plus rapides et plus solidement assises, la mémoire évoque des souvenirs qui semblaient à jamais disparus. Ce n'est pas, suivant l'expression de Thomas de Quincey, la tranquillité de l'inertie, mais des forces égales qui se maintiennent et s'arrêtent, non pas l'oiseau qui se repose, mais celui dont les ailes vont si vite qu'on le dirait immobile et suspendu dans les airs: il semble que l'intelligence, brisant les liens qui l'attachent au monde extérieur, se soit affranchie de toute servitude corporelle.

Puis viennent les rêves. Nous sommes parvenus à un paradis de fées. Le fumeur, tel un demi-dieu, croit tout voir, tout pouvoir. Le garçon alimente la pipe, et le fumeur hume voluptueusement la vapeur qui lui enfume la conscience, divinement.

Mais bientôt, avec les sens se recouvrant, il faudra reprendre le chemin des réalités terrestres, et notre dieu est bien à plaindre. Ses bras tombent lamentablement à ses côtés, il cherche ses jambes qui lui échappent. Le spectacle est effrayant. Son œil est fixe, métallique, hagard.

La Morphine

La morphine est le principal des dix-sept ou dix-huit alcaloïdes de l'opium. Elle se présente sous forme d'un sel, le chlorhydrate le plus souvent, qui a l'aspect d'aiguilles soyeuses, fortement amères.

Elle a été découverte par Seguin en 1836. Son administration par injection hypodermique remonte à 1836, son emploi systématique dans les névralgies, à 1855, et il est dû à Wood d'Edimburgh. Le premier tableau clinique de la morphinomanie est donné par Levinstein en 1875.

L'occasion de la morphinomanie peut être triple:

a) Elle peut trouver son origine dans une injection ou ingestion première de morphine pratiquée ou prescrite à l'occasion d'une douleur trop vive qu'il importait de calmer. Le bien-être dont le malade bénéficie sera recherché par la suite, sans besoin apparent;

b) Il arrive qu'à la suite de certains grands chagrins, certaines déceptions sen-



Morphinomane se piquant
(Photo Collection Dr. Levy-Lenz)

timentales ou professionnelles, certains sujets, en vérité un peu spéciaux, s'adonnent à la morphine comme à un suicide de leur conscience ;

c) La curiosité, la recherche de certains états d'âme, rares ou mystérieux, une impulsivité, un manque de volonté, tels sont les traits distinctifs qui poussent certains sujets à s'adonner à la morphine. La littérature qui traite des Paradis Artificiels, d'essence essentiellement malsaine, est un grand facteur de propagation. Il est remarquable de noter qu'en Egypte la plupart des intoxiqués ne le sont devenus que pour en avoir entendu vanter les charmes par des amis. Les psychiatres Dupré et Logre écrivent: «Le chevalier de la seringue a souvent la vocation du prosélytisme; il veut répandre à la fois son bonheur et sa misère».

Je voudrais, enfin, vous dire que l'excitation psychique temporaire a été mise à profit par quelques auteurs dont Ver-

laine, Musset, de Quincey, etc. Il semble d'ailleurs, que plus le développement intellectuel est grand plus la morphine est narcotique. Les races dites inférieures manifestent plutôt, sous son influence, des phénomènes d'excitation ou même d'ivresse furieuse. Les animaux ne sont narcotisés que par de très fortes doses, et tous ne sont pas narcotisables. Les enfants sont d'une susceptibilité excessive à l'action de la morphine. Les femmes y sont plus sensibles que les hommes.

Deux mots maintenant de la symptomatologie. Après une période d'inanition, sorte de lune de miel, qui ne dure jamais plus d'un mois, il y a une période de tolérance, durant laquelle le morphinomane n'éprouve qu'un effet tonique et euphorique, mais, bientôt, nous passons à la phase suivante dans laquelle toute nouvelle injection vient juste neutraliser l'appétit que l'organisme éprouve pour le toxique. Désormais, le malade ne recherche plus la jouissance mais simplement à apaiser sa souffrance.

Les désordres nerveux consistent en insomnies pénibles, rêves-cauchemars, perte de mémoire, affaiblissement des sentiments affectifs et quelquefois du sentiment moral (tendance au mensonge). Les morphinomanes voient leur énergie faiblir, ils ne retrouvent plus leur aptitude au travail. Moroses et taciturnes, ils deviennent indifférents à tout ce qui les entoure, sauf à être en possession de la drogue.

Les facultés intellectuelles baissent mais tardivement.

Au bout d'un certain temps, le morphinomane maigrit. Son teint prend une teinte jaunâtre, terreuse. La peau est sèche, le système musculaire s'atrophie. Il y a de la dyspnée, des palpitations, des sueurs. Du côté génital, on note souvent la perte des désirs vénériens, et chez la femme, la stérilité ou l'avortement.

Privé de son stimulant, l'adonné est envahi par un sentiment de lassitude extrême et d'une inquiétude qui se complique souvent d'hallucinations.

Quand l'affaiblissement atteint le cœur et le poumon, nous nous trouvons désarmés. Aucun des tonicardiaques habituels, voire la digitale et l'ouabaine, n'a

d'action. Seule une injection de morphine peut faire espérer une rétrocession rapide de ces graves manifestations.

L'héroïne

Si l'héroïne n'était pas la drogue préférée des Egyptiens, nous la passerions sous silence, car ses symptômes sont à peu près identiques à ceux de la morphinomanie. Les Egyptiens la préfèrent à cause de la facilité de son emploi et peut-être de ses prétendues vertus aphrodisiaques, fort contestées. Le sevrage pour l'héroïne, disent les auteurs, est beaucoup plus difficile à réaliser que pour la morphine, et, chose curieuse, au cours des syncopes qui se produisent pendant le sevrage, l'héroïne est sans effet, c'est à la morphine qu'il faut avoir recours. Pour guérir l'héroïnomanie, comme on voit, il faut en faire d'abord un morphinomane, ce qui est généralement facile.

La Cocaïne

On désigne sous le nom de Coca les feuilles de *Erythroxylon Coca*, arbrisseau des régions chaudes de l'Amérique (Bolivie, Pérou, Brésil). Ces feuilles ovales, d'un vert pâle, finement réticulées, ont une odeur faible, mais caractéristique, et une saveur amère, légèrement astringente.

Les feuilles de Coca sont employées, depuis les temps les plus reculés, par les Indiens de l'Amérique du Sud, qui leur attribuent des propriétés extraordinaires. Elles ont la réputation de tromper la faim du voyageur, qui, de ce fait s'assure que son sac est bien approvisionné en feuilles de coca avant de partir pour de laborieuses randonnées, et elles passent encore pour donner de l'énergie pour exécuter les plus longues marches malgré une alimentation insuffisante. Elles passent encore pour relever les forces et pour être aphrodisiaques. Pour obtenir ces effets, les Indiens mâchent les feuilles de coca mêlées avec de la chaux.

Cette feuille, les chimistes l'ont triturée, suppliciée, jusqu'à ce que l'un d'eux nommé Nieman, en eut isolé le principe actif qui fut appelé cocaïne. C'est un sel en aiguilles très brillantes et blanches,

d'odeur caractéristique et de saveur amère. On lui a donné des surnoms nombreux: neige, fée blanche, poudre de riz, ou simplement blanche.

De tous les stupéfiants la cocaïne apparaît comme le plus néfaste, en raison de la facilité avec laquelle il est loisible d'en user.

Alors que l'opium exige une certaine mise en scène, ainsi que je vous l'ai longuement exposé, alors que la morphine



Cocaïnomanes avalant la drogue.
(Photo Images)

nécessite tout un attirail de seringues, d'ampoules et parfois le concours d'un piqueur, alors que l'éther réclame de la part de l'adonné un isolement complet pour ne pas permettre à la piquante odeur de s'échapper, donnant ainsi l'éveil, la cocaïne, elle, se passe de toutes ces extravagances. Une pincée de la drogue est introduite dans les narines, quelques secondes ne sont pas écoulées que l'effet magique s'est déjà manifesté. Le sujet, qui a perdu toute faculté de souffrir, a l'impression de s'élever vers des sphères éthérées. Sentiment merveilleux, mais qui ne dure pas longtemps. Bientôt le sujet éprouve des troubles de la sensibilité générale ; il a l'impression que des corps étrangers sont véhiculés sous sa peau. Les interprétations les plus absur-

des s'ensuivent, telles que présence de vers, de microbes, etc. Plus tard, peuvent survenir des hallucinations de la vue, de l'ouïe et de l'odorat ainsi que des tremblements; l'analgésie est peu accusée on a observé des attaques épileptoïdes, des crampes. Ces accidents disparaissent avec la cessation de la cocaïne. On a observé encore une accélération du pouls, des sueurs, et un amaigrissement tellement rapide qu'il a pu atteindre dans un cas cité 5 kilogrammes en un jour. Des troubles psychiques ont été signalés. Ils ont lieu dans le sens d'une exagération effrayante des sentiments ataviques ou des prédispositions du sujet. Je veux dire que si le sujet est généreux, par exemple, il deviendra prodigue, s'il est despotique ou cruel, il se révélera tout à fait tyrannique.

Prise à faibles doses, la cocaïne provoque de l'érotisme, mais la fonction sexuelle n'est guère renforcée, elle sera même assez rapidement anéantie. C'est pourquoi, on trouve chez les cocaïnomanes un grand nombre de perversés sexuels.

L'intoxication cocaïnique amène une complication fréquente: la perforation de la cloison cartilagineuse du nez.

Le Haschiche

C'est du chanvre indien, *canabis indica*, plus exactement de ses sommités fleuries, que le haschiche est tiré. Il a été appelé ainsi comme si les Arabes avaient voulu définir en un mot «l'herbe» la source de toutes les voluptés immatérielles.

Son usage remonte à quelques 3000 ans. Hérodote raconte que les Scythes amassaient des graines de chanvre sur lesquelles ils jetaient des pierres rougies au feu. «C'était pour eux», dit Baudelaire, «comme un bain de vapeur plus parfumée que celle d'aucune étuve grecque, et la jouissance en était si vive qu'elle leur arrachait des cris de joie».

Marco Polo, dans ses récits de voyage, raconte comment le Vieux de la Montagne enfermait, après les avoir enivrés de haschiche, ceux de ses plus jeunes disciples à qui il voulait donner une idée du paradis. Ceux-là furent appelés «haschichin», nom qui, comme vous le savez, a donné l'origine au mot français assassin.

Pris à doses modérées, le haschiche exalte les fonctions psychiques, donne des impressions voluptueuses. Les idées ne sont jamais qu'exagérées, et c'est pourquoi le haschiche prend la précaution de bien choisir son moment avant d'aller à cette aventureuse expédition. En effet, un chagrin, une inquiétude viendraient sonner comme un glas à travers son ivresse et empoisonneraient son plaisir. Aussi bien, les visions sont extraordinaires, saugrenues, insignifiantes selon le degré de culture de l'impétrant qui peut être artiste ou concierge. Les premières atteintes sont caractérisées par une certaine hilarité, irrésistible, et ces accès de gaieté non motivée se reproduisent fréquemment et coupent des intervalles de stupeur. C'est pour cette raison que le haschiche est parfois appelé la drogue hilarante, à telle enseigne que l'on entend souvent dire à une personne qui vient de rire d'une façon un peu trop exubérante: «Alors, tu deviens haschache?»

«Mon ivresse a duré trois siècles», avait dit un auteur, parlant de l'impression que lui avait laissée une prise de haschiche. Il s'aperçut bien vite que quelques minutes à peine s'étaient écoulées. Cela est dû simplement à ce que les sensations éprouvées se suivent tellement vite, que d'en apprécier le temps est une entreprise difficile. Quoiqu'il en soit, ces impressions sont faites d'euphorie comme avec les autres drogues.

Le haschiche se prend, en règle générale, dans des lieux où se trouvent réunis un grand nombre de haschaches. Et ces lieux sont caractérisés par le bruit infernal qui en sort, fait d'éclats de rire, d'insultes, etc. Nous sommes loin de la fumerie d'opium qui est caractérisée par le silence qui règne en maître.

Il y a toute une littérature concernant le Haschiche. Pour certains, ce serait Moreau de Tours qui l'aurait introduit en France, en 1845, pour provoquer expérimentalement le rêve, ce qui devait lui permettre de statuer sur le cas de ses malades avec plus d'aisance. Moreau de Tours était aliéniste. Cette version n'est pas prouvée.

Je reviens au développement régulier de l'ivresse. Après la première phase de gaieté, il y a comme un apaisement momen-

tané. Mais, bientôt survient une sensation de fraîcheur et une grande faiblesse dans tous les membres. Les yeux s'agrandissent, la face est inondée de sueurs, les vertiges sont insupportables.

Puis les paradis perdus reviennent avec la magie de leur féérique jardin, avec ses fleurs, ses jets d'eau, ses ruisseaux lumineux, la brise parfumée, et dans ce ka-



BAUDELAIRE
sous l'influence du haschiche.

(Auto-dessin)

léidoscope prodigieux scintillent des millions de paillettes d'or.

C'est un rêve à grand spectacle, d'autant plus agréable que le haschiche le fait à l'image de ses désirs, de ses illusions.

Mais, après le cinquième acte, il y a la sortie... La flore a disparu, c'est maintenant le tour de la faune. Des animaux de la préhistoire, des monstres d'avant le déluge, de sales cafards et que sais-je encore, viennent s'agiter, ramper. Et ce cauchemar finit par le chaos d'une ménagerie folle d'apocalypse.

On comprend que le cerveau si malmené puisse parfois sombrer dans la démence. En fait, plusieurs cas de folie haschichique ont été signalées dans les deux asile d'Abbassia et Khanka.



UNE PLANTATION CLANDESTINE DE HACHICHE,
(Découverte et saisie par la police égyptienne)

(Photo "Images")

La Toxicomanie en Egypte

Mesdames et Messieurs, s'il y a un pays au monde qui n'ait pas d'excuses pour s'adonner aux stupéfiants, ce pays c'est bien l'Egypte. L'Egypte, qui a eu la veine de ne pas connaître les horreurs de la première guerre mondiale, qui aujourd'hui ne paraît pas souffrir de la guerre actuelle, ou si peu, est un pays aux ressources nombreuses: le coton est vendu à un prix insoupçonné, beaucoup de capitaux étrangers se trouvent investis, la plupart des classes disposent de moyens.

D'où vient donc le mal ? J'en ai parlé avec des personnes très qualifiées, et voici ce qu'elles m'ont dit:

Il y a une cinquantaine d'années, les Egyptiens se «stupéfiaient» peu, en tout cas beaucoup moins qu'aujourd'hui, et cela parce qu'ils se portaient beaucoup mieux. Depuis que le pays a été infesté par l'Ankylostomiase et la bilharziose, auxquelles on peut, je pense, ajouter aujourd'hui le

paludisme, la capacité productive des Egyptiens s'est trouvée réduite de 40 pour cent. Cette perte de forces a réclamé un stimulant. Les Egyptiens ont pensé le trouver dans le haschiche.

Et d'une. L'autre raison, je pense qu'elle réside dans le niveau intellectuel très bas d'une grande partie de la population.

L'envahissement du mal n'a trouvé aucun obstacle. Le fellah qui est un illettré, n'a pas cherché, bien sûr, à stimuler ses fonctions intellectuelles. Nous ne sommes pas en Amérique où, nous dit-on, 20 à 30 pour cent des toxicomanes trouvent leur origine première dans des histoires thérapeutiques. Ici, on ignore les groupes formés par ce qu'en Europe on appelle les esthètes, c'est-à-dire les littérateurs, les artistes, les hommes d'affaires surmenés ou éprouvés par des ennuis.

Les Egyptiens prisent la cocaïne ou fument le haschiche pour augmenter leur potentiel sexuel. L'Oriental, est porté à la contemplation et à l'inertie, et cela

paraît dû au climat déprimant de nos pays. Une fois essayée, la drogue, qui est parvenue à provoquer une action excitante, — c'est le cas au début, à la phase que symboliquement j'ai appelé la lune de miel — deviendra assez rapidement un compagnon inséparable, et qui aura une emprise de maître sur l'esclave. Désormais, la drogue est un objet de culte, la nourriture nécessaire. L'homme n'est plus en état de refréner l'habitude contractée, et comme il est ignorant des conséquences physiologiques de cette accoutumance, quand il sera mis en présence du fait accompli, c'est-à-dire quand son corps lui dira ces conséquences, il sera, comme vous le pensez bien, trop tard.

C'est donc souvent, en Egypte, par la seule porte de la volupté qu'on pénètre dans le sanctuaire de l'ivresse.

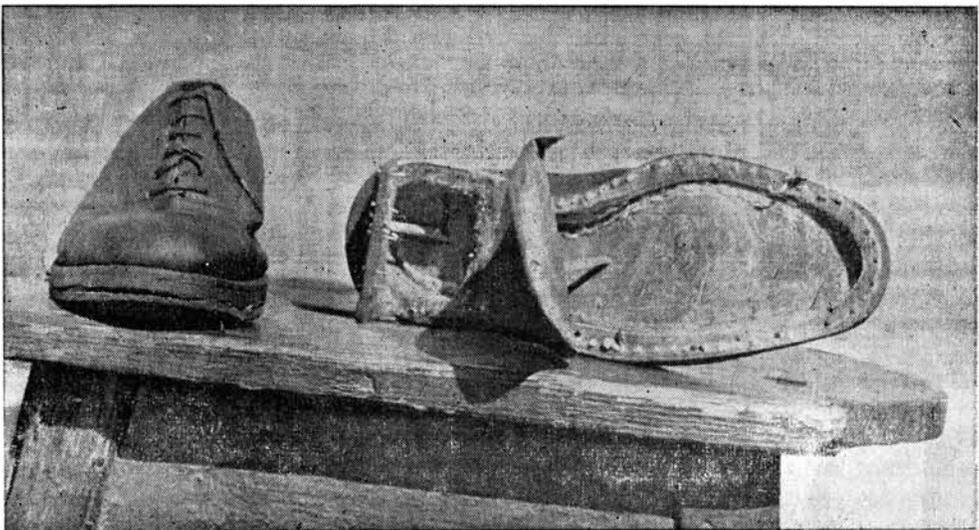
Les ravages, vous allez le voir, sont terribles. Dans son rapport de 1929, Russell Pacha donne le chiffre de 500.000 adonnés aux stupéfiants. C'est à dessein que je prends l'année 1929, alors que j'ai ici les comptes-rendus les plus récents. Mais vous n'êtes pas sans savoir que cette guerre, en gênant le trafic en général, a gêné celui de la contrebande, en sorte que nous risquons, si nous prenons les chiffres actuels, de fausser un peu le problème. Il est plus que probable qu'à moins de prendre des mesures extraordinaires, l'après-

guerre nous trouvera dans la même situation que ci-devant.

Le Dr. Abdel Wahab Mahmoud, dans un compte-rendu au Congrès International de médecine tropicale et d'hygiène, qui s'est tenu au Caire en 1929, élève le nombre des victimes à 750.000 dont 500.000 seraient des priseurs d'héroïne. Il semble que ces chiffres pèchent par excès, car, si l'on doit admettre ces chiffres, cela reviendrait à dire qu'en Egypte une personne sur 8 fait usage des stupéfiants, et 1 sur 10 rien que d'héroïne. Eh! oui, car il faut, bien sûr, enlever une partie de la population constituée par les femmes, les enfants en bas âge, les malades, qui ne sont pas susceptibles, eux, de s'adonner à la drogue. Mais, alors, on verrait des héroïnomanes partout. Cette salle de conférences elle-même serait assiégée par une armée de malades aux gestes menaçants, à l'attitude provocatrice, qui sèmeraient sans merci le désordre, au lieu que vous m'écoutez avec le plus grand calme.

On doit donc être prudent, lorsqu'on traite de matières sujettes à des écarts insoupçonnés, et où il est à peu près impossible d'assurer un contrôle exact des chiffres en raison du caractère illicite de ce genre de commerce.

Quoi qu'il en soit, pour vous édifier sur l'importance du fléau, je vous signalerai que les Tribunaux nationaux — sans



LA CONTREBANDE DES STUPÉFIANTS EN EGYPTE
Semelles truquées, remplies de cocaïne, saisies par la Police Egyptienne.
(Photo "Images")

compter les Juridictions consulaires — ont prononcé, en 1930, 10.272 condamnations pour des infractions diverses à la loi sur les narcotiques.

Toujours en 1930 ont été saisis par la Police et le service des Gardes-Côtes 18.571 kgs. de narcotiques dont 17.278 étaient du haschiche et 1.293 d'héroïne, cocaïne, etc.

Et vous pensez bien que tous ces chiffres ne représentent qu'une part de la réalité, car il y a le contrebandier intelligent qui sait ne pas se faire pincer.

Cependant, il est juste de reconnaître que, grâce aux mesures prises, il y a une diminution très réelle du mal. Un service spécial a été créé, organisé, et des sanctions appliquées. 129 personnes de nationalité étrangère furent en 1930, expulsées d'Égypte.

D'autre part, en ce qui concerne la pharmacie, on peut dire, sans crainte d'exagérer, qu'il n'y a pas un pays au monde où les règlements qui la régissent soient plus sévères. Ainsi, le pharmacien est requis de tenir ses registres avec une telle exactitude qu'un écart de quelques centigrammes entre les chiffres de ses registres et la quantité supposée devoir se trouver dans ses fioles suffit pour lui créer de graves ennuis pouvant aller jusqu'à l'emprisonnement. Par ailleurs, le médecin est soumis, lui aussi, à des lois. Ainsi nous ne pouvons prescrire plus de 20 cg. de cocaïne ou de morphine à la fois, même quand ces quantités rentrent dans la composition de pommades par exemple. Nous ne pouvons aller au-delà de 5 gr. de laudanum. En outre, nous sommes tenus d'indiquer sur l'ordonnance le nom, le prénom, l'adresse, l'âge, la date, au risque de nous voir retourner notre papier.

Qu'il soit permis ici de rendre hommage à la persévérance avec laquelle a été menée par le chef de la Police, S.E. Russell Pacha, la campagne contre les stupéfiants. Il s'est dévoué corps et âme à cette lutte. La plupart des mesures prises l'ont été grâce à son initiative. C'est lui qui a représenté l'Égypte à Genève, et vous savez peut-être, comme moi, que si la S.d.N. a commis beaucoup d'erreurs en politique, dans le domaine des stupéfiants, elle a accompli une besogne qui est toute à son honneur.

Je suis fermement persuadé que l'Égypte,

qui ne connaît pas, ainsi que je l'ai dit, les groupes constitués par les esthètes, qui ne connaît pas ces toxicomanes invétérés dont les tares remontent à plusieurs générations, pourra guérir très facilement de son mal.

Ces paysans, qui n'ont lu ni Quincey, ni Baudelaire, ni Gautier, sont le petit



S.E. RUSSELL Pacha
Commandant de la Police du Caire

peuple qui n'a été à la drogue que parce qu'on lui a dit que ça donne du plaisir.

La diminution du mal, qui est un fait patent, ira, nous le souhaitons, jusqu'à son abolition, et cela pour le plus grand bien du pays.

* * *

Vous ayant parlé du mal, je vais vous proposer le remède.

Il y a une quadruple lutte à entreprendre pour enrayer le fléau:

I. Une lutte internationale qui consiste dans le contrôle de la fabrication, qu'il importe de limiter au strict besoin médical.

Il y a lieu aussi d'assurer une surveil-

lance des plantations, en somme de limiter la production elle-même.

Il serait bon, enfin, d'imposer une série de mesures de ce genre aux pays qui feraient partie de la Nouvelle Société des Nations, sous peine de les rayer de cette assemblée.

II. *Une lutte nationale* qui consistera à envoyer le trafiquant à la Cour d'Assises, et l'adonné à un asile gouvernemental où il sera maintenu sous la surveillance de médecins spécialisés. Le mineur sera dirigé vers la maison de correction.

Deux mots de la monopolisation:

Il y a quelques années, Russell Pacha avait fait une enquête tendant à savoir si l'on pouvait avantageusement instituer le monopole du haschiche, ainsi que cela se fait dans les Indes Néerlandaises pour l'opium. Ce serait un moyen indirect de tuer la contrebande, mais aussi l'envie de drogues plus nuisibles comme la cocaïne. Le résultat fut négatif; l'on maintint une prohibition stricte, solution qui m'apparaît comme la plus intelligente, pour la double raison que le haschiche n'est pas la drogue anodine qu'on dit, et que si l'on ouvrait cette porte on aurait vite fait d'ouvrir d'autres écluses, les cocaïnomanes et autres se recrutant souvent parmi d'anciens haschaches.

III. *Une lutte sociale.* Il faut ici agir très rapidement; il importe que la société intervienne avant que le mal ne se manifeste, c'est-à-dire d'empêcher l'individu de goûter au poison, le prévenir, car, une fois qu'il est adonné, la tâche devient très dure, téméraire.

Cette propagande doit se faire par l'exemple tangible, la preuve concrète. On peut utiliser les établissements publics, le cinéma, etc.

A ce sujet, laissez-moi vous dire que j'ai lu dans les rapports que S.E. Russell Pacha m'a bien voulu confier, qu'il existe une «Union des Dames Chrétiennes pour la Tempérance», présidée par Madame Azer Goubran, qui organise sur les places publiques des villages, des séances instructives de lanterne magique qui impressionnent très favorablement la population.

IV. *Une lutte individuelle:* Les toxicomanies ont été combattues par la suppression brusque, rapide ou lente de la drogue.

En tant que médecin, je dois vous dire que la suppression brusque est totalement contre-indiquée. Elle peut amener des troubles tellement graves que seule l'administration rapide d'une petite dose de la drogue habituelle a pu sauver le sujet d'une mort certaine.

Le second procédé, dit du sevrage rapide est le plus recommandé, car le plus rationnel. Il donne l'avantage sur le premier de donner à l'organisme, le temps de se désintoxiquer graduellement. L'organisme ne reçoit pas ainsi de choc, et la guérison survient au bout de 15 jours.

La troisième méthode, le sevrage lent, est longue et inutile, elle n'a pas fait ses preuves, et tous les auteurs la condamnent.

Une méthode nouvelle a été préconisée par le Dr. Modinos, d'Alexandrie : la phlycténothérapie. Elle paraît avoir donné dans plusieurs cas, des résultats extrêmement intéressants.

Les différents modes de traitement envisagés sont toujours secondés par des médicaments destinés à remonter les forces. Je me garderai bien, en vous les signalant, d'avoir l'air de vous faire un cours de Thérapeutique.

* * *

Ma conclusion sera très brève. Les intoxications euphoristiques sont terriblement difficiles à combattre, car il n'y a pas que la lutte contre le toxique qui compte, mais bien celle qu'il faut diriger contre la volonté de l'intoxiqué.

D'autre part, le fait est que, jusqu'à l'heure actuelle, il n'a pas été trouvé un traitement spécifique contre ce fléau. Et plus d'un homme de science ou de bien s'est penché sur cette misère avec l'idée de la supprimer, de supprimer un mal qui menaçait l'humanité toute entière. Les résultats ont été jusqu'ici décevants. Seuls les moyens que nous venons d'envisager ont quelque chance d'atténuer le mal, peut-être de l'anéantir.

Quoiqu'il en soit, pour la découverte d'une médication spécifique, un concours est ouvert. Tous peuvent y participer qui auraient trouvé quelque chose. Que Dieu fasse que ce soit au plus tôt.

J. BENSIMON

Lexique biographique des membres de la "Commission des Sciences et Arts"

et de ceux du premier "Institut d'Égypte"

par **Jean-Edouard Goby**

[Deuxième Article]

Création et composition du premier Institut d'Égypte

Par un arrêté en date du 3 fructidor an VI (22 août 1798), le général Bonaparte décidait la création au Caire d'un «Institut pour les Sciences et Arts» qui devrait principalement s'occuper :

«1^o) du progrès et de la propagation des lumières en Égypte;

2^o) de la recherche, de l'étude et de la publication des faits naturels, industriels et historiques de l'Égypte.»

L'Institut devait comprendre quarante-huit membres répartis en quatre sections: Mathématiques, Physique, Économie politique, Littérature et Arts.

Bonaparte nomma lui-même les sept premiers membres: Andréossi, Berthollet, Caffarelli du Falga, Costaz, Desgenettes, Geoffroy-Saint-Hilaire et Monge qui eurent pour mission d'élire ensuite leurs autres collègues. D'ailleurs, lors de la séance inaugurale du 25 août, l'Institut comprenait seulement trente-six membres, des sièges ayant été réservés pour des nouveaux venus de distinction. En fait, il n'y eut jamais à la fois même quarante académiciens bien que, par la suite, pour combler les vides dus aux départs et aux décès, dix-sept nouveaux membres aient été élus. Nous donnerons plus loin la liste complète des cinquante-trois personnages qui occupèrent les fauteuils du premier Institut d'Égypte. L'on voudra bien no-

ter que Edme-François Jomard ne fit jamais partie de la savante compagnie, contrairement à une opinion que, à la fin de sa vie, le principal intéressé ne semble avoir rien fait pour combattre.

Liste nominative des membres du premier Institut d'Égypte

Le tableau ci-dessous indique, dans une première colonne, les noms des membres de l'Institut; dans une seconde, l'époque de leur désignation, les abréviations F, O et U ayant été respectivement réservées aux sept membres fondateurs, aux vingt-neuf membres élus à l'origine, aux dix-sept membres élus ultérieurement; dans une troisième, la section dont chaque académicien faisait partie, les abréviations M, P, EP, LA ayant été employées pour chacune des sections énumérées plus haut; dans une quatrième, leur âge en 1798; dans une cinquième, s'ils étaient partis avant la fin de l'Expédition; dans une sixième, s'ils étaient morts ou avaient été tués en Égypte ou en Syrie; dans une septième enfin, s'ils ont coopéré activement à la *Description de l'Égypte*.

Il est intéressant de remarquer que, à l'époque de la création de l'Institut, l'âge moyen des membres était voisin de trente-huit ans. Deux ans plus tard, au début de l'an IX, par suite des départs et des décès, cet âge était tombé à trente-six ans environ.

LISTE NOMINATIVE

Noms	Epoque de la désignation	Sections	Age en 1798 ans	Partis	Morts	Coopérateurs de la Description
Andréossi	F	M	38	oui	—	oui
Beauchamp	U	P	46	oui	—	—
Berthollet	F	P	50	oui	—	oui
Bonaparte	O	M	29	oui	—	—
Boudet	U	P	50	—	—	oui
Bourrienne	U	EP	29	oui	—	—
Caffarelli	F	EP	42	—	oui	oui
Champy Père	O	P	?	—	—	—
Collet-Descotils	O	P	25	oui	—	oui
Conté	O	P	33	—	—	oui
Corancez	U	EP	28	—	—	oui
Costaz	F	M	32	oui	—	oui
Denon	O	LA	51	oui	—	—
Desaix	U	?	30	oui	—	—

Noms	Epoque de la désignation	Sections	Age en 1798 ans	Partis	Morts	Coopérateurs de la Description
Desgenettes	F	P	36	—	—	oui
Dolomieu	P	P	48	oui	—	—
Dubois A.	O	P	42	oui	—	—
Dugua	U	EP	58	oui	—	—
Dupuy V.	U	?	21	—	—	—
Dutertre	O	LA	45	—	—	oui
Fourrier	O	M	30	—	—	oui
Geoffroy	F	P	26	—	—	oui
Girard	O	M	33	—	—	oui
Gloutier	O	EP	?	—	oui	—
Jacotin	U	EP	33	—	—	oui
Kléber	U	LA	45	—	oui	—
Lancret	U	M	24	—	—	oui
Larrey	U	P	32	—	—	oui
Le Père G.	U	?	31	—	—	oui
Lepère J.B.	U	LA	37	—	—	oui
Le Père J.M.	O	M	35	—	—	oui
Leroy	O	M	51	—	—	—
Malus	O	M	23	—	—	oui
Monge	F	M	52	oui	—	oui
Norry	O	LA	42	oui	—	oui
Nouet	O	M	48	—	—	oui
Parseval	O	LA	39	oui	—	—
Poussielle	O	EP	34	oui	—	—
Protain	U	LA	34	—	—	oui
Quesnot	O	M	?	oui	—	—
Raffeneau-Delile (Alire)	O	P	20	—	—	oui
Don Raphaël	O	LA	40	—	—	—
Redouté	O	LA	32	—	—	oui
Reynier	U	EP	27	oui	—	oui
Rigel	U	LA	26	—	—	—
Rigo	U	LA	?	oui	—	—
Ripault	U	LA	23	oui	—	—
Savigny	U	P	21	—	—	oui
Say (Horace)	O	M	?	—	oui	oui
Sucy	O	EP	?	oui	—	—
Sulkowski	O	EP	?	—	oui	—
Tallien	O	EP	29	oui	—	—
Venture	O	LA	56	—	oui	—
Totaux				22	6	28

Oeuvre scientifique et technique des membres de la Commission des Sciences et Arts et de l'Institut d'Égypte.

Il serait peu logique et du reste difficile d'étudier séparément l'activité scientifique et technique de la Commission des Sciences et Arts et celle du premier Institut d'Égypte. Aussi bien, et nous l'avons souligné, les civils les plus marquants appartiennent à la fois aux deux compagnies. Ce qui est certain c'est que l'œuvre accomplie fut considérable, et il ne saurait être question ici que de la résumer très brièvement.

La lecture des tableaux précédents a montré que l'état-major scientifique de l'expédition était composé d'hommes très jeunes qui, pour la plupart, étaient venus de leur plein gré, sans même connaître le but du voyage qu'ils accomplissaient, poussés par le goût de l'aventure. D'autre part, ils avaient été soigneusement choisis, et ce n'est pas par hasard qu'il se trouvait parmi eux autant de polytechniciens et d'anciens polytechniciens. Ils réagirent presque tous, dans ce pays encore mystérieux pour les Européens, en admirant sans réserve ces monuments qu'ils découvraient et en désirant faire connaître à leurs compatriotes les merveilles qu'ils voyaient.

Dans l'introduction à la «Description générale de Thèbes» Jollois et de Villiers du Terrage, jeunes ingénieurs aussi experts dans l'art de manier la plume et le crayon que dans celui de résoudre les équations les plus compliquées, ce qui ne les empêchait pas d'avoir lu Bossuet, Jollois et de Villiers du Terrage se sont exprimés dans les termes suivants (1) :

«...Nous partions tous les jours, au lever du soleil, pour nous livrer à des travaux qui, entrepris durant d'excessives chaleurs, nous eussent paru extrêmement pénibles dans toute autre circonstance où nous n'aurions pas été soutenus par l'enthousiasme que nous inspirait la vue des ruines. Nous éprouvions quelque plaisir à penser que nous allions transporter dans notre patrie tous les produits de l'antique science et de l'industrie des Égyptiens; c'était une véritable conquête que nous allions essayer au nom des arts. Nous allions enfin donner, pour la première fois, une idée exacte et complète de monuments dont tant de voyageurs anciens et modernes n'avaient pu parler que de manière peu satisfaisante. Nous allions réaliser les vœux qu'exprime au sujet de l'Égypte le plus grand de nos orateurs, en ces termes remarquables: «Quelle puissance et quel art a fait d'un

(1) Description de l'Égypte, Tome II de l'Édition Panckoucke, page 10 et 11.

tel pays la merveille de l'univers, et quelles beautés ne trouverait-on pas, si on pouvait aborder la ville royale, puisque si loin d'elle on trouve des choses si merveilleuses... Quels attraits, quels charmes secrets ne présente pas la vue de ces ruines? On ne recherche pas ce spectacle sévère par une curiosité stérile et momentanée; on y est conduit par une passion ardente et vive, qu'il faut avoir éprouvé pour s'en faire une juste idée.

D'autre part, savants, ingénieurs et naturalistes étaient placés dans d'excellentes conditions pour étudier avec fruit : vivant très souvent ensemble, partageant les mêmes périls, ces hommes de formations différentes, en se fréquentant, purent échanger leurs idées, confronter les hypothèses et les explications qu'ils élaboraient, et le tout d'une manière aussi peu livresque que possible.

Les généraux en chef qui se succédèrent leur donnèrent toutes les facilités nécessaires à leurs travaux, provoquèrent même l'organisation de ces commissions chargées de la reconnaissance méthodique de l'Égypte; les plus importantes furent celles dirigées par Girard, Fourrier, Costaz qui se consacrèrent à la Haute-Égypte; mais d'autres explorèrent le delta, s'engagèrent même parfois dans les déserts, cependant que Coutelle et Rozière n'hésitèrent point à se rendre sans escorte au Sinaï.

Les questions médicales et chirurgicales retinrent toute l'attention de Desgenettes, de Larrey et de leurs dévoués subordonnés dont beaucoup moururent victimes de leur dévouement professionnel. Trois naturalistes de grand mérite: Geoffroy Saint-Hilaire, Savigny et Alire Raffeneau-Delile accomplirent un prodigieux labeur en rassemblant les échantillons les plus variés de la faune et de la flore d'Égypte qu'ils étudièrent et décrivent minutieusement. Il serait injuste de ne pas faire mention des travaux d'érudition d'un Jaubert, d'un Marcel, d'un Delaporte. Il ne faut oublier de citer ni les mémoires du muséographe Villoteau ni ceux de l'administrateur des finances Estève.

Il est certain, pourtant, que les travaux les plus importants sont ceux des ingénieurs. Nous n'en donnerons qu'une seule preuve, d'autant plus précieuse que l'on sait que les ingénieurs ont coutume d'agir plus encore que d'écrire ou de parler : sur quarante-deux auteurs de mémoires dans la *Description de l'Égypte*, l'on ne compte pas moins de vingt ingénieurs ou techniciens qui composèrent ensemble quatre-vingt-neuf mémoires sur un total de cent-cinquante-quatre insérés dans la *Description*.

Alors que certains de leurs collègues essayaient de quitter l'Égypte, les ingénieurs restaient à leur poste, en groupes compacts, et travaillaient de leur mieux, chacun dans sa spécialité.

Sous la direction de Testevuide, puis sous celle de Jacotin, les ingénieurs géographes dressèrent les plans au millième d'Alexandrie et du Caire, puis la carte au cent-millième de toute l'Égypte et d'une partie de la Palestine et de la Syrie.

Les ingénieurs des Ponts-et-Chaussées s'efforcèrent de distribuer les eaux du Nil de façon aussi parfaite que possible en faisant curer les drains et les canaux, en réparant digues et levées de terre. Un certain nombre procédèrent au nivellement de l'Isthme de Suez. Oh, sans doute, Le Père et ses compagnons commirent une erreur de neuf mètres au cours de leurs travaux, mais les conditions dans lesquelles ils opérèrent sont autant de circonstances atténuantes.

Conté et Champy, assistés d'un personnel de maîtrise d'élite, réalisèrent de véritables prodiges: en quelques mois, l'on installa des moulins à vent, des boulangeries, des tanneries, des manufactures de drap, des filatures de laine et de coton, des fabriques de papier, de chapeaux et de mille autres objets utiles.

Enfin, et surtout, ce sont de jeunes ingénieurs: du Bois-Aymé, Chabrol de Volvic, Jomard, Jollois, Lancret, de Rozière, Saint-Genis, de Villiers du Terrage qui, se muant spontanément en archéologues, bien souvent malgré leurs chefs, décrivent et dessinèrent les temples et les palais pharaoniques avec un soin, une minutie et une conscience qui, aujourd'hui encore, ne peuvent pas ne pas arracher des marques d'admiration aux plus indifférents. Ces ingénieurs étaient pleins du désir de connaître et de faire connaître à d'autres ce qu'ils avaient vu: sans relâche, ils prenaient des notes, dessinaient, mesuraient, calculaient.

Sans doute, en rentrant dans leur patrie, les ingénieurs de l'Expédition firent de savantes recherches dans les in-folios poudreux; l'on peut même se demander si l'un d'eux, Edme-François Jomard, n'en fit pas trop; mais, à cette exception près, le contact direct avec les réalités a donné une vie étonnante à leurs travaux que l'on peut lire encore avec intérêt aujourd'hui, et ceci n'est pas un mince éloge.

*
**

En résumé, nous croyons que de l'exposé sommaire qui précède l'on peut retenir deux choses: d'abord que les ingénieurs jouèrent un rôle éminent parmi les membres de la Commission des Sciences et Arts et ceux de l'Institut; ensuite et surtout, que tous ces hommes, qui s'intéressèrent de toute leur âme aux monuments, aux sites, aux curiosités, aux beautés de la vallée du Nil, qui se penchèrent avec tant de sollicitude sur les travaux des fellahs et des artisans, qui eurent les rapports intellectuels les plus suivis avec les savants et les lettrés du Caire et des autres villes, aimèrent profondément l'Égypte, et contribuèrent à la faire connaître et aimer au dehors. Il est donc juste que, en Égypte même, leur œuvre soit exaltée et que leurs noms ne tombent pas dans l'oubli. (*A suivre*).

JEAN-EDOUARD GOBY.

Le Théâtre d'Edouard Bourdet

par **Marcel Thiébaud**

Aucun auteur dramatique n'a connu un succès aussi continu et complet qu'Edouard Bourdet. Sa psychologie, sa légèreté, son humour en même temps que son sens inné du choix du sujet, des traits les plus significatifs, des mots qui portent. Son sens de l'humour est devenu proverbial.

Avec tout ce bagage il a parcouru toute la gamme des situations mondaines et amoureuses, les transposant toujours dans le domaine comique et peut-être même moral.

Le théâtre d'Edouard Bourdet restera.

La mort d'Edouard Bourdet a provoqué une vive émotion dans les milieux de théâtre et les cercles littéraires. Depuis quelque trente ans, en effet, la représentation des pièces de Bourdet était pour les Parisiens une des manifestations symboliques de la vie de leur ville. «Avez-vous vu la pièce de Bourdet?», était une de ces phrases-bouées auxquelles on s'accroche avec frénésie, quand on se trouve dans un dîner à côté d'une personne qu'on connaît peu et avec laquelle on ne sait comment engager la conversation.

Il faut dire qu'à leur mérite propre les comédies de Bourdet ajoutaient toutes sortes d'attraits : depuis l'autre guerre, elles étaient jouées à la Michodière, c'est-à-dire sur une des scènes les plus connues et les plus avenantes de la capitale. Le plus souvent, elles étaient interprétées par deux acteurs qui étaient aussi populaires l'un que l'autre : Victor Boucher, qui tenait les rôles de braves garçons raisonnables avec tant d'originalité dans la voix et dans le geste que les imitations de Victor Boucher étaient devenues un numéro à succès de toutes les boîtes de nuit où les acteurs viennent entre les tables des soupeurs présenter des parodies — et Madame Marguerite Deval, «dame d'âge aujourd'hui», qui, avec sa voix acide, ses gestes rapides et menus, son impétuosité inapaisable, charmait et charme encore les salles les plus diverses par les compositions qu'elle réalise du personnage «femme du monde impétueuse, spirituelle et autoritaire».

A ces deux noms, il faut joindre celui d'Yvonne Printemps, la plus gracieuse de nos «Colombines», et celui de Michel Simon, dont le comique nonchalant et gouailleur est irrésistible.

Pour comprendre la situation qu'a occupée Bourdet dans le théâtre français, il faut se référer à l'année 1910, qui fut celle de son premier succès «Le Rubicon». A cette époque un des hommes qui occupait dans la littérature dramatique la situation la plus éminente était Henry Bataille.

Or, le théâtre d'Henry Bataille est un théâtre d'amour — entendons-nous, car il n'y a presque jamais de pièces de théâtre sans amour, un théâtre où les scènes d'amour étaient traitées avec une complaisance inépuisable, larmes dans la voix, attendrissement sur des souvenirs, lamentos de violons dans les coulisses. C'était le triomphe de l'apitoiement sentimental. Or, on sait que tous les triomphes provoquent infailliblement une réac-

tion. Toute une partie du public, la plus grande partie de la critique gémissaient alors : «Quand cesserons-nous de voir jouer deux fois par semaine la même scène d'amour? car Bataille, comme tous les hommes à succès, avait trouvé de nombreux imitateurs.

«Le Rubicon» prouva, d'emblée que le jeune Edouard Bourdet entendait s'engager dans une voie toute différente. Au lieu de considérer l'amour en soi, l'amour absolu, Bourdet s'avisait que l'amour en réalité revêt, selon les divers milieux sociaux où il exerce ses ravages, une forme tout à fait différente. Si l'on pouvait lire dans le fond des cœurs, peut-être constaterait-on que les gens du Faubourg Saint-Germain éprouvent des sentiments assez proches de ceux que connaissent les rôdeurs de la rue de Lappe. Mais tout le monde sait que les manifestations en sont bien différentes. C'est sur ces différences qu'Edouard Bourdet a mis l'accent. Chacune de ses pièces nous transporte dans un nouveau milieu social, et chacune nous révèle une «mode» d'amour différente. Le théâtre de Bourdet est donc, avant tout, un théâtre de mœurs.

Dans la grande majorité des cas, les groupes sociaux présentés par Bourdet sont riches ; certains mêmes sont des groupes assez fermés, assez ... particuliers. Aussi certaines de ses comédies contenaient-elles des allusions que le Parisien comprenait fort bien, mais qui pouvaient échapper à des spectateurs provinciaux ou étrangers. L'expérience a prouvé pourtant qu'il était tout à fait inutile de saisir ces sous-entendus pour apprécier la puissance comique des œuvres. En effet, on a tiré de plusieurs pièces de Bourdet des films qui ont enchanté, au fond de la province, les spectateurs les moins informés. D'ailleurs, pour porter la question sur un plan général, s'il est vrai que certaines pièces (les grands chefs-d'œuvre de l'art dramatique) peuvent être comprises en tout pays, parce qu'elles mettent l'accent sur des sentiments universels, des sentiments purs, la jalousie d'Othello, l'hypocrisie de Tartuffe, l'amour de Roméo étant aussi aisément intelligibles dans le Far West ou la Pampa qu'à Londres ou à Paris, il n'est pas moins vrai que les tableaux de mœurs réussis peuvent plaire même dans les pays les plus éloignés de leur terre d'origine. La peinture des salons pétersbourgeois dans «Guerre et Paix» intéresse le lecteur parisien, bien que les préoc-

cupations du «monde» russe vers 1850 lui soient fort étrangères. Et de même, dans le domaine du roman, les tableaux de Proust enchantent tous les lecteurs, même s'ils n'ont jamais pénétré dans le Faubourg Saint-Germain. La raison en est aisément intelligible: dans les milieux les plus fermés, la psychologie humaine reste au fond la même; et l'on n'a aucun mal à trouver dans les classes sociales les plus diverses, des types correspondant à un Baron de Charlus ou à une duchesse de Guermantes. Aussi, pouvons-nous dire que le théâtre de Bourdet, bien qu'il soit, en un certain sens, spécifiquement parisien, et le plus souvent «mondain», n'en est pas moins susceptible d'être goûté par les amateurs de tous les pays.

La pièce de Bourdet qui a obtenu le plus grand et le plus légitime succès, c'est le «Sexe faible». (Elle a été jouée en 1929). Le sexe dont il s'agit est le masculin. Mais les mâles qui nous sont présentés n'ont pas été choisis au hasard; ils appartiennent à une société internationale, qui dépense beaucoup d'argent, vit à Biarritz ou sur la Côte d'Azur, et à Paris tient ses assises au Ritz, place Vendôme. En vérité l'hôtel n'était pas nommé, mais tout le monde le reconnaissait, et tout le monde reconnaissait aussi un certain maître d'hôtel, dont nous tairons ici le nom et que Bourdet appela Antoine. Cet Antoine est la providence des familles, des couples et des célibataires. Il connaît tous les clients, tous leurs besoins, tous leurs secrets... et, avec une grande bonté, il se tient à la disposition des personnes qui connaissent des difficultés. Ce sont surtout de très beaux jeunes gens, d'une grâce incontestable et d'un machiavélisme un peu enfantin, qui cherchent à se faire épouser par de riches héritières. Une des drôleries de cette comédie éblouissante d'esprit est que ces beaux jeunes hommes, qui attendent de la femme fortune et bonheur, agissent et parlent comme agissaient et parlaient dix ans plus tôt les femmes. Et les femmes, à leur tour, se comportent à leur égard comme font trop souvent les hommes à l'égard des femmes. Certaines jeunes filles, débarquées de New-York, se flattaient de bénéficier des bonnes grâces de ces Adonis, sans les épouser — et eux se dérobaient à toute étreinte et tenaient la dragée haute à leurs partenaires, pour les décider au mariage. Pour triompher de cette résistance, les dames lançaient hypocritement des promesses qu'elles étaient bien décidées à ne pas tenir, et offraient le soir, dans leur chambre, de petits soupers fins au cours desquels elles espéraient bien que ces Messieurs, troublés par le champagne, perdraient la tête.

Avec de pareilles données, sans doute, on pourrait composer une comédie vulgaire, mais la grâce de l'invention, la fantaisie, l'esprit qui anime le dialogue préservent aisément l'auteur d'un pareil péril. Ce qu'il y avait de piquant dans ce chapelet de pittoresques aventures, c'est que ces jeunes gens étaient parfaitement inconscients de leur turpitude. Ils atteignaient même, le plus gentiment du monde, un niveau d'inconscience qui finissait par les rendre, mon Dieu, presque sympathiques. Et lorsqu'un certain Manuel soupirait: «Il serait mieux pour ma mère de me voir mort que vivant dans le concubinage»; ou encore: «Je le vois maintenant, que pour un homme qui a le malheur d'être joli-garçon, il est dif-

ficile de rester honnête», la salle éclatait de rire sans manifester aucune indignation. Elle savait pourtant que le brave Manuel refusait le concubinage parce qu'il n'assure pas l'avenir, et que ce qu'il appelait «être honnête», c'était d'épouser la femme qu'on aime — quand elle est pauvre — mais elle percevait aussi que ces jeunes aventuriers du Ritz étaient aussi naturels, aussi irresponsables que des oiseaux... C'est là un des traits essentiels du théâtre de Bourdet: il est satirique sans doute, mais il n'y a jamais dans cette satire la moindre amertume. Bourdet était un



EDOUARD BOURDET

homme d'une grande bonté, et le dernier mot de sa philosophie était l'indulgence...

Le milieu décrit par Bourdet dans «Fleur des Pois» ne vit pas à une bien grande distance des salons où se démènent les représentants du «Sexe faible». Il est plus essentiellement parisien, (tout en n'englobant que des groupes fort restreints) et terriblement snob. L'amour ne s'y vend pas, mais... il se trompe de direction. Il est bien difficile d'évoquer les prodigieuses cocasseries imaginées par Bourdet pour rendre sensible le ridicule de ses coteries et surtout le ridicule de l'esprit de coterie lui-même, déformation ou maladie universelle, celle-là, qui porte à attribuer une valeur exceptionnelle à certains incidents qui en fait n'ont de valeur que pour quelques personnes. Dans ce champ, les trouvailles de Bourdet étaient éblouissantes, et il suffit de pénétrer dans n'importe quel cercle fermé (groupe sportif, académie de billard ou Institut) pour constater qu'elles ont une portée très générale.

«Vient de paraître» introduisait le public dans le milieu des éditeurs et des écrivains. On y retrouve les mêmes caractères que dans le «Sexe faible» ou «Fleur des pois». C'est, en effet, une comédie de mœurs parisiennes, où l'on assiste à certaines manœuvres organisées autour des prix littéraires, manœuvres qui, ce n'était un mystère pour personne, avaient été brillamment montées à l'époque par l'éditeur X et l'éditeur Y. Mais, c'est aussi une étude de la psychologie des écrivains qui a une valeur générale, car en tout pays les écrivains ont coutume de vivre leurs aventures d'amour d'une manière assez spéciale; ils tirent de leurs bonnes fortunes des romans de trois cents pages, et de leurs étreintes des pièces en cinq actes.

«Les temps difficiles» nous faisaient pénétrer dans certains milieux industriels où les inclinations sentimentales les plus sincères sont traitées avec la plus parfaite désinvolture, le mariage ne paraissant agréable que s'il permet d'allier deux affaires semblables ou rivales. Et tant pis si une ravissante et tendre jeune fille en arrive, victime de cette méthode, à épouser, bien malgré elle, un monstre bégayant et à demi-gâteux.

Un des plus étourdissants succès de Bourdet fut la «Prisonnière» où il ne craignait pas de prendre pour héroïne une femme qui n'éprouvait de «sentiment» que pour les personnes de son sexe. Mais, le sujet était traité avec tant de discrétion et de finesse que le moraliste le plus rigoureux n'y trouvait rien à redire, cette évocation psychologique étant, par ailleurs, plus faite pour donner le dégoût de ce vice que pour faire naître à son endroit de fâcheuses curiosités. Bourdet n'avait certes aucune des intentions propagandistes qu'on a vu s'étaler, de l'autre côté de la barricade, par M. André Gide.

Cette discrétion, ce suprême tact, Bourdet a eu l'occasion de les manifester aussi dans une pièce historique, «Margot», qui évoquait la charmante reine Marguerite de Navarre, dont le tort fut d'aimer non son infidèle mari Henri IV, mais son propre frère le roi Henri III.

L'amour, on le voit, rencontre dans le théâtre de Bourdet plus d'obstacles que de facilités. Quand la société ou la morale ne sont pas là pour le contrarier, c'est l'âge qui s'en charge. Pierre est trop vieux pour Marianne dans «Hyménée», Francine pour Antoine, dans «L'heure du Berger». Et le moindre malheur n'est pas de tomber sur une femme ravissante et délicieuse qui a voné à la gloire de sa famille un culte si délirant qu'elle réussit à empoisonner la vie de son mari («Père»).

Voilà, dira-t-on, des sujets de drame. Bourdet en a tiré des comédies, par une sorte de mouvement de défense naturelle. D'humeur naturellement triste, il réagissait contre ses propres dispositions par l'esprit et la gaieté. C'était une sorte de cure dont tout le monde bénéficiait. Et avec une adresse étourdissante, il parvenait à tirer des données les plus noires des scènes incroyablement comiques. C'est ainsi qu'un jour, ayant choisi ses personnages dans un milieu de redoutables coquins, pour qui le vol avec effraction ne représentait qu'une occupation innocente entre toutes et qui ne reculent pas, quand il faut, devant des gestes plus graves encore, il réussit à éclairer si comiquement leur psychologie et tiré un si heureux parti de leur pittoresque argot que «Fric-Frac» fut le plus franc de ses succès de rire.

Mais la qualité maîtresse de Bourdet était peut-être l'ingéniosité dans la composition. C'était un merveilleux architecte de théâtre. La construction de ses pièces, la solidité de leur charpente, l'aisance avec laquelle il organisait son action ont toujours fait l'admiration des spécialistes (De ce point de vue, par exemple, la «Prisonnière» est un chef-d'œuvre). Cette science du théâtre apparaissait aussi dans les mots d'un comique profond que Bourdet savait faire jaillir — réparties qui n'avaient rien à faire avec cet esprit superficiel qu'on appelle l'esprit des planches, mais révélait soudain l'abîme qui sépare certains êtres du sens commun, et, en même temps qu'ils provoquaient la surprise, déclenchaient le rire. Le théâtre de Bourdet est un théâtre riche en types humains, en inventions, en péripéties, en observations psychologiques et sociales. Avec les éléments rassemblés dans chacune de ses pièces, on aurait pu faire un gros roman. Mais de toute cette richesse, il savait n'extraire que l'essentiel: les traits les plus significatifs, les mots qui portent. Il avait un sens infaillible du choix.

La pièce que Bourdet préparait au moment de sa mort — qui fut subite — n'étant pas terminée, on va, pour célébrer sa mémoire, jouer au Théâtre de la Michodière une de ses anciennes comédies. Ce n'est là, pensons-nous, que la première de nombreuses reprises. Car, dans la limite où un contemporain a qualité pour formuler, sans imprudence, pareils jugements, nous croyons pouvoir dire que l'œuvre de Bourdet n'est pas de celles qui doivent leur succès à une mode passagère: il y a en elle une solidité et une force qui assureront sa durée.

MARCEL THIEBAUT.

Une grande querelle littéraire

Jean-Paul Sartre "Le Philosophe du Néant"

par **André Rousseaux**

Nous assistons en ce moment à la première querelle littéraire qui se soit ouverte depuis la guerre. Elle n'est pas médiocre. C'est une querelle philosophique, qui met en jeu les valeurs essentielles de l'homme. On dispute ferme aujourd'hui, à Paris, autour du système qu'expose et que propage l'œuvre de Jean-Paul Sartre.

C'est deux ou trois ans avant la guerre que Sartre a publié son premier livre, *La Nausée*. On y reconnut, d'emblée, un grand talent d'écrivain. En même temps, les lecteurs soucieux de moralité, à tout le moins de littérature tonique, s'inquiétaient de l'univers déprimant où ce nouveau romancier les faisait entrer. On n'avait jamais vu de monde aussi désespéré et aussi désespérant que celui qu'il leur ouvrait. Cette impression ne devait pas être affaiblie par le recueil de nouvelles qui suivit, sous le titre *Le Mur*.

Vint la guerre. M. Jean-Paul Sartre continua d'exercer ses fonctions de professeur de philosophie dans un lycée de Paris. En même temps, il participait aux travaux du Comité National des Écrivains, fondé par la Résistance, dans la clandestinité. Enfin, il faisait représenter, en 1942 et en 1944, deux pièces de théâtre, *Les Mouches* et *Huis-clos*. L'une et l'autre ont eu un grand succès. Cependant, les esprits moraux que les romans de Sartre avaient choqués l'étaient encore plus par son œuvre dramatique. Du désespoir on passait à la putréfaction. Dans *Les Mouches*, où Sartre a exprimé ses idées à travers le vieux mythe d'Orèste et d'Electre, on entend le chœur des Erinnyes chanter :

Nous nous poserons sur ton cœur pourri comme
[des mouches sur une tartine,
Cœur pourri, cœur sanieus, cœur délectable,
Nous butinerons comme des abeilles le pus et la
[sanie de ton cœur.

Et, dans *Huis-clos*, Sartre nous montre après leur mort trois misérables, un déserteur, une infanticide, une lesbienne, qui mettent une activité infernale à s'entre-détruire par la sécrétion réciproque du mal qu'ils ont en eux.

Mais, j'ai tort de prendre ici le ton réprobateur du moraliste. Il s'agit de philosophie, et tous ces ouvrages littéraires ne sont que les illustrations d'un système de pensée. Celui-ci est exposé dans le livre le plus important de Sartre à l'heure actuelle, un traité philosophique de sept cents pages, *L'Être et le Néant*.

Il n'est pas question de donner un aperçu de cette philosophie dans un article de revue, M. Sartre raille les journalistes qui effleurent ou qui égratignent ses idées d'une plume rapide, et il a raison. Comme sa philosophie connaît en ce moment une certaine vogue, Paris ne manque pas de personnes des deux sexes qui vous parlent de l'*en-soi* et du *pour-soi* avec autant de gravité et d'ignorance qu'elles en avaient, il y a quinze ans, pour parler de la physique des *quanta*, ou, il y en a vingt, de la poésie surréaliste. Si on les pressait de s'expliquer, on les mettrait sûrement dans l'embarras.

Pour ce qui est de l'*en-soi*, à la rigueur, cela irait encore. Voici la chose en deux mots. L'être en soi est ce qu'il est, et cette existence n'est rien que d'absurde, — bien pis, 'décourageant, 'de nauséeux. C'est le thème même de *La Nausée*. «C'est donc ça, la Nausée: cette aveuglante évidence?... Maintenant, je sais: j'existe — le monde existe et je sais que le monde existe. C'est tout. Mais ça m'est égal.» Non seulement l'homme que nous présente Sartre n'a pas le goût d'exister, mais il en a le dégoût: «Nous étions un tas d'existants gênés, embarrassés de nous-mêmes, nous n'avions pas la moindre raison d'être là, ni les uns, ni les autres; chaque existant, confus, vaguement inquiet, se sentait de trop par rapport aux autres. *De trop*: c'était le seul rapport que je pusse établir entre ces arbres, ces grilles, ces cailloux... Moi aussi, j'étais de trop... Ma mort même eût été de trop... J'étais de trop pour l'éternité».

Avec le *pour-soi*, commenceraient les difficultés. Certes, on pourrait s'étayer sur tel passage de *L'Être et le Néant*, où Sartre lui-même nous dit que l'être *en soi* est ce qu'il est, tandis que, dit-il, le *pour-soi* «est ce qu'il n'est pas et n'est pas ce qu'il est». Il est ce qu'il désire être, et c'est dans la direction de ce désir que va jouer, comme dit un critique de Sartre, «l'instinct de s'approprier le monde, en s'efforçant d'user les choses, de les consommer, de les détruire». On voit quelles subtilités s'ouvrent aux philosophes qui entendent démêler les vérités de l'existentialisme et de la néantisation. Mais, ce qui frappe le plus le lecteur qui aborde l'œuvre de Sartre de son côté littéraire (romans et théâtre) plutôt que dans sa matière proprement philosophique, c'est cette force destructrice qui l'anime. Je ne sais pas si les désirs du *pour-soi*, qui tentent de combler

le vide de *l'en-soi*, assureront le triomphe de l'être sur le néant, ou le contraire. Mais, je vois bien que ces désirs, chez les personnages de Sartre, ne s'exercent guère que de façon corrosive et dissolvante. Oreste, dans *les Mouches*, pour rentrer dans une vie qui le satisfasse, se trace ce programme :

« Ah ! s'il était un acte, vois-tu, un acte qui me donnât droit de cité parmi eux, si je pouvais m'emparer, fût-ce par un crime, de leurs mémoires, de leur terreur et de leurs espérances, pour combler le vide de mon cœur, dussé-je tuer ma propre mère !... »

Et après son crime, il dira :

« Mon crime est bien à moi. Je le revendique à la face orgueilleuse du soleil. Il est ma raison de vivre et mon orgueil. »

L'être guetté par le néant ne parvient à s'affirmer, chez Jean-Paul Sartre, que par le mal. C'est ce qui a soulevé, contre Sartre, la protestation de certains critiques.

L'offensive est venue surtout du côté catholique. M. Gabriel Marcel, les théologiens de Fribourg, ont condamné l'athéisme de Jean-Paul Sartre et sa haine de la créature humaine. Dans la grande revue catholique, les *Etudes*, Melle Jeanne Mercier a fait à Sartre le reproche d'avoir « délibérément néantisé Dieu, en l'identifiant à la plus orgueilleuse jouissance de nous-mêmes, à l'amère délectation du mal ». Et, dans cette étude, intitulée *Le Ver dans le Fruit*, elle va plus loin, en ajoutant : « Et comme si le vrai Dieu n'était pas assez irrémédiablement perdu, M. Sartre a coupé toute issue vers lui, en pervertissant chacune de nos voies : la connaissance, la liberté, le sens moral, et jusqu'à l'inquiétude ». Du moins, de ces accusations, l'importance de l'œuvre de Sartre ne sort-elle pas diminuée, au contraire. On ne la prendrait pas si vivement à partie si on ne la considérait pas comme un danger puissant.

Cette importance est encore mieux consacrée par les admirateurs de Jean-Paul Sartre. Pour eux, *l'Etre et le Néant* marque une nouvelle étape de la philosophie, plus remarquable et plus décisive que ne fut l'étape bergsonienne. Certains ne craignent même pas de mettre Sartre au-dessus de Bergson, en disant que celui-ci n'a fait que polariser dans son œuvre un contact d'idées qui passait dans son époque. Tandis que Sartre serait un pionnier qui devance la sienne. Tel est, dans la revue *Esprit*, l'avis de Mme Claude Edmonde Magny — qui pousse loin sa démonstration. Elle voit la preuve que Sartre est à l'avant-garde de la pensée contemporaine dans le fait que *l'Etre et le Néant* est écrit dans une langue pas toujours pénétrable au lecteur de bonne volonté. « Il faut bien créer un langage nouveau, s'écrie-t-elle, quand on fait une révolution de la pensée ». Ceci, pour répondre à l'allégation que la pensée la plus profonde du nouveau philosophe s'exprime dans un jargon.

Le plus intéressant de ces controverses est la part que Sartre lui-même y a prise. Il a répondu, dans l'hebdomadaire *Action*, à certains de ses adversaires. A ceux qui s'étonnaient que le philosophe du désespoir et de l'angoisse prit souvent la plume d'un écrivain d'action, il a dit : « De même que l'angoisse ne se distingue pas du sens

des responsabilités, le désespoir ne fait qu'un avec la volonté, avec le désespoir commence le véritable optimisme ». A ceux qui l'accusaient de travailler dans l'ordure, il a déclaré : « Je me méfie des gens qui réclament que la littérature les exalte en faisant étalage de grands sentiments, qui souhaitent que le théâtre leur donne le spectacle de l'héroïsme et de la pureté. Au fond, ils ont envie qu'on leur persuade qu'il est aisé de faire le bien. Eh bien ! non ! ce n'est pas aisé ». Et il conclut : « L'existentialisme n'est pas une délectation morose, mais une philosophie humaniste de l'action, de l'effort, du combat, de la solidarité ».

J'avoue que ce dernier mot, de *solidarité*, me laisse un peu rêveur. La dernière pièce de M. Sartre, *Huis-clos*, qui montre la solidarité dans le mal élevée à son paroxysme, contient ce mot terribles « L'Enfer, c'est les autres ». Je ne doute pas que le philosophe du Néant ne puisse être un homme d'action, mais je vois sa philosophie affreusement privée d'amour. Je n'insiste pas, d'ailleurs. M. Sartre, au cours d'un récent voyage en Amérique, a publié des articles qui plongent dans la réalité beaucoup plus que dans le néant. Si bien qu'il faudrait soumettre finalement sa philosophie à cette alternative : ou bien elle n'a pas l'importance nocive qu'on lui attribue, ou bien c'est un luxe de l'esprit, sans incidence réelle sur les faits. Ce qui, de toutes façons, est trop irrévérencieux pour la philosophie, pour que j'ose me prononcer.

ANDRÉ ROUSSEAU

F É COLES
F A X

LANGUES VIVANTES
COMMERCE - COMPTABILITÉ
STÉNO - DACTYLO

LE CAIRE - 1, Avenue Fouad 1er
ALEXANDRIE - 30, Bld. Zaghloul
HELIOPOLIS - 10, Bld. Abbas
PORT-SAID - 14, Rue Eugénie
TANTAH - Midan El-Saa

Deux traductions qui font penser

par **Gabriel Marcel**

La littérature étrangère a toujours joué un rôle important dans la culture française ; mais en ce moment une sorte de xénophobie paraît envahir l'Europe entière où l'on semble vouloir se recroqueviller en soi. Aussi, les traductions d'ouvrages étrangers ne sont pas très nombreuses, pour ne pas dire nulles, et c'est pourquoi il faut considérer avec intérêt celles faites des ouvrages de Thomas Mann «Charlotte à Weimar» et de Franz Werfel «Cieux regagnés», qui sont non seulement d'à-propos, mais aussi majeurs d'intérêt.

Paris, Juillet 1945.

Si on cherche à préciser la nature des menaces qui pèsent à l'heure présente sur la vie de la culture française, on est amené à faire les remarques suivantes: le type particulier d'épreuves qu'a subi la France et les conditions même dans lesquelles la guerre s'est terminée en Europe auront sans aucun doute contribué à y créer un assez fort courant de xénophobie. Les Français sont certainement enclins d'une façon générale à penser qu'on ne les comprend pas, qu'on ne leur rend pas justice, qu'on les jalouse tout en affectant de les considérer comme un peuple vieilli qui a accompli sa destinée. J'ajouterai que beaucoup de ceux qui reviennent après avoir vécu au loin, dans une promiscuité souvent fort pénible, avec des étrangers de toutes nationalités, sont d'ordinaire assez pénétrés du sentiment de leur supériorité sur cette multitude indistincte. Quoi qu'il faille penser de cette appréciation, il faut reconnaître qu'une telle disposition risquerait à la longue de rendre les Français incompréhensifs, voire imperméables.

Mais ce n'est pas tout; l'espèce de guerre civile internationale qui sévit depuis 1936 risque de se prolonger longtemps après la fin des hostilités. Cela veut dire que chacun tend à considérer comme ses concitoyens au-delà des frontières tous ceux qui adhèrent à sa propre idéologie; ainsi tend à se créer un sectarisme international qui exclut au fond toute intelligence véritable, et risque de se traduire par la simple diffusion d'un certain nombre de formules de plus en plus facilement acceptées.

De ces observations générales on doit conclure que le problème de la traduction prend aujourd'hui une acuité particulière; dans l'état de pénurie où nous sommes, il est de plus en plus nécessaires de choisir à bon escient les ouvrages étrangers à traduire. On peut ajouter en passant que les conditions matérielles de la vie permettent de moins en moins d'espérer voir paraître ces traductions accomplies qui comportent un effort authentique de recréation de l'œuvre traduite. L'éditeur hésitera en effet à payer la somme considérable que représente un pareil travail et qui vient s'ajouter aux frais que nécessite l'acquisition des

droits. Il suit de là qu'on devrait souhaiter la création d'un comité sans doute international de linguistes et de spécialistes (littérateurs, historiens, philosophes, etc.), qui ait qualité pour recommander périodiquement les livres qui justifieraient le plus sûrement de tels sacrifices. Ce comité ne pourrait-il pas se constituer dans le cadre existant des Pen-Clubs? Il ne faudrait pas sous-estimer le rôle que pourrait jouer une telle organisation dans la lutte indispensable contre un particularisme asphyxiant et une xénophobie mortelle.

Je voudrais aujourd'hui signaler deux livres qui ont été traduits récemment en français, et dont les auteurs sont vraisemblablement les deux plus grands écrivains de langue allemande à l'heure présente: je veux parler de «Charlotte à Weimar», de Thomas Mann, et des «Cieux perdus et regagnés», de Franz Werfel. Ces deux livres, vu les circonstances, n'avaient pu paraître dans le texte original qu'à Stockholm, au début de la guerre.

Se fondant, si je ne me trompe, sur un fait historiquement exact, Thomas Mann nous montre Charlotte Kestner, la Charlotte de «Werther», rendant visite à Goethe alors qu'elle-même a déjà passé la soixantaine. Cette donnée aurait semblé devoir fournir la matière d'un de ces courts récits où l'auteur naguère excella. Mais, cédant à ce besoin d'approfondissement, d'exploration en tous sens qui était déjà si clairement perceptible dans la «Montagne Magique» et dans les «Histoires de Jacob» le grand romancier est parti de cette anecdote pour procéder à une tentative de stéréométrie spirituelle peut-être sans analogue dans la littérature. Il s'agissait en effet pour lui, par une série de mesures ou de repérages particuliers, de nous donner une idée de cette prodigieuse personnalité qui s'appelle Goethe. Avant de remettre en présence du grand homme celle qu'il a immortalisée, il nous apporte le témoignage infiniment riche et nuancé d'un des familiers, Riemer, chez qui l'admiration se nuance d'un étonnement scandalisé et peut-être aussi d'une certaine lassitude excédée en face des exigences démesurées du poète; par l'intermédiaire d'Adèle Schoppenhauer, il projette une vive lumière sur la vie familiale de Goethe ou plus exactement sur cet Auguste que plus loin il mettra directement

en scène. Thomas Mann, après ces approches convergentes, nous livrera un monologue intérieur de Goethe, entrecoupé de dialogues entre lui et son secrétaire; et ce n'est que tout à la fin que se produira la rencontre tant attendue. Rencontre d'abord décevante, car la vieille femme commence par être impatientée par les façons de Goethe et surtout par l'atmosphère d'idolâtrie qui l'entoure; et ce n'est qu'à l'extrême fin du livre, dans la voiture qui a été la chercher au théâtre et où elle a la surprise de trouver Goethe en personne, qu'ils s'abandonnèrent tous deux pendant quelques instants fugitifs à tout ce que la situation comporte de lyrisme nostalgique.

Ce livre, d'une construction si savante, peut apparaître à bon droit, malgré certains développements inutiles, comme un des monuments d'une littérature crépusculaire sans doute, mais encore tout imprégnée d'une civilisation dont les représentants d'un art délibérément informe et inarticulé s'accordent à prédire et à saluer avec joie la prochaine disparition. Il reste à savoir si cette civilisation et la littérature où elle s'exprime ne risquent pas malgré tout d'entraîner avec elles dans l'abîme des valeurs suprêmes faute desquelles l'homme se dégrade irrémédiablement et tombe bien au dessous de l'animal; ne serait-ce pas là une des terribles leçons qui se dégagent du martyrologue d'Auschwitz ou de Mauthausen?

*
**

L'admirable roman de Franz Werfel, les *«Cieux perdus et regagnés»*, dont la traduction française n'a encore paru qu'à Londres, impose plus directement encore des réflexions analogues. C'est l'histoire d'une servante; mais que nous sommes loin du *«Cœur Simple»* de Flaubert, et de la littérature réaliste qu'il inaugure! Comme toujours chez Werfel, des profondeurs s'entr'ouvrent, où luisent des clartés métaphysiques. Teta Linek est depuis des années au service de la famille Argan, en qui s'incarnent ces traditions d'hospitalité affable et comme attendrie, ce sens exquis des nuances de l'âme et de la civilisation, cette prédestination à la musique et à la mélancolie, qui donnent un si vif attrait à l'élite viennoise du début du siècle. Toutefois, sous cette surface où se jouent les reflets irisés de la culture la plus raffinée, quel manque de foi et d'espérance! quel dénuement en un mot! Quand Philippe Argan, adolescent merveilleux, musicien passionné, succombe à un accident stupide, il est clair que ses parents ne savent où accrocher un espoir quelconque; il les a entraînés avec lui au fond d'un gouffre d'où rien ne leur permettra de sortir, sauf la misérable, la dérisoire accoutumance.

Teta Linek au contraire a engagé toute sa vie sur la promesse céleste; pour elle la vraie vie ne commence qu'après la mort; il convient donc de s'y assurer dès à présent une place de choix. Pour elle, ce qui doit se rapprocher le plus du séjour de béatitude, c'est «une sorte de capitale «suspendue, largement bâtie, se composant d'une «infinité de jolies pensions de famille, entourées «de vastes jardins, où chaque âme possédait une «petite chambre monacale mais confortable, dans «laquelle elle jouissait enfin d'une existence ina-

«liénable. En sorte que tous les défunts comme «elle étaient les pensionnaires de Dieu, ne pensant ni à gagner leur vie, ni à payer leur loyer. «Restait à savoir si c'était là-haut tous les jours «dimanche, ou si en guise de distraction, des jours «ouvrables y avaient été institués. Quoi qu'il en «soit, l'essentiel était que notre cher Moi y était «sauvegardé pour l'éternité». Et voilà pourquoi Teta Linek acceptera de payer les études de son neveu qu'elle n'a vu qu'une seule fois, lorsqu'il était tout enfant; mais il se destine au sacerdoce et sera par conséquent dans les conditions les plus favorables pour lui assurer à elle la béatitude qu'elle escompte.

Pendant des années, elle envoie régulièrement les sommes demandées, ne reculant devant aucun sacrifice, mais sans jamais éprouver le besoin de faire vraiment la connaissance de ce neveu lointain qui ne l'intéresse que pour les bons offices qu'elle attend de lui. Malheureusement pour elle c'est un triste sire; il perd la foi ou ce qui lui en tient lieu, mène une vie dévergondée, mais trouve moyen d'exploiter jusqu'au bout la crédulité de Teta en inventant mille fables qui n'éveilleront sa méfiance qu'à la dernière extrémité. Un jour viendra cependant où elle décidera d'aller voir par elle-même ce qui se passe. Elle découvrira l'imposture dont elle a été victime: la plus grosse partie de ses économies aura servi à entretenir un débauché.

Mais par hasard, à ce moment décisif de sa vie, ses yeux tomberont sur une notice affichée au portail d'une église, où sont exposées les conditions de participation à un pèlerinage de Pentecôte à Rome. Obéissant peut-être à un obscur besoin d'expiation, Teta s'inscrit. Elle se sent d'abord étrangement dépaysée parmi des gens qui ne sont point de sa condition. Ses jambes la font cruellement souffrir. Mais elle est bien décidée à ne rien perdre des spectacles qui lui sont offerts. Un jeune chapelain qui est au nombre des pèlerins a remarqué cette vieille femme aux yeux extraordinairement clairs et perçants. Il la prend en amitié, c'est comme si, sans le savoir, il s'attachait à remplacer pour elle le neveu qui a si lamentablement déçu son espoir. Et on dirait que par une voie aux détours imprévisibles, ce qu'elle avait cru perdre lui est effectivement rendu. Au moment solennel de la bénédiction du Saint-Père, Teta succombe à l'épuisement et s'évanouit; on l'emporte à l'infirmerie; elle est paralysée. La nouvelle de cet accident survenu en un tel moment se répand. Le pape lui envoie un rosaire béni; il lui fait dire qu'il se souviendra d'elle dans ses prières. C'est donc l'exaucement final.

Certains s'étonneront de voir ainsi mystiquement récompensée une foi aussi naïve et si étroitement personnelle. Mais la grandeur de Teta Linek, aux yeux de Werfel, c'est qu'en un temps où tout sens métaphysique se perd, où les âmes refusent de croire à leur indestructibilité, et à leur responsabilité ultime, elle a éprouvé une très grande soif d'éternité et de salut; elle a vécu toute sa vie exclusivement dans la perspective du permanent. En ce sens, n'est-elle pas comme le témoin ingénu d'un ordre que l'homme ne peut méconnaître sans s'exposer aux pires déchéances? A l'origine de la monstrueuse régression dont le

spectacle nous remplit d'horreur, n'y a-t-il pas avant tout une carence métaphysique, l'idée qu'un homme est une chose dont on peut disposer sans merci? Telle est la question qui déjà, semble-t-il, avait obsédé Werfel avant la deuxième guerre mondiale. Depuis lors, il a consacré à Bernadette

un livre qui a fait sensation en Amérique. Livre animé par une sympathie d'autant plus impressionnante que l'auteur, si je ne me trompe, n'est point catholique, et peut-être sur un certain plan son témoignage n'en aura-t-il que plus de portée.

GABRIEL MARCEL

La protection des lettres et des arts

Le cinéma et l'édition

par **Bernard Zimmer**

Paris, Juillet 1945.

Le cinéma est un monstre dévorant. On jette dans sa gueule insatiable des romans policiers, des nouvelles sentimentales, entortillées d'horreur et de mystère, des histoires édifiantes où toutes les conventions sont révérees, des vaudevilles militaires, des drames patriotiques, sociaux, d'anticipation; des pièces à thèse, où le dialogue devient sermon, des œuvres classiques de tous les pays et de tous les temps. Le domaine public est mis au pillage. On vide les premiers rayons de la Bibliothèque universelle et les poubelles de la littérature à deux sous, pêle-mêle. Ce monstre est une machine, une locomotive d'express, qu'il faut bourrer de combustible et sans cesse ravitailler.

Quels débouchés n'offre pas, pour les auteurs vivants, ce cinéma boulimique, pense-t-on, et aussi pour les héritiers des auteurs morts depuis moins de cinquante ans, puisque c'est là la durée officiellement fixée aux profits de l'immortalité! En France, le gaillard qui vient d'avoir un succès au théâtre avec trois actes bien agencés; le lauréat du Prix Goncourt, qui jaillit chaque année du modeste parterre littéraire, violettes et œillets de poète, comme un tournesol poussé en une nuit; la veuve du romancier de cape et d'épée, du fabricant d'énigmes policières (une par mois), tous on les imagine volontiers quittant le cabinet intimidant du Directeur général, aux fauteuils profonds, au coffre-fort ouvert; passant la porte monumentale de la firme dont le nom scintille en lettres de feu, la poche gonflée, craquant de billets neufs. On oublie simplement l'existence d'un personnage effacé, mais despotique et vorace; l'éditeur, qui tient l'auteur, de près ou de loin, par un code que termine un nœud coulant: le contrat d'édition. On peut comparer l'éditeur au marchand de tableaux. Ils font, l'un et l'autre, marchandise d'une création de l'esprit, qu'ils ont acquise en toute propriété. L'abus est là. Le peintre Degas, qui avait pu assister, de son vivant, à la montée vertigineuse des prix de ses tableaux, disait mélancoliquement: «Je suis un cheval qui a gagné le Grand Prix. Je n'ai droit qu'à mon avoine».

Revenons à la «chose littéraire», comme disait un éditeur fameux. Délimiter les droits respectifs de l'auteur d'un livre, d'une pièce, d'une nouvelle, et de l'intermédiaire qui se charge de les vendre à plusieurs milliers d'exemplaires, de les exploiter commercialement, constitue le contrat d'édition, qui demanderait à être garanti par une loi. Or, il n'y en a pas. M. Pierre Chanlaine, vice-président de la Société des Gens de Lettres, écrivait dernièrement: «Nous attendons une loi, depuis 1794, sans avoir pu, jamais, en obtenir une». Chacun sait que la justice n'est pas pressée, mais tout de même!...

Donc, laissé à lui-même, âpre commerçant, solide homme d'affaires, ayant pour lui la force matérielle de l'argent, l'éditeur qui décide d'acheter un ouvrage en toute propriété, de l'exploiter selon son bon plaisir, exige non seulement la moitié des droits de traduction, mais encore la moitié des sommes revenant à l'auteur, si l'ouvrage en question est porté à l'écran ou diffusé par la radio. Mais l'auteur est toujours libre de refuser un contrat? Non. L'auteur a besoin d'argent. Mal protégé, il est perdu d'avance. Ce qu'il faut plutôt demander, c'est comment l'éditeur peut justifier d'aussi exorbitantes prétentions? Il n'en prend même pas la peine. Les pouvoirs publics le laissent faire. Il en profite. C'est surtout le cinéma qui excite son appétit; aussi, dans toute maison d'édition bien gérée, existe-t-il un département du cinéma qui lance à l'aventure un bataillon de démarcheurs, mâles et femelles, habiles aux combinaisons, qui négocient des options, rabattent des auteurs, achètent des droits, les revendent, les rachètent à profit, une fois de plus, et se livrent à tout un trafic au bout duquel l'auteur, qui n'a pas été consulté, touche cette «avoine» dont parlait Degas. L'auteur a-t-il quelque importance, l'éditeur est tenu, malgré tout, à certains ménagements. La rigueur du contrat s'adoucit légèrement. On en arrive aux conventions suivantes: au cas où l'auteur lui-même placerait son livre ou sa pièce, les 50 %, part de l'éditeur, tomberaient alors à 25 %, restant entendu que si l'éditeur

plaçait lui-même le livre ou la pièce en question, 50 % du prix seraient dûs, mais que la cession, dans l'un et l'autre cas, ne peut se faire que d'un commun accord. Vous devinez ce qui va se passer? L'éditeur ne trouvera jamais bonnes les ini-

tatives de l'auteur! N'est-ce pas partout la même histoire? Je l'ignore, mais je sais qu'en France cela va bientôt changer.

BERNARD ZIMMER

Les leçons de l'histoire

Depuis deux mille ans la même invasion ravage la France

Une interview de **M. Jules Formigé**
par **L. Gabriel-Robinet**

Paris, Juillet 1945.

M. Jules Formigé, architecte en chef des monuments historiques, célèbre dans les milieux artistiques et archéologiques pour ses fouilles et ses restaurations de monuments antiques, tels que les théâtres romains de Vienne, sur le Rhône, ou de Vaison, a bien voulu nous parler des recherches qu'il vient de faire au sujet de la frontière du Rhin au temps des Césars :

«L'étude du passé, nous a-t-il dit, n'est pas une science contemplative: comme elle nous montre que les événements de l'histoire recommencent toujours, elle nous fournit les conseils les plus précieux et elle devrait même nous permettre de prévoir l'avenir. Cette étude éviterait les surprises: le simple examen d'une carte montre que tous les champs de bataille de notre histoire sont groupés dans le Sud de la Belgique, dans la trouée des Ardennes et dans le Nord de l'Alsace; depuis deux mille ans, le même assaillant attaque de la même manière et aux mêmes endroits. N'est-il pas surprenant qu'on ait pris ailleurs tant de précautions inutiles et que ces endroits-là n'aient pas reçu des défenses exceptionnelles? Et pourtant les surprises de 1914, de 1940 et même de 1944 se sont encore produites aux mêmes endroits. Comment ont-elles pu être des surprises?

La ligne Maginot des Romains

«Les Romains n'ont pas eu besoin de deux mille ans d'histoire pour comprendre. Ils ont pris immédiatement les seules mesures efficaces: ils ont établi sur la rive droite du Rhin, à 50 kilomètres du fleuve, une ligne Maginot, composée de fortifications continues, renforcées de loin en loin, et ils y ont établi leurs troupes auxiliaires tandis que leurs légions occupaient la rive du Rhin lui-même. Cela leur a valu trois cents ans de paix, la fameuse paix romaine. Quand cette ligne n'a plus été gardée suffisamment, les Barbares l'ont franchie; et, pendant six cents ans, les invasions se sont succédées sur notre sol. Les fortifications élevées alors en hâte autour de nos

villes n'ont servi à rien. La capitale de l'Empire portée d'abord à Trèves, par l'Empereur qui comprenait la nécessité d'être près de la frontière, a dû être transportée à Arles. Pendant six cents ans, la France, ravagée, ruinée, terrorisée, a végété. Charlemagne avait arrêté ces invasions un instant, et aussitôt une renaissance s'était amorcée; mais, après lui, elles reprenaient; et, jusqu'au XI^e siècle, rien ne fut possible.

Pax Romana

«Mais, alors, le calme était revenu, le pays se réveilla et, dès le XII^e siècle, il prit un essor magnifique. Notre architecture porte la trace de ces événements; après les splendeurs romaines, l'écroulement des invasions, et presque rien avant la période romaine.

«La suite de notre histoire a renouvelé plusieurs fois la même leçon. Elle en a ajouté une autre: c'est aux époques où la France avait une population nombreuse et beaucoup d'enfants qu'elle a été puissante.

Les Alamans !

«La première invasion eut lieu en 257 et se renouvela en 275. Les envahisseurs s'appelaient les Alamans, — déjà les Alamans! C'était alors un nom nouveau... Ils revagèrent la Gaule tout entière: nos fouilles nous montrent à cette époque une couche de cendres dans toutes les régions de la Gaule, depuis Trèves en Rhénanie jusqu'à Saint-Bertrand-de-Omminges aux Pyrénées et Frejus en Provence. C'est à cette époque-là que Lutèce fut détruite définitivement et que ses rares survivants durent s'entasser dans la Cité. L'immensité du désastre fut telle que nous n'en avons que quelques vagues récits et que les ruines seules nous le montrent dans toute son étendue.

«Partout les villes les plus riches et les plus prospères ne sont plus que de pauvres réduits, entourés de murailles hâtives. On entasse dans ces

murailles les ruines des monuments écroulés ou démolis, pour utiliser leurs matériaux, où même on fortifie certains édifices conservés. Les amphithéâtres d'Arles et de Nîmes, le théâtre d'Orange deviennent des forteresses; l'arc d'Orange lui-même, muré et crénelé, est transformé en château avancé.

Constantin et la Reconstruction

«Devant un pareil désastre, Constantin connaît pour la première fois le problème des régions dévastées: tout à faire en même temps avec des ressources épuisées. Là, encore, les leçons de l'histoire sont à méditer. Ses architectes comprennent tout de suite qu'il faut chercher des méthodes économiques et des procédés nouveaux en grande série. Ils abandonnent les gros blocs de pierre luxueux, les vastes colonnes, les marbres apportés à grands frais des pays lointains, la statuaire, les ornements.

«Ils bâtissent en moellons allongés (comme nous avons allongé les briques en doubles briques) et, pour que cette construction en matériaux peu soignés garde une bonne stabilité, ils assurent une horizontalité et son chaînage par des assises de larges briques, qui coupent de loin en loin les maçonneries. Lorsqu'ils veulent un peu de richesse, les revêtements de marbre précieux sont remplacés par des enduits peints. Et ils réemploient les débris des édifices antérieurs dont ils réparent au mortier les ébréchures qu'ils masquent par la peinture. A Rome même, l'arc de Constantin est composé de fragments empruntés à d'autres édifices.

Une ville dans des abris

«Des constatations faites dans les fouilles du théâtre romain de Vienne nous renseignent sur la durée de la reconstruction constantinienne. Les

survivants de la ville, privés de leurs maisons, durent se réfugier dans les galeries de ce théâtre qui leur servirent d'abri misérable. Le tamisage des terres noires accumulées sur les dallages de ces galeries a livré plusieurs centaines de monnaies: les plus récentes de ces monnaies datent de Constantin. L'invasion qui a détruit le théâtre s'était produite en 275 et Constantin était mort en 337; cela donne les dates extrêmes de la période de reconstruction, soit une soixantaine d'années au maximum. On doit penser, en effet, que les galeries du théâtre ruiné furent occupées dès le désastre de 275 et que l'occupation cessa quand les habitations furent relevées. On sait que pour réparer Autun, encore en ruines en 311, Constantin fit venir des artisans de l'île de Bretagne.

Conclusion

«Les conclusions de ce qui précède sont de plusieurs ordres. Tout d'abord, la Gaule, entièrement ruinée et sans autre aide qu'elle-même, a pu relever ses ruines.

«Mais cet immense effort n'a pas duré parce que les invasions ont recommencé; il en est résulté une longue impuissance. Si nous avons pu relever nos édifices détruits de 1914-18 en vingt ans et en nous ruinant en partie ceux de 1939-45 seront relevés avec plus de peine, car le pays pillé et saigné s'épuise. Si de telles dévastations devaient se reproduire, nous succomberions définitivement.

«Il faut donc éviter à tout prix que cela recommence et recourir au seul moyen dont l'histoire a prouvé l'efficacité: la frontière fortifiée au-delà du Rhin, celle qui a donné trois cents ans de paix, celle que Foch réclamait, celle que réclame de nouveau le Général de Gaulle».

L. GABRIEL-ROBINET

Revue des livres

par **Simone Ratel**

ESSAIS, MÉMOIRES ET CHRONIQUES

«LA GUERRE A PARIS», par Charles Bra'bant (Corréa).

Ces notes, prises au jour le jour par l'auteur du «Rire des Dieux», débutent au 8 novembre 1942, date du débarquement américain en Afrique du Nord et s'achèvent au 27 août 1944, premier dimanche de Paris libéré. Qu'on n'y cherche pas de révélations sensationnelles sur les dessous de la vie politique française durant cette période ni sur l'organisation clandestine de la Résistance. Si l'auteur connut certains secrets, il ne les confia pas au papier et fit bien, car la police vichyssoise mit un jour le nez dans son journal.

En revanche, et faute de mieux, il a noté avec verve les menus incidents de la vie quotidienne, misères et truquages de la disette, mots de la rue, bobards de boutique et bobards de salon, sottises, félonies, traits d'esprit, traits de courage, bref la feuille de température journalière de Paris entre deux communiqués de la BBC. A ce tableau de la vie sous l'occupation, ajoutez les réflexions personnelles d'un intellectuel bien informé, gaulliste de la première heure et républicain de toujours et dont il est amusant de confronter après coup les prévisions avec l'événement.

«A L'ECHELLE HUMAINE», par Léon Blum (Gallimard).

Emprisonné à Bourrasol, puis au fort du Pourtalet avant d'être livré aux Allemands, Léon Blum

employa ses loisirs, durant l'année 1941 à rédiger cet essai qui devait franchir clandestinement les murailles de la prison et trouver un sûr asile à Paris avant de parvenir chez l'éditeur. Dès ce moment, qui voyait se constituer la Cour fantôme de Riom, le leader socialiste affirmait, par delà le provisoire, l'effondrement de l'Allemagne hitlérienne et la résurrection de la France. Ce petit livre est à la fois l'exposé lucide de ses motifs d'espérance et une mise au point aussi objective que possible des causes et antécédents de la défaite que Vichy s'efforçait de présenter comme un châtiement providentiel. Voici donc la «divine surprise» ramenée à l'échelle humaine des faits. Les erreurs de la III^{ème} république, après celles du parti socialiste (mais n'a-t-il vraiment à se reprocher que l'indiscipline?) sont jugées dans leurs grandes lignes avec une clarté sereine qui n'abandonne même pas l'auteur lorsqu'il entame sans passion, mais sans indulgence, le procès de la bourgeoisie, cette «reine morte» dont 1940 a consacré la faillite en tant que classe dirigeante. Les deux derniers chapitres esquissent le tableau de la future société internationale que l'auteur voit surgir des ruines de l'Europe. Espérons que là encore, l'optimisme prophétique du leader socialiste aura raison contre les fausses évidences du provisoire.

«UNIVERS DE LA PAROLE», par Rolland de Renéville (Gallimard).

Qu'est-ce que la critique littéraire, dans notre monde soumis à l'information hâtive? Une simple activité de courriériste. Aussi n'hésite-t-on pas à employer ce mot passablement démonétisé devant un maître livre comme celui-là, qui illumine l'objet de son étude, en dégage les lois et en classe les valeurs avec une autorité souveraine.

Il s'agit ici de la poésie, considérée «comme un mode de connaissance appuyée sur des lois de pensée et de langage». L'auteur de «Rimbaud le Voyant» analyse ce grand courant poétique issu du romantisme qui poursuit une expérience d'exploration du monde intérieur et, brisant le moule ordinaire du langage, recrée à chaque fois une expression rythmique et verbale chargée d'une signification transcendante. Cette thèse est illustrée par une vingtaine d'études qui vont de Gérard de Nerval aux plus jeunes poètes français contemporains, en passant par Rimbaud, Huysmans, Mallarmé, Saint Pol Roux, Alfred Jarry, Milosz, Léon-Paul Fargue, Michaux, Eluard, Supervielle et Jean Paulhan. En dépit de quelques obscurités qui viennent à l'expression plutôt qu'à la pensée, ce livre est accessible au grand public. Il apporte une contribution capitale à l'intelligence du mouvement poétique français.

«MES PRISONS», par Jean de Pange-Grand (Desclée de Brouwer).

Au mois de mai 1941, le comte Jean de Pange fut arrêté à son domicile par la Gestapo et conduit à la prison de la Santé où il devait passer six mois. Le livre qui paraît aujourd'hui est composé pour les deux derniers tiers des notes prises dans la cellule; l'auteur les a fait précéder d'un avant-propos et d'une première partie qui expli-

quent les causes de sa détention et apportent une contribution de premier ordre à l'histoire de la lutte contre le national-socialisme. Lorrain et catholique, lié par affinité de culture et de religion aux libéraux et catholiques sarrois, bavarois et autrichiens, le Comte de Pange entreprit dès 1934 une tentative de coalition des émigrés antinazis. Après l'Anschluss, il fut de ceux qui rêvaient de reconstruire une confédération danubienne dont l'archiduc Othon, rétabli sur le trône de ses pères, eût été un des soutiens. Ce projet trouvait un appui dans les milieux conservateurs anglais et, de 39 à 40, l'idée fédéraliste ayant fait du chemin, de hautes personnalités des deux pays souhaitaient équilibrer la Confédération danubienne, à l'est, par une Fédération franco-britannique à l'ouest.

Lors de l'interrogatoire, le Comte de Pange se vit mettre sous les yeux les textes de tous ses entretiens téléphoniques avec les émigrés allemands ainsi que le compte-rendu journalier de son activité. Ce fait établit la collusion de certains éléments de la Sûreté générale avec la Police allemande, bien avant l'occupation. Dont acte.

Aujourd'hui, le projet fédéraliste semble bien dépassé par la course folle des événements, mais il n'est que plus intéressant d'en retrouver les traces. Quant au journal du prisonnier, il témoigne sans phrases de la plus haute valeur humaine. Dans l'épreuve qu'il subit en philosophe et en chrétien, le captif cherche l'occasion d'un approfondissement spirituel. Chemin faisant, il note les incidents de la prison, rencontres de co-détenus, exécutions d'otages, avec un sentiment de fraternité dans la souffrance qui trouve des accents bouleversants.

«MALLARME PLUS INTIME», par Henri Mondor (Gallimard).

Un livre à ranger dans la bibliothèque des lettrés à côté de la capitale «Vie de Mallarmé», du même auteur. Une transfusion s'est faite du modèle au peintre et l'on croirait parfois lire Mallarmé lui-même, jetant sur son double un regard lucide et détaché, vétilleux cependant et soucieux de justesse dans ses moindres nuances. A citer surtout deux beaux chapitres sur Mallarmé avec Méry Laurent. Et encore une fine et spirituelle mise au point, à propos de l'affection qui lia dans l'enfance le jeune Stéphane à sa sœur cadette Marie, morte à treize ans. On a plaisir à trouver un médecin qui se refuse à enfourcher les yeux bandés et la tête tournée du côté de la queue, un de ces dadas à longues oreilles nés de l'accouplement de la psychanalyse avec Frère Ane, de la Confrérie des Intellectuels.

ROMANS

«PARENTHESES», par Jacques Lemarchand (Gallimard).

Si «Parenthèses» avait paru vers 1926, le nom de Jacques Lemarchand eût été du jour au lendemain aussi fêté que celui de Paul Morand, alors dans toute sa verte nouveauté. Non point que le jeune romancier de 45 imite les prestiges de «Ouvert la nuit». Mais son Dominique ressemble aux héros de Morand par son besoin d'échapper au fait, d'appareiller perpétuellement pour un monde vier-

ge. Son frais cynisme, qui n'est que passion un peu insolente pour la vérité fait de lui un objet de scandale dans la société bourgeoise (époque 1938-1939, approximativement) alors qu'il compte en son âme tendue autant d'éclans que de chutes, autant de blessures que d'éclans. S'il a quitté dix ans plus tôt, sa ville natale et sa fiancée, c'est par amour de l'amour. S'il y revient, c'est par fidélité à la fidélité. Hélas! tout a bougé, tout est changé et rien profondément n'a changé. Dominique reprend le train. Un cal de plus à l'âme tendre, qui n'en mourra pas. On ne meurt pas d'avoir manqué sa vie, puisque tout le monde rit. Parenthèse.

Plein d'impertinences de potache, de gravités de canular et de pieds de nez aux statues des grands hommes, ce livre vous charme par son rythme d'algèbre qui ensoleille jusqu'à la tristesse sa pudeur adolescente qui blague avec une larme à l'œil et un don surprenant pour dépeindre le vif des choses et des êtres dans le vocabulaire du jour, manié par quelqu'un qui sait sa langue et ne s'encaille qu'à bon escient. On court de page en page sans boudier son plaisir et l'on demande à la dernière: «à quand la suite?»

«GENEVIEVE», par Jacques Lemarchand (Gallimard).

La suite, la voici! Car, bien que l'achevé d'imprimer a dans «Geneviève» un mois d'avance sur «Parenthèses», j'imagine que le premier a été écrit assez longtemps après le second. De l'un à l'autre, on sent la rapide maturation d'un talent, dont on peut espérer des fruits éclatants. «Geneviève», donc, est l'analyse de la jalousie amoureuse. La femme qui en est le prétexte n'apparaît qu'à travers les confidences de Jacques, amant heureux puis malheureux. Et le «Jo» qui écoute Jacques et le regarde et se regarde souffrir n'est peut-être qu'un autre aspect de Jacques, encore qu'il s'oppose à lui et se trouve lésé par lui — car «Jo» n'a pas même été reçu par la femme qu'il aime et qui du moins s'est laissée aimer par Jacques avant de le mettre à la porte. Mais le contenu anecdotique du livre n'est rien. Ce qui vaut, c'est l'effort de lucidité et une réussite qui aboutit à force de précision à cerner le mystère — donc une réussite poétique. N'en citons, pour exemple, que cet aperçu lumineux sur la nature du désespoir: «Une terrible immobilité intérieure, une intime paralysie, me tenaient également éloigné de toutes les rives où l'on peut bien n'aborder pas, mais sans s'approcher desquelles il ne me semblait pas que l'on pût vivre. Je ne veux en aucune façon parler du but charnel que je désirais avec force et qui me fuyait, mais seulement de cet enrichissement spirituel qui accompagne toute entreprise à laquelle on s'attache et qui ne dépend en rien de son succès...» Ne voilà-t-il pas le don des grands moralistes! Confiance à celui-ci, dont la morale se rit de la morale. De Montaigne à Giraudoux, une belle galerie d'ancêtres le contemple.

«LA VIE TRANQUILLE», par Marguerite Duras (Gallimard).

Etrange roman, d'une saveur inoubliable, désespérée, désespérante et pourtant frémissante de vie. «La vie tranquille» est justement ce dont l'héroïne ne veut pas et pour en sortir, elle déclenche un drame dont elle ne peut plus arrêter les répercussions. Mais elle ne découvrira sa res-

ponsabilité que peu à peu, s'il est permis d'employer un mot aussi chargé de libre arbitre dans l'univers fatal innocent et implacable où les personnages de Marguerite Duras tâtonnent à la recherche de leur vérité. Cet univers, nous l'avons vu, aveugle et mécanique, chez Kafka; cosmique cruel, chez Hemingway ou Steinbeck; absurde jusqu'à la transcendance chez Jean-Paul Sartre ou Albert Camus... tous écrivains avec lesquels «La vie tranquille» peut revendiquer une parenté spirituelle. Mais ici, l'accent particulier tient à la rêveuse, voluptueuse fraîcheur charnelle qui baigne jusqu'aux moments les plus cruels du récit et mystérieusement les allège. Cette joie diffuse circule partout comme une respiration et suggère une présence toujours fuyante. Le drame se résout donc en un haut élan sans objets et qui retombe sur lui-même. Le destin de l'homme n'est pas à sa mesure et pour la femme, ce n'est pas assez d'être heureuse entre deux bras aimés. Le livre fermé, on reste sous l'impression d'une déchirante confiance où l'essentiel reste à dire. Un des romans les plus marquants de l'année, bien que la critique officielle en ait jusqu'à présent peu parlé.

«VIOLENCES», par Pierre Molaine (Corréa).

Un chant de guerre, de vie et de mort que soulève par instants un souffle épique. C'est un Cosaque qui le chante, Ter Korsakoff, ancien combattant de Wrangel, Ter Korsakoff, dit le Gerfaut, ex-légionnaire, ex-cavalier de cirque, épave de gloire tombée dans le tiède marécage de la province française et qui s'y reconnaît comme la peau de chagrin. Mais voici qu'il retrouve son frère d'armes, Soltan Attrache le Puissant, personnage panique, lui aussi enlisé dans le marécage et jusqu'au cou puisqu'il a pour beau-père un suisse de cathédrale. Du moins Soltan Attrache est-il amoureux d'une belle fille, mais qu'est l'amour au prix de la guerre! Et justement, la guerre vient débusquer les deux compagnons de leur paix sordide et les rendre à eux-mêmes pour quelques heures de grâce. Témoins de la débâcle de juin 1940, ils y deviennent, irrésistiblement acteurs. Ter Korsakoff, Soltan Attrache, celle qu'ils nomment Matriona et celui qu'ils nomment Pietr Petrovitch, durant trois jours et trois nuits courent les bois, fusils mitrailleurs au poing, grenades en poche, harcelant l'ennemi, tirant la mort par la barbe. Le grand jeu! Et quand le rideau tombera sur ce dernier rire de la vie, il n'y aura plus qu'à mourir.

L'identification de l'auteur avec son héros est si intime que le récit prend l'allure, le rythme et la couleur ardente d'un chant légendaire de la steppe. Pourtant, nous sommes bien en France, en pleine pâte française, et Pietr Petrovitch a la gueule cassée, c'est Valentin Montjoie, soldat et paysan, qui reprend le fusil parce qu'il n'aime pas qu'une botte étrangère se pose sur son coin de pré. L'invasion, l'exode, les mille et un visages de la douleur, du courage et de l'infamie qui passent et disparaissent dans la tourmente, tout cela c'est la vérité d'hier, mais déjà saisie, dépouillée, transposée par un poète au souffle furieux. Aura-t-il le Goncourt? Oui ou non, qu'importe!

SIMONE RATEL

La Vie spirituelle en France

VIE ACADÉMIQUE ET UNIVERSITAIRE

● Le Comité directeur et les membres de la Fondation Victor-Hugo se sont réunis au Panthéon pour célébrer le soixantième anniversaire de la mort de Victor Hugo.

M. Georges Lecomte, de l'Académie Française, a pris la parole, évoquant le grand poète français et rendant hommage à Edmond Haraucourt, dernier président de la fondation Victor-Hugo, mort le 17 novembre 1941.

● Théodore Lefebvre, professeur de Géographie à la Faculté de Poitiers, frère de Georges Lefebvre, a été fusillé en Allemagne où il avait été déporté en 1943.

Le Dr. Maurice Dide, chargé de cours de psychologie pathologique à l'Université de Toulouse, est lui aussi mort en Allemagne.

● Une cérémonie en hommage de Georges Bruhat, décédé en Allemagne, s'est déroulée à l'École Normale Supérieure de Paris, dont il était Directeur.

● «L'Encyclopédie de la Renaissance Française» vient de se constituer à Paris 23 Quai d'Orsay. Elle a pour but de suivre l'exemple donné par Diderot et d'Alembert en 1751. Le manifeste se déclare partisan de «l'Orientation de Culture», de la «Coordination de la Recherche» et de la «Participation de tous à la recherche et à la Création».

Son Comité Directeur est composé de MM. Louis Aragon, écrivain, le Colonel Antoine, Marcel Bergeron, président de l'Union des Ingénieurs et Techniciens français, le Général Dugasault, grand chancelier de la Légion d'Honneur, Paul Eluard, poète, Hadamard, professeur au Collège de France, Jacques Ibert, compositeur de musique, Paul Langevin, professeur au Collège de France prix Nobel, Le Corbusier, architecte, Albert Marquet et Henri Matisse, peintres, Perret, architecte, membre de l'Institut, Picasso, peintre, Georges Tessier, Professeur à la Sorbonne et Directeur-adjoint du Centre de la Recherche Scientifique, Henri Wallon, professeur au Collège de France. La séance inaugurale de l'Encyclopédie a eu lieu le 10 Juin au Palais de Chaillot.

● Un Congrès des Intellectuels s'est tenu à Nice les 8, 9 et 10 Juin.

● A Toulouse le Centre des Intellectuels prépare la réouverture du Musée des Arts d'Extrême-Orient, entièrement réorganisé par Philippe Stern.

Ce Centre a précédemment organisé l'Exposition: «Dix Grands Maîtres de la peinture française».

● La réception de M. André Siegfried à l'Académie Française a eu lieu le 21 Juin. M. Siegfried a succédé à Gabriel Hanotaux. Comme il

est d'usage chaque trimestre, l'Académie a renouvelé son bureau dont M. Jérôme Tharaud a été nommé directeur.

LES LETTRES

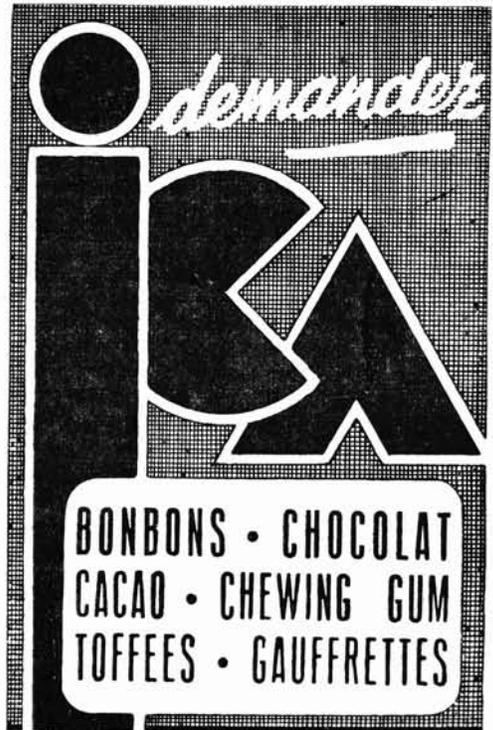
● On annonce le retour en France de Jules Romains, qui rapporte d'Amérique la fin des «Hommes de bonne volonté».

● La municipalité de Neuilly a décidé d'installer un Musée consacré aux artistes et écrivains romantiques, dans la maison de Théophile Gautier, 32 rue de Longchamp à Neuilly.

● Le poète Guy-Robert de Costal, revenu il y a un mois environ de Buchenwald, est mort à la Salpêtrière des suites des épreuves subies. On est encore sans nouvelles de sa femme qui avait été déportée à Ravensbruck.

● M. Jacques de Lacretelle vient de faire une série de conférences à New-York, aux Universités de Princeton et de Columbia, puis au Canada, à Québec et à Montréal, sur «Le sentiment national dans la littérature française», ainsi que sur «Paris occupé et Paris libéré».

Jacques de Lacretelle va publier à la fois à Paris et à Montréal son prochain roman: «Le pour et le contre».



Les Livres :

● Aux éditions Baudinières, Pierre Lagarde consacre un livre à «Max Jacob, mystique et martyr». Le livre s'ouvre par cinquante pages de souvenirs d'amitié. Le plus gros de l'ouvrage est constitué par une suite de ces méditations que Max Jacob faisait chaque jour. En fin de volume, cinq poèmes inédits de la dernière manière du poète.

● Editions de la Jeune Parque: «Jean Oberlé vous parle». Souvenirs de cinq années à Londres.

● Editions Paul Dupont: «Non-résistance, ou le chemin de l'abattoir, 1918-1940», par Edouard Helsey.

● Chez Gallimard: «Noroit», par Lucien Chauvet. L'auteur, ancien normalien, résistant, membre de l'Etat-Major des F.F.I., retrace un drame de la lutte secrète contre les occupants.

● Aux éditions Médicis: «La vérité sur l'armistice», par Albert Kammerer, ambassadeur de France. Ephéméride de ce qui s'est réellement passé.

● Chez Fayard: «Le poète de Riom», par James de Coquet; résumé des débats et présentation des pièces par un témoin du procès.

● Société d'éditions françaises et internationales: «Chronologie du conflit mondial 1935-1945». Précis des événements au jour le jour, suivi d'un exposé méthodique des principaux problèmes, par Roger Céré et Charles Rousseau.

En préparation par les mêmes auteurs: «Chronologie 1945».

● Chez Plon: «La diplomatie française de Henri IV à Vergennes», par Pierre Rain, professeur d'histoire diplomatique à l'Ecole libre des sciences politiques. Vaste synthèse montrant la permanence des problèmes depuis trois siècles.

● Une édition des chroniques et interviews de M. André Gide, que publia en 1941 et 1942 le *Figaro Littéraire*, a paru à Alger chez Charlot sous le titre: «Attendu que...». Le volume se termine sur quelques pages d'un carnet intime: «Dieu fils de l'homme».

● M. René Char publie chez Gallimard un recueil de poèmes: «Seuls demeurent».

● M. Paul Claudel va réunir en librairie ses écrits sur la peinture.

● Remise en vente, aux éditions Malfère, de l'ouvrage de Thierry Sandre, interdit par les Allemands: «Le purgatoire».

● Editions Sequena Julliard: «Petite frontière», par Henri Laville. La petite frontière c'est la limite de l'Allier et de la Nièvre. L'histoire est celle d'un petit-fils de paysans du Centre, qui s'élève jusqu'à la dignité d'instituteur. Le document, c'est la formation d'une âme d'instituteur français de nos jours.

● Pierre Kieffer, l'éditeur d'art, vient de présenter le «Traité des Passions de l'âme», de Descartes, en édition de luxe. Dans les marges, Jacques Touchet a commenté les paragraphes de dessins aquarellés d'un comique inattendu, mais jamais trivial.

● Chez Domat-Montchrestien: «Voltaire», par

Paul Valéry. Discours prononcé à la Sorbonne pour le 250ème anniversaire de la naissance de Voltaire.

● Aux éditions de Minuit: «Le silence de la Mer», Récit, par Vercors.

● Chez Draeger, album de 60 dessins, par Jean Dugrenot, relatant la vie des prisonniers des camps de Nuremberg et Munster, et, *chez l'auteur*, «Souvenirs de Captivité, 17 Juin 1940-16 Août 1941».

● Chez Pierre Trémou: «Le Piège», par Emmanuel Bove. Roman d'un résistant velléitaire pendant l'occupation.

● Chez Julliard: «L'Evangile de Judas», par Robert Morel. La trahison racontée par le traître lui-même.

● Chez Spid: «Une île sauva le monde», par Henry Helbronner (préface de Lord Vansittart). Témoignage d'un évacué de Dunkerque vers l'Angleterre et engagé dans l'Armée britannique. Ce que fut la vie de l'Angleterre durant quatre années de guerre.

● Aux éditions du Pavois: «Autour de Saint-James», par Elisabeth de Gramont. Silhouettes et portraits d'Angleterre.

● Chez Flammarion: «Canada», par Maurice Genevoix. Livre écrit à la veille de la guerre, pendant un séjour de plusieurs mois au Canada. Peinture de l'âme canadienne: spontanée, profonde, virile.

● Chez Robert Laffont: «Mes Goncourt», par Pierre Descaves. Détails de la vie littéraire entre 1900 et 1914.

● Aux Presses Universitaires, dans la collection «Que sais-je?»: «L'économie de l'U.R.S.S.», par Pierre George; «Histoire du Syndicalisme français», par Robert Bothereau.

● Traductions: Chez Corrèa, édition soignée des «Sonnetts d'Elisabeth Browning», traduits intégralement par Mme Alliette Audra.

Aux Editions Sociales: «Maidanek», par Constantin Simonov; document sur les atrocités nazies et sur un camp d'extermination.

● Prix littéraires: Le prix de la Pléiade doté de 150.000 francs, a été attribué le 1er juin à M. Roger Breuil, «Brutus», essai philosophique et tout à la fois biographie.

Les revues :

● La Revue «Poésie 45» a publié dans son numéro 23 des proses de Francis Carco, René Solier, André Rousseaux, Pierre Emmanuel, Claude Edmonde Magny, Jean Lescuré, Elsa Triolet, des poèmes de Jean Cassou, Alain Borne, Jean Toomer, Langston Hughes, Countee Cullen Lacote, Raissa Maritain, Pierre Unik, des chroniques de Gabriel Audisio, Jean Blanzat, Yvonne Genova, Hugues Panassié, René Massat, Charles Eubé, Luc Estang, André Bazin.

Son numéro 24 contient une nouvelle d'Alexis Tolstoï, des poèmes d'Eluard, J. Doucet, G. Domergue, Louis Emié (Chant royal pour le tombeau de Max Jacob).

● Néo-Risorgimento (No. 1), premier des Cahiers France-Italie, nouvelle série. Au sommaire:



Eldi-Cola!
Eldi-Cola
Eldi-Cola

Eldi-Cola

La boisson idéale;
TONIQUE et
RAFRAICHISSANTE

Eldi-Cola

A base de
 pur "Cola"
 américain



Aragon, Eluard, Vercors, Aveline et Giuseppe Andrieh, F. Zanardelli, Maria Dell'Isola, Giuseppe Donati.

● La revue «L'Amour de l'Art» reparait sous la direction de René Huyghe.

LES ARTS

Cinéma :

● La pièce de Gaston-Marie Martens «les gueux du paradis» a été réadaptée et redialoguée par André Obey pour l'écran. Vedettes: Raimu et Armand Bernard.

● Sur un scénario de Philippe Este, André Swohoda tourne un court métrage sur la condition des Français sous l'occupation Allemande: «Oppression».

● Le premier film que tournera Jacques Feyder de retour en France s'intitule: «Vous n'en aurez plus pour longtemps». Il en a écrit le scénario avec Bernard Zimmer.

● Géo Kelber est parti pour l'Allemagne en vue de réaliser un court métrage sur le problème de la Rhénanie.

● Gilles Grangier a commencé le 1er Juillet «Une fille à papa», scénario de Georges Lacombe et Gaston Modot.

● Aux éditions Jacques Mellot, R.M. Arlaud a publié «Cinéma-Bouffe», un bouquin bien fait et pittoresque sur les milieux du cinéma.

● M. Jacques Haïk, de retour à Paris depuis quelques semaines, va reprendre la direction de ses Sociétés cinématographiques.

Pour commencer, il met au point, avec le concours du réalisateur, M. Alexandre Ryder, la nouvelle version du film «Après Mein Kampf... mes crimes», par Adolf Hitler.

● Sur un scénario original de Jacques Chabanes, Jean Vallée prépare un film sur «René Caillé, Le Pèlerin de Tombouctou».

● Christian Jaque va tourner un film sur l'histoire extraordinaire du «Jean Bart», qui va bientôt regagner sa cale, miraculeusement intacte, à Saint-Nazaire. Film sans femme. Louis Jouvet n'a pas encore signé, mais il y a de fortes chances pour qu'il en soit le principal interprète. De même, Henri Jeanson sans avoir encore écrit une ligne, en fera le scénario et le dialogue.

● «Peloton d'exécution» est un roman de Pierre Nord, l'auteur de «Double crime sur la lignet Maginot». Il offre cette particularité d'avoir été imprimé, édité et de n'avoir été lu par personne.

En effet, l'ouvrage parut exactement au moment de l'entrée des Allemands à Paris. Il fut donc jeté au pilon avant sa mise en vente. On songe à le rééditer maintenant, mais il sera d'abord mis en scène puisque André Berthomieu commencera à en tourner l'adaptation cinématographique.

Lucien Coédél et Pierre Renoir seront les vedettes de ce roman d'espionnage, dont le titre prend une singulière actualité.

● Louis Daquin, à qui nous devons «*Nous les Gosses*», va porter à l'écran «*Patrie*», d'après l'œuvre de Sardou.

● Edith Piaf, entourée de Marcel Herrand, Mila Parély, Yves Montand, sera la vedette de «*Etoile sans lumière*» qui sera mis en chantier sous peu.

● Jean Choux va réaliser «*L'Ange qu'on m'a donné*», d'après le roman d'Alfred Machard, adapté pour l'écran par l'auteur et Pierre Lestringuéz.

Les interprètes sont Simone Renant, Jean Chevrier et Mady Berry.

● Pour ses débuts dans la mise en scène, Pierre Dard, frère de Jean Delannoy, réalisera «*Impasse*», avec Marie Déa et Georges Rollin. Le scénario est de Campanez.

● Georges Lacombe va porter à l'écran «*Le Pays sans étoiles*», d'après un roman inédit de Pierre Véry. Jany Holt, Pierre Brasseur et Gérard Philippe seront les vedettes du film.

● Marcel Pagnol tourne «*Naïs Micoulin*», en extérieur à Cassis. Dans ce film, Fernandel jouera le rôle du bossu, auprès de Jacqueline Bouvier.

● Le Théâtre National de l'Odéon a célébré le 339ème anniversaire de la naissance de Corneille en donnant «*Le Menteur*» et «*Cinna*».

● «*Marie Anne Victoire*» que l'on donne actuellement au Studio des Champs Elysées est l'œuvre d'un auteur jeune et inconnu, Jacques Tournier, qui jusqu'ici n'avait publié qu'une plaquette de vers, «*La Fin des Vacances*». La pièce écrite il y a deux ans déjà avait été remarquée par Giraudoux. C'est un conte d'amour romantique dont les protagonistes sont un abbé de cour intrigant, une jeune princesse et un jeune prince amoureux victimes de la politique de deux duchés rivaux.

Beaux-Arts

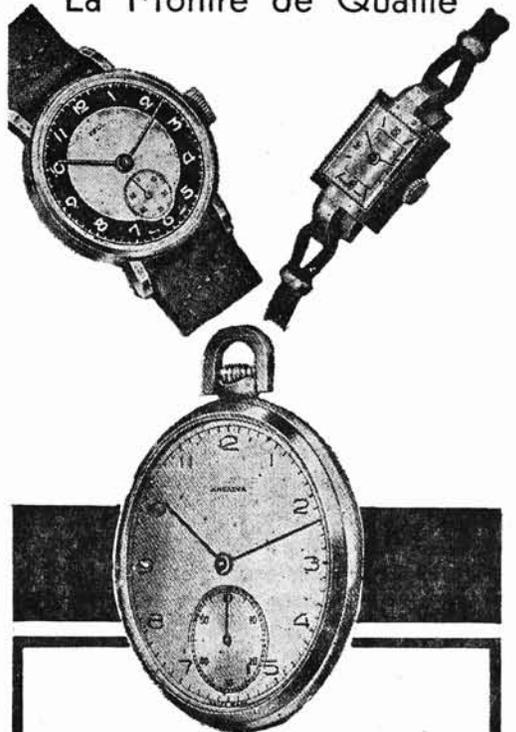
● La ville de Nantes, bien qu'aux trois quarts détruite, organise une grande exposition ayant pour titre «*Nantes, capitale de l'Ouest*», où les arts sont à l'honneur.

LES SCIENCES

● Le Prix Nobel de Médecine pour 1944 a été décerné au Dr. Erlanger, de l'École de Médecine de l'Université de Washington, et au Docteur Gasser, directeur de l'Institut Rockefeller, pour leurs recherches de physiologie nerveuse. Ils ont grandement étendu des recherches sur le fonctionnement des nerfs, commencées en France dès 1913 par Lapicque et son école.

● A la Société Scientifique d'Hygiène Alimentaire, M. Maurice Fontaine, professeur au Museum d'Histoire Naturelle, a fait une conférence sur les océans et les mers, sources de vitamines.

● M. Caullery, président de l'Académie des Sciences de l'Institut de France, a fait une con-



Fabrication Suisse

Variété de Modèles

Imbattable

Agent Exclusif :

EDOUARD PARTIKIAN

4, Rue Sabbagh - Héliopolis

Téléph. 63949

férence sur le hasard et la réalisation des êtres vivants, au Palais de la Découverte de l'Université de Paris.

Dans la série des conférences d'actualités scientifiques et industrielles sur la chimie colloïdale et ses applications, au Conservatoire National des Arts et Métiers, M. René Debrisson a fait une mise au point des propriétés générales des systèmes colloïdaux.

● A la Clinique de pédiatrie de l'hôpital des Enfants-Malades à Paris, l'*Union des Médecins français* sous la présidence du professeur Debré, membre de l'Académie de Médecine, a convié les représentants de la presse politique et scientifique à entendre les professeurs Charles Richet fils et R. Waitz et le Docteur Imbona, récemment libérés de Buchenwald, exposer la pathologie spéciale des camps de prisonniers en Allemagne.

LA FRANCE A L'ÉTRANGER

Portugal :

- L'Institut Français de Porto a inauguré une série d'émissions radiophoniques.
- A l'Institut Français de Lisbonne, Hélène de Beauvoir a fait une conférence sur les «Peintres de la réalité», et Mme Teyssier sur «Saint-Simon et la révolution industrielle du 19ème siècle».

Suisse :

- Le R.P. Chaillet, professeur de Théologie à Paris, a fait à Bâle une causerie ayant pour titre

«La lutte spirituelle du maquis», où il a évoqué l'histoire de la vie clandestine des «Cahiers du témoignage chrétien» de 1941 à 1944 où ils étaient tirés à 80.000 exemplaires et que faisaient circuler des Français de tous les partis, croyants ou non-croyants.

Guatemala :

- Le centenaire du grand musicien français a été également célébré au Guatemala. Un concert, patronné par la Légation de France, a été organisé par Mme Georgette Castillo, avec le concours de musiciens guatémaliens.

Italie :

- A Florence, au Palais Pitti, s'est ouverte le 22 Juin une exposition de la peinture française comportant 150 tableaux allant de Nicolas Froment à Utrillo, et provenant des Galeries de l'Etat et de collections privées. On y peut voir entre autres 12 peintres primitifs et de la Renaissance, 35 du XVIIème siècle (Cl. Lorrain, Poussin, Rigaud), 28 du XVIIIème siècle (Fragonard, Van Loo), le reste du XIXème siècle (Corot, Daumier) et de l'Ecole Impressionniste (12 Cézanne, 1 Van Gogh, 2 Toulouse-Lautrec, 2 Pissaro, etc...).

En outre, une centaine de dessins dont une série importante de Callot, Daumier, Degas.

Enfin, 35 très beaux livres d'art illustrés par des peintres modernes.

Cette exposition restera ouverte tout l'été.

THE LAND BANK OF EGYPT

(BANQUE FONCIÈRE D'ÉGYPTE)

SIÈGE SOCIAL A ALEXANDRIE

Capital Social £ 1.000.000 — Réserves et provisions £ 753.750

Registre de Commerce, Alexandrie No. 353

La LAND BANK OF EGYPT prête sur hypothèques aux propriétaires de terres et de maisons

Prêts amortissables à long terme. Elle prête aussi, sur simple signature, à ses débiteurs, pour les besoins de leurs cultures.

Roumanie :

● Une série de concerts de musique française a eu lieu à Bucarest. Au programme figuraient des œuvres de Fauré, Debussy, St. Saens, Honegger, Albert Roussel, Florent Schmidt.

Etats-Unis :

● Les émissions radiophoniques qui avaient été organisées aux Etats-Unis le 12 Mai pour célébrer le centenaire de Gabriel Fauré ont reçu du public un accueil très favorable. Trois concerts donnés sur des stations new-yorkaises (dont un sous les auspices de l'Ambassade de France à Washington) ont été écoutés et appréciés par un grand nombre d'auditeurs.

Le succès a été tel que les 110 disques envoyés par les soins de «France Forever» aux postes émetteurs de l'intérieur du pays sont utilisés par 110 nouvelles stations. Ainsi l'exécution de quelques œuvres de Gabriel Fauré a rappelé à plusieurs millions d'auditeurs américains l'anniversaire de la naissance du grand musicien français.

● Des toiles d'André Masson parmi lesquelles «Le Rêve» sont exposées au Musée de San Francisco, à côté d'œuvres de Georges Braque et de Picasso.

● A l'Institut d'Art de Chicago, un cycle de conférences a eu lieu sur l'œuvre de Gauguin, de Sourat et de Toulouse-Lautrec.

● Une des attractions du Centre d'Art de Decatur, en Illinois, est en grande partie consacrée aux plus illustres des peintres français: de De-

lacroix à Rouault, Corot, Millet, Renoir et Cézanne y sont particulièrement appréciés.

● Au Musée d'Art de Saint Louis, une brillante exposition est actuellement organisée par l'Ambassade de France. Elle comporte 82 tableaux de 49 artistes, de Degas à Cézanne, jusqu'à Picasso et Dufy.

● Dans les magazines consacrés à la vie artistique, l'œuvre des peintres français depuis la libération est mise en relief, la «Revue Mensuelle des Arts» publie un intéressant article de Gaby Delmas sur l'Art Français pendant la guerre reproduisant des œuvres de Braque, Rouault, Dufy et Lurcat.

Angleterre :

● Entre le 9 et le 31 Mai, 18 concerts Fauré ont eu lieu avec le concours des meilleurs artistes anglais et français.

● Le Centre de musique contemporaine vient de faire sa réouverture avec un récital de la Chanson Française. Le programme comportait les œuvres récentes de jeunes compositeurs: Henri Sauguet, Jean François, Georges Auric, dont les critiques anglais ont loué le sérieux et le sens de la tradition.

● Plusieurs artistes français: Ginette Neveu, Nicole Henriot, Gérard Souzay et le quatuor Calvet ont donné des récitals dans différentes villes anglaises. M. Charles Munch a dirigé de nombreux concerts.

● Une semaine française a été organisée à Birmingham par le British Council. Douze Lycéens et Lycéennes parisiens y assistaient.

Tabou

Blouses • Robes
Echarpes et Foulards
Sacs • Chaussures
• Colifichets •
Parfums de France

24, RUE KASR-EL-N L
LE CAIRE

Tél. 45120

R.C.C. 40931

LES SIROPS

DEMERDACHE

conservent intactes
toutes les

VITAMINES

DES

FRUITS FRAIS

Gros : 40680 & 55146 Le Caire
Téléph. { Détail : 57610 Le Caire
24893 Alexandrie

● La Galerie Saint Georges expose une quarantaine de tableaux d'artistes, français pour la plupart, notamment des dessins de Renoir et de Rodin.

Suède :

Un concert en l'honneur de Fauré a eu lieu à Stockholm.

Brésil :

● Une grande manifestation artistique, comprenant une exposition d'art français, une tournée théâtrale et une présentation des industries françaises de luxe, est actuellement organisée à Rio de Janeiro, avec le concours de l'Ambassade de France.

I. — L'exposition de peinture, qui comportera 110 tableaux et 50 dessins, sera le reflet des tendances marquantes de la jeune peinture française particulièrement entre 1939 et 1945. Trois tendances principales y seront représentées : la peinture réaliste ou figurative avec Plançon, Chapelain, Midy, Aujame et l'ancien groupe « Forces Nouvelles » ; la peinture non-figurative avec Manessier, Fougeron, Pignon, Estève, Bazaine, etc... Enfin, le groupe des peintres de la vie intérieure qui empruntent au monde extérieur ses formes, mais l'animent d'une volonté expressive intense, avec Gruber, Marchand, Tal Coat, Tailleur.

II. — L'Exposition d'Art Décoratif présentera des céramiques et des poteries, des sculptures décoratives, des médailles, des meubles, des tapisseries, des reliures, etc. des meilleurs artistes actuels.

III. — Enfin une tournée théâtrale, conduite par Jean d'Archante, co-directeur du Théâtre des Mathurins à Paris, offrira un programme fort éclectique comprenant des œuvres de Molière, Corneille, Paul Claudel, A. Adam, Romain Rolland, Ed. Bourdet et A. Roussin : répertoire classique et actualité.

● La Mission Pasteur Vallery-Radot a quitté Montévideo et est arrivée à Buenos-Ayres.

● L'écrivain Georges Bernanos a quitté le Brésil à destination de la France.

Iran :

● La Légation de France a projeté au cinéma « Iran » plusieurs films français sur la médecine : le cancer du sein ; la biopsie ; l'appendicectomie.

Russie :

● Invités par l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., à l'occasion des fêtes de son deux cent vingtième anniversaire, vingt-deux savants français sont partis le 13 Juin pour Moscou, dans l'avion personnel de Molotov. Ce sont : MM. Aubel, Audubert, Auger, E. Borel, C. Bloch, Cartan, Caullery, Chapelon, Chevalier, Fréchet, Grassé, Hadamard, Joliot, Curie et Mme Joliot-Curie, Langier, Lemoigne, Maurain, Mazon, Nicolle (qui lira la communication du professeur Langevin, retenu à Paris par son état de santé), Pérès, P. Perrin et Tréfouel.

PARIS CHEF-D'OEUVRE DES FRANÇAIS, par Santini (Editions du Scarabée, Alexandrie).

L'amour se conjugue facilement au passé. On a séjourné dans un lieu, on en garde la nostalgie. Mais il est des sites ou des cités dont sont amoureux même ceux qui n'y sont jamais allés, et ils en rêvent : Paris.

C'est pour se venger du passé, pour lutter contre l'absence, que Santini a voulu chanter sa ville. Figure et formes de Paris, visage et âme de Paris, il utilise pour les rendre les voix des bardes les plus célèbres. De Villon, Rabelais et Montaigne à Proust, Breton et Vildrac, en passant par Scarron, Molière, Boileau, puis par Michelet, Balzac, Hugo, Baudelaire, Zola et Verlaine... Parmi les textes innombrables, il fait un choix judicieux. Là réside le premier mérite de l'ouvrage, l'autre étant la ferveur amoureuse.

J'aime le large corps de ce livre, il appelle de larges caresses. Ses yeux sont bleus, son front ceint de rouge.

L'amour est absurde s'il n'implique la possession. Paris nous possède toujours. Je ferme les yeux en songeant au départ, l'amour au futur. Comme l'a écrit mon ami Nelson-le-poète, « L'amour qui se répète a plus de goût ».

JO FARNA

**COMPAGNIE CENTRALE
D'ÉCLAIRAGE PAR LE GAZ**

LEBON & C^{IE}

**LE CAIRE
ALEXANDRIE**



**Force Motrice Electrique
Pour Industries**

APPAREILLAGE EN TOUS GENRES

GAZ ET ÉLECTRICITÉ

LOCATION et LOCATION-VENTE

d'appareils à gaz, chauffe-bains et moteurs électriques.

LES PLUS
GRANDS
MAGASINS
DU
MOYEN ORIENT



LE CAIRE - PORT SAID